



SAÏD
TAGHMAOUI
DE LA HAINE À HOLLYWOOD

le
cherche
midi

SAÏD TAGHMAOUI

**DE LA HAINE
À HOLLYWOOD**



*À mon frère Mohamed.
À mes parents et à toute ma famille.
Et à tous les enfants d'immigrés que je porte dans mon cœur comme
une promesse d'espérance.*

PROLOGUE

Le 3 février 1996, au Théâtre des Champs-Élysées, se tient la vingt-neuvième cérémonie des César. Antoine de Caunes est maître de cérémonie et Philippe Noiret le président. Deux César d'honneur sont remis à Lauren Bacall et Henri Verneuil. Michel Serrault se voit décerner le César du meilleur acteur tandis qu'Isabelle Huppert remporte celui de meilleure actrice. Le discours prononcé par Annie Girardot au moment de recevoir son César pour le meilleur second rôle dans *Les Misérables* est un des moments forts de la soirée. Très émue, elle prononce cette phrase qui marquera les mémoires : « Je ne sais pas si j'ai manqué au cinéma français mais à moi, le cinéma français a manqué follement, éperdument, douloureusement. » Le César du meilleur film est attribué à *La Haine* de Mathieu Kassovitz, qui ce soir-là remporte également le César du meilleur montage. Guillaume Depardieu repart avec le César du meilleur espoir masculin pour son rôle dans *Les Apprentis*, catégorie dans laquelle je suis nommé, tout comme Hubert Koundé et Vincent Cassel. Je n'en éprouve aucune déception. À dire vrai, il m'importe peu de gagner ou de perdre : figurer sur cette liste est déjà une consécration pour moi. De la plus belle des manières, je signe mon entrée au sein du cinéma français. Du moins est-ce ainsi que je raisonnais en ce temps-là. Pourtant, à y regarder de plus près, j'aurais dû comprendre que cette soirée, derrière son faste et son brio, ses paillettes et ses coupes de champagne, portait en elle les prémices des difficultés que j'allais rencontrer tout au long de ma carrière. Un détail qui à l'époque, je dois le dire, m'avait

complètement échappé, la marque d'une inégalité criante qui aujourd'hui vaudrait à l'Académie des César d'être l'objet d'une campagne de dénigrement.

En plus d'être en lice pour le César du meilleur espoir comme Hubert et moi, Vincent Cassel est également nommé dans une deuxième catégorie, celle du meilleur acteur, avec... Michel Serrault, au coude à coude avec Alain Chabat, Jean-Louis Trintignant et François Cluzet. La crème de la crème du cinéma français ! Quiconque a vu *La Haine* s'accordera à penser que Vincent, Hubert et moi formions un trio d'acteurs aussi épatants les uns que les autres, un trio si soudé que d'essayer d'en sortir un du lot n'avait aucune espèce de justification. Nous portions le film sur nos épaules, à parts égales. Tous trois, nous avons chacun deux films à notre actif. Nous étions égaux, frères, identiques, à l'aube d'une carrière prometteuse. Et pourtant, comme si quelque part le cinéma français avait déjà choisi son camp, Vincent a eu le droit à une double nomination, à un surclassement qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Tout était dit.

Aujourd'hui, quand je découvre cette entourloupe qui au moment des faits n'a étonné personne, absolument personne, je comprends tout. Qui j'étais, qui je suis, qui je ne serai jamais. À voir cette liste de nominations, j'aurais dû réaliser que le cinéma français, s'il me tolérait, ne voulait pas vraiment de moi, ni d'Hubert d'ailleurs. Il nous a dit : « Toi l'Arabe, toi le Noir, on vous aime bien, vous êtes sympa, vous apportez un vent de fraîcheur salubre, mais ne rêvez pas trop. À jamais vous resterez des espoirs, des seconds couteaux, des bouche-trous. Vous devez comprendre que la place est déjà prise, réservée à d'autres qui fort heureusement ne sont pas nés de parents immigrés, de parents marocains, de parents béninois. Savourez seulement qu'on vous laisse vous asseoir sur ce strapontin et surtout, ne vous prenez pas pour ce que nous ne serez jamais : des acteurs français reconnus comme tels. »

J'avais 23 ans à l'époque. J'étais immensément naïf, à la limite de la connerie. Probablement ai-je dû être fier que Vincent soit

nominé dans la catégorie meilleur acteur. C'était mon copain, l'un de mes meilleurs potes. Oui, à n'en pas douter, j'ai dû être content pour lui. Comme je l'étais pour moi. Je revenais de tellement loin. Même dans mes rêves les plus fous, jamais je n'aurais pensé être nommé un jour aux césars. Pourtant, sans même le savoir, j'avais déjà intégré que j'étais un Français de seconde zone qui devrait se battre comme un chien pour exister dans cette grande famille du cinéma français.

Je suis content d'avoir été bête de la sorte. Si j'avais compris la portée de l'offense, sa profonde signification, ses conséquences, j'aurais peut-être été tenté de tout abandonner. Au lieu de quoi j'ai voulu croire en moi. Oui, je l'avoue, j'ai eu cette indécence. Cette audace. Cette folie.

Ce livre est le récit de cette insolence.



Je vois le jour le 19 juillet 1972 au centre hospitalier Robert-Ballanger, à Villepinte, dans le département de la Seine-Saint-Denis. Je suis le septième enfant de la famille mais seulement le deuxième garçon. Mes parents sont marocains. Ils viennent d'un village qui se situe entre Essaouira et Agadir, dans la région de Souss. Ce sont des montagnards, des Berbères installés là depuis des générations. Entre eux, les habitants ne parlent pas l'arabe mais le chleuh, la langue des Berbères. Ce sont des gens à part, à la parole rare. Des travailleurs durs à la tâche. Ma mère a 13 ans, mon père 16, quand on décide de les marier. À cette époque, on ne s'embarrasse pas de savoir si l'amour veille sur leur destinée. C'est un luxe qu'on ne peut pas se permettre. Très vite, à l'âge de 16 ans, ma mère donne naissance à un premier enfant, Fatiha, puis à un second, Saida, deux filles, mes grandes sœurs. Au grand désespoir de mon père qui rêve d'avoir un garçon, trois autres filles suivront. Mais il ne lâche pas l'affaire, il veut un garçon et un garçon il aura ! Ce sera d'abord mon grand frère Mohamed, puis moi, et enfin Norredine, le benjamin de notre famille.

En 1954, on vient chercher mon père pour construire des maisons en France. C'est l'époque où la France bâtit à tout-va et recrute de la main-d'œuvre bon marché pour assurer son

redressement au lendemain de la guerre. Mon père a alors 18 ans. Il ne sait ni lire ni écrire. Il ne parle pas le français mais comme on lui assure une paie régulière – un salaire astronomique comparé à ce qu’il pourrait gagner au Maroc –, il embarque pour la France. Il ne le sait pas encore, mais comme des millions d’autres Maghrébins, ce sera un voyage sans retour. Maçon de formation, il est engagé par le groupe Bouygues. Il va de chantier en chantier, travaillant sans compter. Il aide à la construction des tours et des immeubles qui vont former le cœur de ce qu’on appellera plus tard des cités. Des villes souvent nées de rien, qui serviront de dortoir à tous les travailleurs venus de l’autre côté de la Méditerranée. Détail cocasse : mon père participe à la construction de l’immeuble où il vivra quelques années plus tard et où je grandirai : la cité Jupiter à Aulnay-sous-Bois, la fameuse « cité des 3 000 ». On habite 8, place Jupiter, au premier étage d’un immeuble qui en compte une dizaine. Un simple F4 : un salon, une cuisine, une salle de bains, la chambre de mes parents et deux autres chambres que je partage avec mes frères et sœurs. Très tôt, je comprends que nous sommes pauvres, très pauvres même, vivant sur le seul salaire de mon père. On fait tout nous-mêmes : le pain, la semoule, même le beurre ! Chaque année, mes parents rapportent du Maroc des tonnes de boîtes de sardines, des grands pains de sucre, de la mousse à raser, de l’huile d’olive achetés à bas prix. Il n’y a pas de place pour le superflu et chaque centime compte. Ma mère veille sur nous. Elle n’arrête pas de la journée. Elle doit s’occuper de tout, de la cuisine, de la lessive, des courses et de notre éducation. Mon père, lui, travaille dès l’aube et ne rentre que le soir, épuisé. Je le vois encore partir le matin alors qu’il fait nuit. Avec lui, il emporte une gamelle que ma mère lui a préparée la veille, prenant soin de lui donner les meilleurs morceaux de viande, cuisinés avec amour. Les odeurs qui s’échappent de la gamelle sont tellement enivrantes que plus d’une fois je me lèverai à l’aube pour goûter les plats qui sommeillent à l’intérieur. Bien vite, je comprends que nous devons tous nous serrer la ceinture pour que mon père puisse disposer d’un repas consistant. Il est

celui qui nous fait vivre, il est normal qu'en retour nous lui sacrifions une part de notre existence. Il mène une vie dure, qui ne laisse pas beaucoup de place aux loisirs ou à la détente. Pour se changer les idées, il s'occupe de sa voiture, une Peugeot, la plus belle de tout le quartier, qui fera toujours sa fierté et la nôtre aussi. Une 304, puis une 404 et enfin une 504, mais attention, toujours des breaks ! Il passe tous ses dimanches à la bichonner et bien souvent il exige que je vienne l'aider. Combien de dimanches ai-je passés sous le capot de la Peugeot à astiquer les moindres pièces du moteur ou à nettoyer la carrosserie, ou à tenir la lampe au-dessus du capot pendant que mon père plongeait sa tête dedans, comme un chirurgien qui chercherait à comprendre les mystères du corps humain ? Ce que je m'ennuie ! Ce que je donnerais pour rejoindre mes camarades, qui à cette heure sont en train de disputer une partie de foot à quelques pas d'ici ! Mais rien à faire, mon père reste inflexible. La voiture d'abord, la détente plus tard, c'est-à-dire jamais. Cette voiture dont je me fous éperdument. Je suis d'autant plus dépité que l'on s'active de la sorte au beau milieu des habitations, en plein cœur de la cité, comme s'il fallait absolument que tout le monde sache que le petit Saïd aide encore son père à prendre soin de sa voiture. La honte ! Chacun est occupé à faire de la moto, à jouer au foot, à regarder la télévision, à s'amuser, et moi, comme le dernier des couillons, j'en suis réduit à tenir cette lampe portative. À croire que mon père n'a jamais été jeune. D'ailleurs, c'est peut-être le cas. Qui sait si dans son village perdu dans les montagnes, on avait le temps de s'amuser ou de profiter de la vie ?

Très tôt, mes parents découvrent que je suis un garçon spécial. J'ai l'air de débarquer de la lune. Je pose mille questions à la fois, je ne reste pas en place, je suis ce que les spécialistes de l'enfance appellent aujourd'hui un hyperactif. Ce n'est pas ma faute, mais j'ai du mal à me concentrer. Je suis ici et là. Ailleurs, quelque part dans mon monde. Je ne ressemble en rien à mes frères et sœurs. Mes parents ne me comprennent pas. Ils pensent que je suis fou, dérangé de la tête. Ainsi, ma mère est persuadée que je suis hanté par le diable et plus d'une fois, elle cherchera à me désenvoûter

par l'intermédiaire d'un imam. Afin de mettre toutes les chances de mon côté, je porte autour du cou une sorte d'amulette qui contient un extrait du Coran. En désespoir de cause, sur l'insistance de l'assistante scolaire qui voit bien que quelque chose ne tourne pas rond chez moi, on m'envoie voir un psychologue. Tous les mercredis, je me rends à pied dans son cabinet qui se trouve à deux, trois cités de la mienne. Pour moi, c'est un peu des vacances, une sorte de parenthèse enchantée où enfin l'on prend le temps de m'écouter. C'est aussi l'occasion de m'échapper de la maison, de goûter à la liberté comme une permission qui me permettrait de fuir l'atmosphère pesante du foyer. Le psychologue est gentil : il me parle doucement, d'une voix posée. Il me demande de regarder des images, m'interroge sur ma vie, me bombarde de questions. Je comprends très vite que pour avoir la paix, je dois répondre comme il l'attend. Je m'exécute. Il n'arrivera jamais à rien avec moi, même si nos séances s'étaleront sur plusieurs années. Au moment de partir, derrière son dos, j'essaye toujours de lui dérober des stylos, des gommes, des rouleaux de scotch, n'importe quoi qui témoigne que pendant une heure ou deux j'ai été le centre de toute son attention. Je ne vole pas pour voler, juste pour me souvenir de ce moment privilégié durant lequel j'ai été choyé et considéré.

Mes parents sont de plus en plus inquiets. Ils ne savent pas quoi faire avec moi. Dans leur monde, tout est carré. Quand on mange, on mange ; quand on dort, on dort ; quand on cuisine, on cuisine. Point barre. Ce sont des gens de peu, des gens simples qui n'ont jamais eu la chance d'aller à l'école ou de connaître l'innocence de l'enfance. Très tôt, ils ont été pris dans le tourbillon de la vie, forcés de vivre comme des adultes à l'âge où ils n'étaient encore que des adolescents, des êtres en devenir. Ils ne connaissent que l'école de la vie, avec ses pièges et ses défis à relever. Le travail, toujours le travail, encore le travail. Vivre en silence sans jamais se faire remarquer. Presque comme des clandestins.

Si on fait des enfants en pagaille, c'est parce que le Coran l'exige, quand bien même cela suppose de se serrer encore un peu

plus la ceinture. Mes parents sont très croyants. La religion est leur socle, la chose la plus importante au monde, le point de repère de leur existence. Chez nous, on prie cinq fois par jour. Si très tôt mon père m'initie à la prière, une fois cette éducation faite, en matière de religion, il me laissera toujours tranquille et ne m'imposera jamais rien. Ce n'est plus de son ressort. Mes parents sont tout sauf des fanatiques ou des intolérants. Si tu crois, c'est bien. Si tu ne crois pas, ce n'est pas bien mais ce n'est pas leur problème, c'est le tien. Il n'empêche, j'ai beau prier, prier encore et toujours, je reste toujours aussi étrange. Alors, comme je collectionne les bêtises, que j'ai du mal à obéir, que j'accumule les mauvaises notes à l'école, on me punit. Durement. Très durément. Parfois, on me frappe. Comme ça. Parce que. Pour mon bien. Afin que je ne finisse pas comme mon grand frère Mohamed qui s'est perdu dans la drogue. Ma mère me houspille sans relâche tandis que mon père se réserve pour les grandes occasions. Par pudeur, je tairai tout ce que j'ai eu à affronter. Il est des blessures qui ne peuvent être dites. De tous ces mauvais traitements sont nés des traumatismes dont je ne suis toujours pas guéri. Dont je ne guérirai probablement jamais. À bien des égards, je n'ai pas eu d'enfance. Le pire dans tout cela, c'est que je demeure convaincu que mes parents pensaient bien faire en me battant. Ils ne prenaient pas plaisir à le faire, c'était juste leur façon instinctive de réagir. Personne ne leur avait appris qu'un enfant sensible et étrange comme moi n'avait pas besoin de coups mais simplement d'amour pour grandir. D'énormément d'amour. De l'amour que je n'ai pas eu, ou si peu. On ne s'embrasse pas chez nous, on ne perd pas son temps en caresses, en câlins, et si ce n'était pas le bain, ce n'était pas non plus un havre de tendresse. Mes parents ne savent pas faire. On ne leur a pas dit. Quand ils me battent, c'est pour que je rentre dans le rang. Pour que je cesse d'être cet enfant turbulent et finisse par ressembler à tous les autres enfants du quartier. Longtemps, je leur en ai voulu. Longtemps, je les ai maudits. J'ai tant souffert de leurs agissements. Plus d'une fois, pendant que mes parents dormaient, je suis allé à la cuisine chercher un couteau. Je voulais

tuer mon père et me suicider après. Évidemment, je ne l'ai jamais fait mais le souvenir m'est resté, tenace, indélébile. Ce n'est que tout récemment, quand avec l'âge j'ai acquis suffisamment de recul, que j'ai cessé de leur en vouloir. Ils n'avaient aucune idée du mal qu'ils me faisaient. Aucune. Si aujourd'hui je les confrontais à ce passé et leur demandais pourquoi ils se comportaient de la sorte, ils ne comprendraient même pas le sens de ma question. Voilà. C'est comme cela que ma vie a commencé. Dans la confusion et la violence.



Quand tous les étés il s'agit de retourner au Maroc, mes parents préfèrent ne pas m'emmener. Je crois qu'ils veulent me protéger et en même temps passer des vacances sans trop de tracas. Peut-être craignent-ils aussi que je me donne en spectacle devant toute la famille. Ou que je ne supporte pas de me retrouver dans un environnement si éloigné de mes préoccupations quotidiennes, moi qui éprouvais déjà mille difficultés à évoluer dans mon monde à moi. Quoi qu'il en soit, à mes yeux, je suis puni d'être qui je suis. Je ne dis rien et j'encaisse. Grâce à un organisme qui travaille avec les institutions scolaires, ils me trouvent une famille d'accueil en Belgique, les Vandernnote. Ils sont le contraire de mes parents. Catholiques, ils m'emmènent à la messe, ce que je n'avouerai jamais à mes parents ! Comme ils parlent flamand et pas français, je me mets à apprendre leur langue et m'aperçois que je suis doué pour cet exercice. Ils habitent un pavillon avec jardin et pour la première fois de ma vie, je connais le bonheur d'avoir une chambre rien que pour moi. C'est le paradis. On me donne des bonbons, je mange tout ce que je veux, je goûte à la mayonnaise, je m'amuse. On m'offre même des cadeaux. Je vis la vie d'un vrai petit bourgeois et je me surprends à aimer ça. Je découvre la mer,

la joie des vacances, les balades à vélo, l'insouciance. Quel changement avec ma vie ! C'est comme si j'avais changé de dimension. Un jour, ils m'emmènent dans un parc d'attractions, le Walibi. Je crois rêver. Chaque été, je les retrouve et tisse avec eux des liens qui se renforceront année après année. C'est comme une seconde famille, avec laquelle je garderai toujours le contact. Grâce à eux, j'ai compris que si j'étais un peu différent des autres enfants, je ne méritais pas d'être traité si durement. Que lorsqu'on me donnait beaucoup d'attention, quand on s'occupait vraiment de moi, je pouvais être heureux et sourire à la vie. C'est que j'ai tellement, tellement besoin d'amour pour exister ! Et si j'en recevais, c'était toujours trop peu. En fait, je crois que mes parents n'avaient pas le temps pour l'amour. Ils devaient veiller l'un sur l'autre et sur nous, leurs huit enfants. Quel enfer cela dut être pour eux ! Quelle épreuve tous les jours recommencée ! Nous étions trop nombreux pour que l'amour règne en maître à la maison. Il fallait être pragmatique, jongler avec le peu d'argent qui nous restait. Être au four et au moulin. Laver les vêtements, préparer les repas, se démener pour qu'il ne nous manque rien d'essentiel. Un combat de tous les instants qui les occupait du soir au matin. À y repenser, je reconnais leur courage. Quelle ténacité ! À eux deux, ils forment un couple invincible que rien ne parviendra jamais à briser. Ni le temps qui passe, ni la routine de l'existence. Ils s'aiment à leur manière, sans effusion, dans la pudeur de ces êtres qui vont dans la vie simplement. La religion les guide et ils la suivent sans jamais la remettre en question. Ainsi vivaient-ils. Ainsi continuent-ils à vivre aujourd'hui. À dire vrai, j'ignore pourquoi ils me battaient avec une telle férocité. J'imagine que je devais leur faire peur et les épuiser tout autant. J'avais été livré sans mode d'emploi, et confrontés à mon étrangeté, à mon hypersensibilité, ils étaient sans ressources. Face à l'énigme que je représentais, ils usaient de punitions dans l'espoir que je finisse par m'apaiser. Ce fut une bêtise de leur part autant qu'une hérésie. L'ignorance est la mère de tous les vices et je suis l'une de ses victimes. Une parmi tant d'autres.

C'est seulement à l'âge de 14 ans que mes parents décident de m'emmener au Maroc. Enfin je vais découvrir leur pays, la terre de mes ancêtres, là où tout a commencé pour moi ! Je frémis d'impatience et d'excitation. On part dans la voiture familiale, serrés comme des sardines. Ce n'est plus une voiture mais un camion de déménagement qui croule sous le poids de valises pleines de vêtements, de casseroles, de matelas. On prend même le four et le frigidaire ! En fait, c'est comme si on transportait tout l'appartement sur le toit de la Peugeot. On trimballe même une remorque chargée à ras bord. Le voyage dure trois jours. On traverse toute l'Espagne avant de prendre le bateau jusqu'à Tanger. On dort n'importe où, dans la voiture ou dans des campings de fortune. Le parfum de l'aventure. Je me sens un peu comme Tom Sawyer. Ce que j'ai hâte d'arriver ! Première étape : Casablanca. Mon père, à force d'économiser, a pu s'acheter un appartement minuscule, un studio dans l'un des quartiers les plus pauvres et les plus populaires de la ville, boulevard Panoramique à Aïn Chock. C'est là qu'on s'entasse et que je passe les plus belles vacances de ma vie. Très vite, je m'aperçois qu'ici on nous considère comme des riches. Pauvres à Paris, nous devenons des bourgeois à Casablanca. On a des vêtements de marque, un peu d'argent, on peut se la jouer, et quelque part, cela nous fait du bien. Ici, on nous respecte et les gens nous regardent avec envie. On a réussi, on vit en France. Ils s'imaginent quoi au juste ? Qu'on habite au pied de la tour Eiffel avec des majordomes pour nous cirer les pompes ?

Tous les jours, je me rends à la plage avec les autres gamins du quartier. On s'agrippe aux charrettes des marchands qui vont à cheval. Quand le cocher s'en aperçoit, il nous hurle dessus et essaie de nous fouetter. Dans un grand fou rire, on le laisse aller et on s'accroche tout de suite à une nouvelle charrette, et ainsi de suite jusqu'à la plage. C'est encore mieux que le bus, et surtout, c'est gratuit. Je n'ai jamais été aussi libre. Je peux faire ce que je veux, aller où bon me semble, rentrer à pas d'heure. Nager, m'endormir sur le sable chaud, pisser dans la nature. La liberté

totale. Je m'initie à l'arabe et très vite, je le pratique comme si je le parlais depuis toujours. Je vois bien que je ressemble aux autres enfants du quartier, que moi aussi je suis marocain, mais en même temps je sens que je suis différent. Quelque chose d'indéfinissable me sépare de tous les autres gamins. Ceux-là n'ont rien, vraiment rien, et pourtant ils ont cet air heureux des enfants qui vivent dans l'insouciance la plus absolue. Je crois bien que je les jalouse, que j'aimerais être l'un d'eux, que moi aussi je voudrais être tout le temps dehors à rire de tout et de rien sous les caresses d'un chaud et tendre soleil. Même leurs parents ont l'air de ne pas s'en faire. Ils sont pauvres comme Job mais leur visage rayonne comme s'ils avaient trouvé une sorte de paix intérieure, de félicité qui leur procurerait une joie infinie. Ils semblent aimer leurs enfants avec cette simplicité des gens pauvres, pour qui ce sont des cadeaux du ciel, la prunelle de leurs yeux. Pourquoi mes parents ne sont-ils pas ainsi ? Pourquoi a-t-il fallu qu'ils quittent leur pays natal pour aller s'enterrer dans cette cité-dortoir où ils croulent sous les problèmes de toutes sortes ? Peut-être que s'ils étaient restés au Maroc, eux aussi auraient été heureux comme tous ceux que je croise dans les rues de Casablanca. Tellement heureux qu'ils en auraient oublié de me punir.

Après Casablanca, nous mettons le cap sur le village natal de mes parents. Pour y arriver, c'est une vraie expédition : il faut d'abord rejoindre Agadir, puis rouler jusqu'au pied des montagnes, où des chameaux et des mules nous attendent pour rejoindre le village – les chameaux pour transporter tout notre barnum, les mules pour nous. Là-haut, tout est désertique. Il y a des cactus, des scorpions, un vrai décor de Far West. Je n'en crois pas mes yeux. On est si loin de la civilisation et de son confort ! On boit l'eau du puits, on mange ce que la nature a à offrir, des dattes comme des pigeons, on dort sur le toit, les yeux dans les étoiles. Une fois, je me réveille à 4 heures du matin pour accompagner mon grand-père au marché à quinze kilomètres de chez lui. Il m'installe dans une des deux sacoches qui pendent sur le dos du mulet. C'est la nuit noire. Le mulet prend son

temps et je finis par m'endormir, bercé par sa patte qui vient frapper contre la sacoche comme une caresse. Je dors tellement bien qu'une fois arrivés, mon grand-père n'ose pas me réveiller et me laisse dormir. Quand je finis par ouvrir les yeux, je découvre un spectacle que je n'oublierai jamais : des mulets, des dizaines de mulets qui me fixent d'un drôle d'air en se demandant ce que je fais là. Et des ânes, des chèvres, des chameaux aussi. Un parking d'animaux, j'ai atterri dans un parking d'animaux ! En plus, on est en pleine montagne, avec du sable un peu partout, c'est une vision complètement irréaliste, mieux qu'un zoo en pleine nature. Quel souvenir ! Très vite, je tombe amoureux du Maroc, de sa cuisine, de ses paysages, de ses habitants, de sa lumière, de ce bleu du ciel qui ne ressemble à aucun autre, de tout en fait. Des couleurs, des odeurs, de la mer, du ciel. C'est une sensation indéfinissable. Il existe donc autre chose que ma cité avec ses barres d'immeubles et tout qui part en morceaux. Au moment de rentrer, j'ai un petit pincement au cœur, même si je suis content à l'idée de retrouver mes potes du quartier et la vie qui va avec. En revanche, je n'ai aucune, mais alors aucune envie de retourner à l'école...



La cité est toute notre vie. Une ville dans la ville. Un ghetto. Un terrain de jeux à ciel ouvert. Le lieu de tous les possibles. Pour le gamin que j'étais, c'était l'endroit le plus fascinant au monde. Le seul que je connaisse. Avec ses codes et ses lois. Ses grands du quartier qu'on regarde avec admiration et une pointe d'envie. Une sorte de village où tout le monde connaît tout le monde. C'est dans cet univers que j'ai grandi. L'école de la vie, de la vraie vie, où chaque jour est une bataille à livrer. Où l'on se retrouve tiraillé entre ses parents qui viennent de l'ancien monde avec leurs règles bien établies et celui de la rue qui correspond à une tout autre logique. Celui qui n'a jamais vécu dans une cité ne comprendra jamais à quoi ma vie y ressemblait. À la fois une vie d'écolier presque normale et une vie d'aventurier de la rue, où je fréquente un incroyable mélange de personnes débarquées de tous les endroits de la Terre. D'Afrique du Nord pour la plupart, mais aussi de Yougoslavie, du Portugal, d'Espagne, d'Italie... Une vraie tour de Babel que viendront compléter plus tard des populations venues d'Afrique noire, du Sénégal, du Mali, du Congo, de Côte d'Ivoire, que sais-je encore... Quel mélange ! Quelle richesse aussi ! Je n'ai pas besoin de voyager, j'ai le monde au pied de mon immeuble. Comme on vit tous sur nos paliers

avec les portes grandes ouvertes, on connaît l'intimité des uns et des autres, leurs habitudes, leurs coutumes, leurs musiques, leurs danses traditionnelles, les mille et une variations d'un mode de vie que je découvre jour après jour. En l'espace d'une journée, je vais de Dakar à Abidjan, de Lisbonne à Alger, de Bamako à Sarajevo, dans une sorte d'exploration qui tient tout autant de l'ethnologie que de la chasse aux trésors. Je m'initie aux cuisines du monde, je me familiarise avec les différents accents, dont je connais les moindres subtilités... je suis une sorte d'éponge qui absorbe les cultures venues des quatre coins de la Terre.

Chaque jour est une aventure. À partir du moment où je quitte l'appartement, tout, absolument tout, peut arriver. Du bien comme du moins bien. On ne calcule pas, on vit. Une voiture passe, un copain nous invite à monter dedans ; sans se poser de questions, on le rejoint. Qui sait, peut-être que cette fois on se contentera d'un tour en bagnole, ou qu'on aidera un couple d'unijambistes à déménager, à moins qu'on ne prête main-forte à un retraité qui s'est mis en tête de refourguer des téléviseurs à des femmes en manque d'amour. Tout et n'importe quoi. Souvent n'importe quoi d'ailleurs, mais je ne calcule pas, je fonce, toujours partant pour la première connerie. Je suis un électron libre qui vit sa vie sans se soucier du lendemain. Je me rends bien compte que je vais nulle part, que le futur n'existe pas pour un gamin comme moi, que quoi que je fasse, je finirai en prison comme mon grand frère, ou alors, dans la meilleure des hypothèses, coursier ou vigile. Aux yeux de la société française, nous ne comptons pas, nous n'existons pas. Comment s'intégrer quand, dès le début, on te fait comprendre que quoi que tu fasses, tu resteras toujours à la porte ? Dans ta niche. Au cœur de ta cité qui n'intéresse personne hormis ceux qui y vivent. Cette mise à l'écart est d'une violence incroyable. On nie jusqu'à ton existence. Comme j'ai oublié d'être bête, tout cela je le comprends très vite : je n'ai pas d'avenir dans la société dans laquelle je suis né. Paria je suis, paria je resterai. Je n'ai pas d'horizon, pas de perspective. À la maison, mes parents font ce qu'ils peuvent avec leurs moyens mais ils n'arrivent à rien. Ils ne

savent pas qui je suis. De ce qui se passe à l'extérieur du foyer dans la cité, ils n'ont aucune idée. Comment pourrait-il en être autrement ? Ils viennent d'un bled perdu du Maroc, ils travaillent comme des damnés pour un salaire de misère, ils n'ont ni le temps ni l'énergie de s'intéresser à la vie de la cité. À ma vie. La seule chose qu'ils voient, c'est que je suis nul à l'école et que j'accumule les conneries. L'horizon bouché, le futur qui n'existe pas, ma vie destinée à finir dans la misère, ils n'en ont pas conscience. Pour eux, travailler toute sa vie comme manutentionnaire est un accomplissement ; pour nous qui ne sommes pas dupes, la certitude d'une vie au rabais. C'est tout le drame des enfants d'immigrés : ils n'étaient pas prévus au programme. On est allé chercher nos parents parce qu'on en avait besoin pour reconstruire le pays, sans penser qu'ils allaient rester, fonder une famille, avoir des enfants. Comme on ne pouvait pas les rejeter à la mer – quoique... –, on a construit des grands ensembles, on les a entassés dedans comme du bétail, on leur a dit « Soyez sages », et on a refermé la porte derrière eux. Et nous, on a eu beau taper comme des fous à cette porte, jamais elle n'a voulu s'ouvrir. C'est peut-être pour cela que je suis un cancre à l'école. Je sais que les dés sont pipés. J'aurai beau travailler, avoir mon bac, un diplôme, mes chances de grimper l'échelle sociale sont nulles. Combien j'en ai connu, combien j'en ai vu qui ont tout bien fait, le lycée, le bac, l'université... et qui ont fini comme bouche-trous d'une société qui ne voulait pas d'eux. L'apartheid social dans toute sa splendeur. Du coup, je n'en fous pas une en classe. Je ne m'intéresse à rien. J'ai des problèmes de concentration, je ne tiens pas en place, je chahute, je discute, je finis chez le proviseur. Mes sœurs essaient de m'aider mais abandonnent vite. Rien à faire, je n'ai pas la tête aux études. Je collectionne les mauvaises notes, je rends mes devoirs en retard, mes bulletins ressemblent aux pages des journaux à sensation : des catastrophes partout. Évidemment, mes parents me punissent. Toujours la même chanson. Et cette peur au ventre qui ne me quitte jamais... J'ai passé mon enfance et mon adolescence à avoir peur. Peur de mes parents, peur de

l'avenir, peur d'ignorer ce que je vais bien pouvoir devenir, peur de la vie et de son incertitude, peur de grandir, peur d'avoir des responsabilités et d'être incapable de les assumer. Quand je repense à tout ce que j'ai eu à subir, à cet enfant que j'étais, je me dis que ma vie, toute ma vie, a été un miracle. Jamais je n'aurais dû sortir vivant de cet enfer.

En sixième, on décide d'arrêter les frais. Je suis convoqué chez la conseillère d'orientation. « Monsieur Taghmaoui, qu'elle me dit, l'école et vous, c'est comme deux routes qui ne se croiseront jamais. Autant arrêter maintenant. Mais tout n'est pas perdu, je vous ai trouvé une formation qui va vous aller à la perfection : vous allez apprendre la chaudronnerie. » Je la regarde sans comprendre. La quoi ? Jamais entendu parler de ce truc-là. Le seul chaudron que je connaisse, c'est celui qui sert à préparer la potion magique dans *Astérix*. Je ne vais quand même pas finir comme livreur de menhirs ?! La dame m'explique : les métaux, les forges, le chalumeau, l'usine. De quoi ? Moi, travailler à l'usine ? « Jamais, vous m'entendez, madame, jamais moi je travaille à l'usine ! » Elle s'énerve, devient toute rouge, me raconte que c'est une profession d'avenir, qu'il y a plein de débouchés, qu'avec le chômage que connaît le pays, on ne peut pas faire la fine bouche, que c'est déjà bien d'avoir un boulot, que chaudronnier, c'est un métier des plus noble... Je cesse de l'écouter. Je suis perdu dans mes réflexions. Qu'est-ce que cette histoire de chaudronnerie ? Elle se fout de moi ou quoi ? Je n'arrête pas de penser à Astérix, à la potion magique, à Obélix et ses menhirs, et d'un coup, je ne sais pas pourquoi, je relève la tête et la fixe droit dans les yeux : « Mais, madame, y a combien de chaudronniers qui sont devenus millionnaires ? » De rouge, elle vire à écarlate. « Sortez d'ici, monsieur Taghmaoui, que je ne vous revoie plus jamais ! Vous m'entendez ? Plus jamais ! »

Adieu donc la chaudronnerie. En rupture avec le système scolaire traditionnel, j'intègre l'année suivante le lycée Fénelon de Vaujours, un établissement privé qui coûte les yeux de la tête. C'est ça ou me retrouver à la rue, perspective qui n'enchant guère mes parents. Résolus à m'offrir un avenir, ils se saignent

aux quatre veines, aidés par toute la famille. En pure perte. Je n'accroche pas à ma nouvelle école. Les trajets sont longs, il faut porter la blouse, je suis le seul Arabe de l'école, j'ai du mal à me lier d'amitié avec mes camarades qui viennent tous de la petite bourgeoisie, je suis en manque de repères et je décroche d'autant plus vite que je suis le seul à ne pas dormir dans l'établissement. Rien à faire, l'école et moi, c'est l'histoire d'un divorce qui recommence chaque année. Autant descendre du train tout de suite.



La rue est mon terrain de jeux. Avec deux copains, on se spécialise très tôt dans le vol d'autoradios, un secteur en pleine expansion. Des anciens du quartier nous ont refile leur secret : lancer un tesson d'une bougie d'allumage sur la vitre de la voiture de telle manière que le verre se fendille, avant que d'un coup sec, à l'aide de son poing ou de son coude, il ne cède complètement, le tout en silence. Un jeu d'enfant. Il y a le casseur et le plongeur, celui dédié à l'ouverture de la fenêtre et l'autre qui plonge à l'intérieur récupérer le précieux sésame. Trouver des bougies d'allumage devient notre occupation quotidienne et quand on finit par en repérer une, la plupart du temps sur les parkings, on part en quête d'une voiture à dépouiller, peu importe laquelle, du moment qu'elle n'appartient pas à l'un des habitants de la cité ou à l'un de ses invités. Une règle d'or à laquelle il ne faut jamais déroger, sous peine de graves, très graves ennuis. En l'espace de quelques mois, je deviens un expert en autoradios. Un peu plus et je pourrais travailler pour *50 millions de consommateurs*. Je collectionne les catalogues, je traîne dans les rayons des supermarchés en examinant les différents modèles, leur puissance, leur prix, si bien que quand il s'agit de les revendre, je peux les proposer au

prix du marché. Kenwood, Pioneer, Sony, j'ai toute la gamme, et à la longue, je finis par amasser un joli tas d'argent, aussitôt réinvesti dans l'achat de vêtements de marque. Tout y passe : Tacchini, ma marque préférée, Ellesse, Fila, Lacoste... La panoplie complète. Dans les quartiers, porter ce genre de vêtements est monnaie courante, une sorte de fait culturel. Un moyen comme un autre de s'acheter une part de rêve, de montrer aux yeux du monde qu'on a beau être pauvre de chez pauvre, question vêtements, on n'a rien à envier aux classes les plus aisées de la société : on joue dans la même cour. Seul problème, et il est de taille : impossible de me pointer à la maison avec, cela me vaudrait un interrogatoire serré et je devrais m'enfermer dans des mensonges pas possibles. Voilà une de mes schizophrénies : j'ai beau bien me débrouiller avec mes petites combines, je suis condamné à mener une vie de pouilleux. Si jamais mes parents apprennent à quoi j'emploie mon temps quand je traîne dans la cité, je suis mort. Littéralement. Les fois où j'oublie ce simple principe de précaution, je suis quitte pour un déluge de questions : « D'où tu sors ce survêtement ? Comment as-tu pu te l'acheter ? Qu'est-ce que tu as fait encore comme connerie ? Tu veux finir comme ton grand frère, c'est ça ? »

Du coup, quand par mégarde mes parents tombent sur l'un de mes vêtements que même en rêve, ils n'auraient jamais pu m'acheter, je suis obligé d'inventer des bobards pas possibles : « C'est le cousin de la tante de Karim qui me l'a prêté, le temps qu'il revienne de l'entraînement de foot, après quoi, il le récupère » ; ou encore : « C'est un prof de l'école qui me l'a donné. Son fils a eu un accident de voiture et il a perdu une jambe. Du coup, il ne peut plus le porter. Je te jure que c'est vrai, maman ! » Tout et n'importe quoi. Je confectionne dans ma tête des scénarios d'une complexité folle, de vrais petits chefs-d'œuvre d'inventivité, à rendre jaloux le plus grand des scénaristes d'Hollywood. Et je les joue avec un tel aplomb que j'aurais pu donner des leçons de dramaturgie à Marlon Brando en personne. Parfois, de guerre lasse, on fait mine de me croire. Et parfois non. Auquel cas, c'est le tarif habituel, gracieusement

offert par mon père ou ma mère : une paire de baffes, un coup de ceinturon ou de martinet, parfois la formule complète avec un passage à la salle de bains s'ils sont en forme. Je suis terrorisé. Même quand je n'ai rien à me reprocher, je n'ose leur dire la vérité. Je me souviens du jour où en jouant à chat perché avec des amis, j'ai dégringolé d'un promontoire et me suis balaféré tout l'intérieur de la cuisse droite. Je pissais le sang mais je savais que si jamais je me pointais à la maison dans cet état, j'étais bon pour une correction. Mon père m'aurait hurlé au visage : « Des problèmes, encore des problèmes, toujours des problèmes que tu ramènes à la maison ! Et le docteur, avec quel argent on va le payer, hein, tu as pensé à cela ? Et les pansements, on va les acheter comment ? Tu crois que je me tue au travail pour réparer tes conneries ? Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Tu peux me le dire, mon fils ? Pourquoi tu ne restes pas tranquille comme les autres ? » Pendant deux semaines, afin de ne pas éveiller l'attention, je ne quitterai pas ma galabia, cette sorte de pyjama marocain qu'on porte à la maison, qui masquera mes éraflures. Et c'est en silence que je souffrirai, sans jamais rien dire à personne. Afin d'éviter ce genre de désagréments et surtout pour profiter de mes nouvelles acquisitions, avec deux, trois amis, nous dégotons une cave où nous pouvons entreposer nos trésors. Une véritable caverne d'Ali Baba qui ressemble à l'arrière-boutique d'un magasin de luxe : fringues, chaînes hi-fi, postes de radio, morceaux de tissus, pièces détachées, tout ce qui est susceptible d'être revendu...

L'apparition des façades amovibles qui permettent aux automobilistes d'emporter avec eux la partie la plus importante de leur autoradio sonne le glas de notre juteux business. Au moment même où nous commençons à nous développer et à envisager des lendemains radieux, le progrès technologique nous coupe l'herbe sous le pied. Nous voilà comme ces acteurs du cinéma muet que l'invention du cinéma parlant aurait remisés au placard. Quelle misère ! Pourquoi, mais pourquoi a-t-il fallu qu'un inventeur à la noix s'intéresse au sort des autoradios et les rende impossibles à voler ? A-t-il seulement pensé à tous les

chapardeurs de la Terre qui par sa faute se retrouvent du jour au lendemain sur le carreau, tout juste bons à pointer à l'ANPE comme de vulgaires chômeurs ? Quelle cruauté ! On n'a même pas 15 ans et il nous faut déjà songer à la reconversion. Décidément, ce monde va trop vite pour moi. J'en suis là de mes réflexions quand me vient une idée qui va radicalement changer ma vie : puisque la société me refuse la possibilité de vivre de mon art, je vais me venger en frappant là où cela fait le plus mal, au portefeuille de ces messieurs dames. Voilà comment de voleur d'autoradios, je deviens un pickpocket averti. Mon objectif : devenir millionnaire. Mon terrain de chasse : d'abord le marché, où je fais mes gammes avant de m'attaquer à l'aéroport Charles-de-Gaulle et ses milliers d'avions qui atterrissent chaque jour à quelques kilomètres de chez moi. J'y établis mon quartier général et je deviens en l'espace de quelques semaines une sommité en la matière. Au son des hauts-parleurs qui annoncent les arrivées et les départs en provenance et à destination des villes du monde entier, je me promène dans les allées de l'aéroport comme un monarque en son royaume. Vif et malin comme je suis, je ratisse large et me spécialise dans l'international. Bien vite, avec quelques camarades, nous amassons toutes les devises de la Terre : des yens, des dollars, des livres, des roupies, des marks... Si je m'écoutais, je pourrais ouvrir un bureau de change à moi tout seul. Les affaires marchent bien et cette fois je peux dormir sur mes deux oreilles. Le portefeuille est une valeur sûre qui ne connaît pas la crise. Aucun risque qu'un inventeur se mette en travers de mon chemin. Hélas, notre réussite attise les appétits des grands de la cité, qui, comme tous les capitalistes de la planète, veulent avoir leur part du gâteau. J'essaye de marchander et de plaider ma cause mais je suis petit, encore fluet, un véritable gringalet ; ces enflures finissent par tout prendre. Qu'à cela ne tienne, avec des copains de mon âge, on recrute quelques garçons de la cité, des bagarreurs affranchis, qui nous offrent leur protection contre rémunération. Le métier qui rentre.

Mais à la maison, rien ne change. Le moindre faux pas et les coups pleuvent. Je n'arrive pas à parler avec mes parents. J'essaye, mais je vois bien que mes centres d'intérêt leur sont totalement étrangers. C'est comme s'ils vivaient sur une autre planète. En fait, plus je grandis et plus j'ai l'impression que mes parents sont mes grands-parents. Ils ont dépassé la quarantaine et quand on connaît la vie de dur labeur qu'ils ont menée et continuent à mener, c'est déjà beaucoup. Ils sont usés par l'existence et tous leurs efforts pour ne pas finir dans la misère : les enfants à élever, le loyer à payer, le remboursement de la voiture, le moindre centime qui compte, la vie sur les chantiers par tous les temps, la dignité dans le travail qui fait que même malade à en crever, mon père ne prend jamais un jour de congé, les mille et une combines de ma mère pour avoir chaque soir quelque chose à manger, les soucis, les problèmes, l'appartement trop petit, le ciel plombé de notre banlieue grisâtre, etc. Arrivés au milieu de leur vie, mes parents n'en peuvent déjà plus. Sur leurs visages, on lit la fatigue qui, jour après jour, creuse son sillon. Et comme si cela ne suffisait pas, me voilà avec mes problèmes d'hyperactivité, ma sensibilité à fleur de peau, mon besoin de tendresse... un phénomène à moi tout seul. Oui, à bien des égards, mes parents sont mes grands-parents, des êtres fatigués qui n'avaient plus assez de forces pour s'occuper de moi. Ils ont leurs habitudes, leurs amis, leur routine, et par bien des aspects, ils sont dépassés par le mode de vie occidental. Surtout, ils ne peuvent compter sur l'aide de personne pour les suppléer dans la vie de tous les jours. Je n'ai pas de grands-pères ni de grands-mères pour veiller sur moi, pas d'oncle ni de tante pour trouver un peu de réconfort ou leur confier ce que je n'ose dire à mes parents. Pas de cousins avec qui comparer mes expériences. Rien. Juste mes parents et mes frères et sœurs. Parfois, je me dis que si j'étais arrivé plus tôt dans leur vie, les choses auraient tourné différemment. La vigueur de leur jeunesse leur aurait permis d'affronter la tempête que j'étais. Et encore, je n'en suis pas certain. Je crois que dans une certaine mesure, mes parents ont fait des enfants pour répondre aux exigences du Coran. Ni plus, ni moins. Ils n'avaient

aucune idée de comment nous éduquer ou s'occuper de nous. Aucune perspective, aucun dessein, aucun projet. Avoir des enfants, c'était pour eux comme cocher une case dans le grand livre de la vie.

C'est tout.



La figure de mon grand frère plane sur toute mon enfance et mon adolescence. Il a été à la fois mon héros et mon protecteur, mon idole et mon professeur de rue, une sorte de figure tutélaire qui m'a servi d'exemple et en même temps de repoussoir tant je craignais de finir comme lui. Et même s'il m'a donné des roustes mémorables, je l'aimais avec toute la force de mon âme. Il appartient à la première génération d'enfants d'immigrés qui a grandi en France, même si, tout comme ma grande sœur, il était né au Maroc. Ceux-là nous ont ouvert la voie, montré le chemin, et la plupart ont payé au prix fort l'apprentissage de cette vie à la française. La fin des années 1960 et le début des années 1970 est une période trouble où la guerre d'Algérie avec toutes ses cicatrices non refermées est encore dans toutes les têtes. Il y a les rapatriés, les harkis, ceux qui ont combattu pour l'armée française, et dans ce grand désordre propice à toutes sortes de dérives, certains se livrent à des ratonnades qui laissent la plupart du temps la population indifférente. À Aulnay comme ailleurs. Ce bon vieux temps des passages à tabac, des mises à mort, où à plusieurs, on s'en prend à un pauvre Arabe, l'abreuvant de coups jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Qui dira l'effroi et le tourment de vivre dans une

société qui autorise, qui parfois encourage même ces crimes odieux ? Même plus tard, à mon époque, passer à certains endroits d'Aulnay était considéré comme très dangereux. On risquait de mauvaises rencontres avec des Français « de souche » qui auraient été trop heureux de régler son compte à un Arabe. Mais c'était bien pire à l'époque de mon frère, lequel eut bientôt à faire face à un danger encore plus grand, celui de l'héroïne qui débarquait alors dans les cités, semant la mort sur son passage. La drogue et son engrenage infernal, quand, après s'être injecté la première dose, on ne peut déjà plus s'en passer. Cette dépendance qui s'installe et asservit le corps. Cette quête incessante de trouver de quoi payer son petit bout de paradis. Ce besoin si impérieux que pour avoir sa dose journalière, on est prêt à tuer père et mère. À mentir. À voler. À tuer. Oui, à tuer. À se livrer à toutes sortes de compromissions qui vous salissent de l'intérieur et vous donnent un avant-goût de l'enfer. Mon frère a connu tout cela. Je le revois encore quand il était en manque ou lorsqu'il essayait d'arrêter. Les hurlements venus de sa chambre. Les pleurs. Les coups de crâne contre le mur. Les tremblements, le râle de ses vomissements qui retournent tout son corps et lui supplicient l'âme. La sueur qui dégouline à grandes eaux de tous les pores de sa peau. Les gémissements qui semblent ne jamais devoir finir. Les cris d'épouvante. Les appels au secours. Les morsures qu'il s'inflige. Dieu ce qu'il a pu souffrir mon frère, mon pauvre frère ! Confrontée à ce spectacle insoutenable, ma mère décide de prendre le taureau par les cornes. Par je ne sais quels sortilèges, elle parvient à convaincre mon frère de partir avec elle au Maroc, d'aller rendre visite à la famille restée au village, comme des vacances qu'elle aurait décidé de lui offrir. J'ignore pourquoi, j'ignore comment, mais mon frère accepte. Ils prennent l'avion, retournent dans les montagnes, et quand mon frère, de fatigue, finit par s'endormir, elle lui prend son passeport et rentre en France, le laissant seul avec ses démons, ses monstrueux démons. Privé de ses drogues favorites, il manque de devenir fou. Pendant des jours et des jours, il souffre comme personne. Perdu dans les montagnes, éloigné de tout dealer,

faible comme jamais, il en est réduit à sniffer du sable pour apaiser ses démangeaisons intérieures. Un combat titanesque dont il finit par sortir vainqueur. Après un passage par Agadir, il revient parmi nous, bien décidé à reprendre sa vie en main. Il ouvre une sandwicherie, il se démène comme un beau diable, il connaît des rechutes, plusieurs rechutes même, mais il s'accroche... jusqu'au jour où le sida frappe à sa porte. Viennent alors les médicaments à n'en plus finir, la trithérapie, la chimiothérapie, les cheveux qui s'en vont, le corps qui s'enfonce dans la grande nuit de la souffrance et que rien ne parvient à apaiser. Pendant quinze ans, il va vivre de la sorte, entre des visites prolongées à l'hôpital, des retours à la maison, des crises de mysticisme, le quotidien d'un homme devenu l'ombre de lui-même. Je le revois encore assis sur l'un des fauteuils du salon, perdu dans ses pensées, hagard, encore vivant mais déjà absent de ce monde. Avant qu'un cancer de la gorge ne vienne siffler la fin de la récréation. Quelle vie de misère ! Que de souffrances il a endurées ce frère ! Vers la fin de sa vie, je l'emmène en vacances au Maroc, une sorte de voyage d'adieu durant lequel j'entreprends tout pour que l'existence lui soit un peu plus douce. Le Maroc, où grâce à l'argent gagné par l'entremise de son commerce, il a pris le soin de construire une maison, au bord de la mer. Il est enterré tout près. Une maison que jusqu'à maintenant je n'ai jamais eu le courage d'aller voir, retardant toujours le moment de lui rendre visite.

Avec l'exemple de mon frère à la maison, j'ai vite compris que l'ennemi numéro un, c'était la drogue. L'héroïne, la chienne d'héroïne. Dans la cité, on a tous eu un grand frère qui est tombé dedans. Surtout ne pas les imiter. Jamais. Un joint de temps en temps, oui, pas de problème, mais jamais passer au niveau au-dessus. J'ai vu trop de familles détruites à cause des problèmes de drogue, des mères pleurer toutes les larmes de leur corps, des pères s'emmurer dans le silence, sans parler des morts par overdose. Je ne voulais pas finir comme mon grand frère. Je me le suis juré et j'ai tenu parole. Toute ma vie, même quand le succès m'ouvrira des mondes où la drogue coule à flots, jamais je ne

m'abaisserai à en consommer. Jamais. Pour l'avoir expérimentée à de rares occasions, je sais trop comment elle prend possession de l'âme pour faire d'elle sa servante. Les mondes fabuleux qu'elle dévoile. Ce sentiment de bien-être absolu qui doit être celui des élus au paradis. Cette sorte de béatitude tranquille qui fait que soudain plus rien n'a vraiment d'importance. Disparus les problèmes, les soucis, les tracas, vous voilà soudain maître en votre royaume. La vie glisse sur vous comme de l'eau sur les galets. Tout devient tranquille, apaisé, doux comme ces comptines qu'on chante aux enfants pour les endormir. Le repos de l'âme, le corps au repos. Des mirages. Quand ils disparaissent, vous n'avez plus qu'une seule envie, qu'ils reviennent, là, maintenant, tout de suite. Ils vous jettent dans les rues pour trouver cette poussière d'or née de l'imagination de Satan. Je n'ai pas voulu de cette vie-là. Je l'ai repoussée de toutes mes forces, lui préférant la pratique intensive du sport, de la boxe comme de la course, avec lesquelles, épuisé par l'effort, votre corps se laisse gagner par une douce euphorie, une sorte de paix intérieure unique au monde. Ce fut ma drogue et ma porte de sortie. Ma chance. Cette chance que mon frère Mohamed n'a pas eue.

Qu'il repose en paix, ce frère tant aimé.



Évidemment, de temps en temps, je rends visite au commissariat d'à côté. À la longue, je suis même devenu un habitué des lieux. Tout juste si je n'ai pas un rond de serviette à mon nom. Tout le monde me connaît et je connais tout le monde. C'est un peu comme une deuxième ou une troisième famille, celle qu'on nous impose et avec laquelle, bon gré mal gré, il faut apprendre à cohabiter. Une famille qui se divise en deux branches. Il y a d'abord les flics du quartier, ceux qui portent le képi et avec qui on joue au foot. Le flic du quotidien que tout le monde salue dans la rue et qui vient frapper à nos portes pour voir si tout va bien. Le flic de proximité avec qui on discute de tout et de rien, avec son air un peu patelin des gendarmes d'autrefois. Et puis il y a les flics en civil, qui font la loi dans la cité avec leur accent du Sud reconnaissable entre tous. Ceux-là ne font pas dans la dentelle. Racistes des pieds à la tête, ils incarnent l'ordre dans tout ce qu'il peut avoir d'arbitraire et d'odieux. Tout dépend de la tête du client et leur vocabulaire se réduit à quelques jurons bien sentis qu'ils te balancent au visage, quand ils ne te frappent pas, tout simplement. Ceci posé, les flics dépêchés dans la cité n'ont pas la tâche facile. Ils servent à la fois de redresseurs de torts et d'assistantes sociales. Difficile équilibre.

D'autant plus que pour la plupart, ce sont de jeunes policiers qui arrivent tout droit de leur province sans avoir jamais mis les pieds dans une cité. Quand tu passes de la Creuse à la Seine-Saint-Denis, c'est comme de passer de la balançoire au saut à l'élastique. Un autre monde. Forcément arrive un moment ou un autre où ils partent en vrille. J'ai beaucoup de respect pour la police, je le dis sans ironie aucune. Ils représentent la République et accomplissent la plus belle des missions : garantir la paix civile. Hélas, comme dans toutes les professions, il y a des brebis galeuses, des petites frappes qui, à défaut de finir videur ou vigile, ont échoué dans la police sans même comprendre la portée de leur mission. Les idées courtes, le verbe haut, les cheveux ras, d'une brutalité sans nom, ils ternissent le travail et la réputation de leurs collègues. Ils auraient pu finir racailles, les hasards de la vie les ont conduits à endosser l'uniforme. D'eux, je me méfie particulièrement, tant ils agissent sans réfléchir, imbibés qu'ils sont d'idées venues tout droit de l'extrême droite française, de ces nostalgiques de l'Algérie française qui entendent perpétuer leurs exactions sur le sol national. Généralement, ils voient les Arabes comme des envahisseurs, des cafards, et rêvent d'une France qui en serait débarrassée. Une France pure comme une réclame de camembert. Une France blanche peuplée de Jeanne d'Arc en minijupes. Si notre personnel politique avait vraiment pour ambition d'apaiser les banlieues, il enverrait les meilleurs éléments et non ces seconds couteaux qui bien souvent confondent le Code pénal avec le mode d'emploi de leur tondeuse à gazon. Au sein de nos quartiers, hier comme aujourd'hui, il nous faudrait des hommes et des femmes qui comprennent dans quelle situation impossible nous nous trouvons. Cet isolement qui est le nôtre, cet ostracisme qui frappe les habitants d'un quartier ou même d'un département dont la seule mention dans un CV peut lui valoir d'être mis d'office à la poubelle. En un mot comme en mille, nous sommes les pestiférés de la République, ceux que personne ne veut voir et qu'on enferme à l'ombre de cités, pareilles à ces ghettos d'autrefois où l'on parquait, de peur d'être contaminé, les

lépreux et les tuberculeux. C'est de dignité dont nous avons besoin, de considération, pas de répression systématique qui finit par établir un cercle vicieux où la violence répond à la violence. On manque tellement de repères dans la cité. On ne sait pas où aller, quoi faire de nos vies, comment s'orienter dans ce monde qui nous ignore et nous caricature. Nos parents sont largués, enfermés dans leur monde, éreintés par la routine d'une vie dans laquelle il leur faut travailler comme des bêtes de somme pour gagner tout juste de quoi manger. Nos grands frères ont disparu, broyés par la drogue, et ils errent parmi nous les épaules tombantes, comme des fantômes de leur jeunesse passée le plus souvent en prison ou en cure de désintoxication. Les professeurs font ce qu'ils peuvent, mais leur tâche est comme impossible. Trop d'élèves et pas assez de moyens. Et là aussi, on envoie au charbon des profs sans expérience qui se trouvent confrontés à des gamins dont l'école est souvent le cadet de leurs soucis. Le système est bloqué et l'ascenseur social à l'arrêt, désespérément à l'arrêt. Et le dépanneur, si jamais il existe, n'est pas près de te rendre visite, il a mieux à faire ailleurs. On a beau l'appeler, jamais il ne se pointe. Et tu restes là, bloqué à ton étage, le trente-sixième sous-sol d'un immeuble où tout le monde a oublié que tu existais.

La vérité n'est jamais ni blanche ni noire, mais grise, toujours grise. Nous ne sommes pas des enfants de chœur et les policiers ne sont pas des anges non plus. D'où les frictions, les dérapages, toute cette violence qui gangrène notre vie au quotidien. Très tôt, j'ai été confronté à ce monde, à cette violence, et j'ai vu des choses bien trop graves pour ne pas en ressortir meurtri et chamboulé de l'intérieur. Je n'étais qu'un gosse, un même haut comme trois pommes, et je savais déjà tout des hommes et de leur brutalité. J'ai vu le sang couler. J'ai été témoin de bagarres qui ont mal tourné. D'overdoses. J'ai contemplé le spectacle d'un homme réduit en une bouillie difforme qui venait de se jeter par la fenêtre du septième étage. J'ai assisté à des règlements de comptes où les balles n'arrêtaient pas de siffler au-dessus de ma tête. J'ai vu des drogués agoniser dans des convulsions qui leur

soulevaient le cœur pendant que la salive leur coulait des lèvres en un flot continu. J'ai senti l'odeur de la mort, j'ai reniflé le parfum du crime. J'ai vu des flics tirer avec des fusils à pompe avant de reculer sous les coups de revolver d'une bande prise en flagrant délit. J'ai vu des camions de flics arriver tôt le matin et embarquer une famille entière qui se livrait en douce à je ne sais quel trafic. J'ai vu des caves où l'on entreposait des pains de résine de cannabis jusqu'au plafond. C'était mon quotidien, la routine d'une vie où la violence était la norme. Peut-être cela m'a-t-il vacciné et empêché de dérapier complètement. J'ai fait mon lot de conneries sans jamais franchir la ligne rouge, celle qui existe entre le vol d'autoradios et le grand banditisme ou le crime organisé. Moi, je voulais vivre. Vivre à tout prix. Si je n'ai pas fini comme mon frère et comme tant d'autres – la majorité en fait –, je le dois à mon caractère singulier. À cette sensibilité que j'ai traînée toute ma vie comme une maladie et comme le plus beau des cadeaux.

Quand je me retrouve chez les flics, ma plus grande crainte, ma seule peur, c'est que mes parents l'apprennent. Pour l'éviter, je suis prêt à tout, je les supplie même de me garder. S'ils le veulent, je passerai la serpillière, je repeindrai les murs de la cellule, je réparerai la machine à café, je promènerai leurs clébards, je nettoierai avec ma langue la plaque d'immatriculation de leurs voitures, je coucherai avec leurs femmes, n'importe quoi plutôt que d'avoir affaire à mes parents. Hélas, cela ne marche jamais... et ils viennent me récupérer au commissariat. La suite, vous la connaissez, pas besoin de vous faire un dessin. Le pire, c'est que parfois je n'ai vraiment rien à me reprocher, je me suis juste retrouvé au mauvais endroit en mauvaise compagnie. Embarqué sans avoir rien fait de mal. Ou bien pour avoir osé protester quand le flic écrase mes Stan Smith de tout son poids. Ou m'être rebellé quand pour la centième fois de la journée un policier désœuvré me demande mes papiers d'identité. Un jour, deux jours en garde à vue, enfermé dans une cage, avec pour seuls partenaires de jeu des travestis sur le retour ou des camés qui s'accrochent en hurlant aux barreaux de la cellule. Sans parler

des ivrognes qui revisitent à tue-tête *Les Lacs du Connemara*. Et quand les parents finissent par arriver, tout ce qu'ils trouvent à faire, c'est de féliciter les flics pour leurs œuvres complètes. De les encourager à taper encore plus fort la prochaine fois. Et les flics de comprendre alors que tout est permis. Pour mes parents, la police appartient au domaine du sacré et ne se trompe jamais. Depuis tout petits, on nous a appris à ne jamais rien contester, à encaisser sans broncher, même si on est dans notre bon droit. Ne pas se faire remarquer. Courber la tête. Ne pas se faire remarquer. S'excuser. Ne pas se faire remarquer. Demander pardon. Ne pas se faire remarquer. Marcher en regardant le trottoir. Ne pas se faire remarquer. Comme s'il fallait s'excuser de vivre dans un pays qui est pourtant le nôtre. Le nôtre, putain ! Le cul entre deux chaises, encore et toujours.

Ne pas se faire remarquer.



Le jour où ma famille d'accueil en Belgique vient pour la première fois me rendre visite dans notre F4 d'Aulnay-sous-Bois, j'apprends une nouvelle qui me plonge dans le plus profond des désarrois. Tandis que je leur fais visiter l'appartement avec l'air entendu du propriétaire qui n'est pas peu fier d'exhiber ses richesses au voyageur de passage, de la bouche de mon père tombent ces mots qui me glacent d'effroi : « Vous savez, nous ne sommes que locataires. » De quoi ? Comment ça, locataires ? Tu veux dire que cet appartement de merde où l'on vit les uns sur les autres, les uns parmi les autres, il n'est même pas à nous ? Je suis fou de rage et de tristesse mêlées. Quelle terrible désillusion ! Dans la naïveté de mon enfance, cela m'apparaît comme le comble de la misère. Je ne comprends pas comment mon père, en se tuant au travail, n'a pas de quoi se payer une maison. Tout juste si je ne lui en veux pas. D'autant plus que cet appartement où nous vivons, c'est lui-même qui l'a en partie construit. Il y a quelque chose qui m'échappe. J'ignore d'où cette idée m'est venue mais pour moi, payer un loyer est quelque chose de honteux, réservé aux plus pauvres des pauvres. C'est qu'à l'époque j'ai une très haute opinion de moi-même et je rêve d'un destin de bourgeois, enfin plutôt de « beurgeois » !

J'aimerais tellement vivre dans une maison qui nous appartiendrait que sur le chemin de l'école, je m'arrête, au bord de l'extase, devant chaque pavillon que je croise. Qu'il doit être doux d'habiter dans un château pareil ! Avec une grande cuisine pour ma mère et une chambre pour chacun de mes frères et sœurs. Et un atelier pour mon père. Et une grande cheminée. Et des escaliers qui montent vers les chambres. Et un jardin où faire des barbecues et s'empiffrer de merguez. Une maison comme à la télé, comme dans les films. Ce serait le comble du bonheur. Chez nous, on se marche dessus dans un joyeux bordel où la vie déborde de partout. Je n'ai aucune intimité, je dois partager ma chambre avec mes frères. Nous dormons sur des lits-couchettes qui montent jusqu'au plafond. Pour aller aux toilettes, il faut prendre un numéro comme à la Sécurité sociale. Et le matin, la salle de bains ressemble à une gare de RER à l'heure de pointe. Pas étonnant que je passe le moins de temps possible à l'intérieur. Vivre à huit dans un espace pas plus grand que la salle d'attente d'un dentiste du XVI^e arrondissement est une ignominie, une fabrique à malheur où à tout moment des disputes éclatent. Pour un oui ou pour un non. Ceux qui ont conçu ce genre d'habitat en imaginant qu'une famille nombreuse pourrait y vivre sont des criminels. Pourtant, je ne me plains pas. La vie est comme elle est. Et se plaindre de quoi d'ailleurs ? Heureusement, mes grandes sœurs quittent une à une le domicile familial et peu à peu je regagne de l'espace vital. Vers la fin de mon adolescence, j'aurai même une chambre à moi avec mes posters accrochés aux murs. Ceux de Bruce Lee, de Michael Jackson, de Bob Marley, de Mohamed Ali, de James Brown, des vedettes de la soul. Mon père lui non plus ne se plaint jamais. Jamais. Il est de ces hommes qui gardent leurs sentiments enfermés à double tour dans le secret de leur cœur. Il parle peu, sort rarement, n'a pas beaucoup d'amis. Il ne fume pas, ne boit pas, ne joue pas aux courses. En fait, je ne sais rien de sa vie. De ses rêves. De ses déceptions. De ses envies. De sa couleur préférée. À quoi il jouait quand il avait mon âge. Ce qu'il pense quand il part le matin dans l'aube glacée ou lorsqu'il bichonne sa voiture.

À quoi il songe quand il empile des parpaings. Ce qu'il aurait aimé être. Le genre de femmes qu'il préfère. Rien, je ne connais rien de mon père et à peine plus de ma mère. Il est une énigme à lui tout seul. Je sais seulement que pour lui, nous sommes juste de passage sur cette terre. Le Coran lui a appris que la vraie vie commence vraiment après la mort. Comme ma mère, le Coran est son guide pour la vie. Son phare. Il remplace les manuels scolaires qu'il n'a jamais tenus entre ses mains. La seule fois où je vois ses yeux pétiller de bonheur, c'est quand il nous parle de l'enfance de Mahomet. Alors il renaît à la vie. Lui qui d'habitude demeure toujours sur son quant-à-soi, toujours en retrait, il s'anime alors et dans sa voix passent des tremblements de joie inspirés par la vie du prophète. À ses yeux, les commandements du Coran sont sacrés, ne pas les respecter est sacrilège. Un jour, je me suis permis le plus grand des blasphèmes. Il me disait, au sujet d'un événement survenu à l'école dans lequel je m'étais retrouvé impliqué – je ne me souviens plus lequel – qu'il ne croyait que ce qu'il avait vu. « Ah bon ? lui ai-je répondu. Tu ne crois que ce que tu vois, c'est bien ça ? Alors tu ne crois pas en Dieu parce que je ne sais pas si tu sais, mais aux dernières nouvelles, comme personne ne l'a encore jamais vu, il est permis de douter même qu'il existe, ton dieu... » La baffe monumentale que je me suis prise était tellement forte que j'ai gardé la marque de sa main sur ma joue pendant plusieurs heures. Toute sa vie, mon père est resté fidèle aux préceptes enseignés dans le Coran. C'est de là qu'il tire cette sagesse qui même aujourd'hui continue à me fasciner. Cette manière d'accepter son sort, expression de la volonté divine. Cette humilité. Cette réserve. Cette économie de paroles. Chez nous par exemple, à la veille d'un examen ou d'un match de foot ou de n'importe quoi qui a un peu d'importance, on ne se souhaite pas bonne chance. Non, la seule chose que mon père me disait, encore et encore, c'est : « Sois un homme, mon fils. » Un homme. Un homme qui vit debout. Qui ne plie pas. Qui ne renonce jamais. Et qui se tait quand il ne sait pas.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs heureux attachés à mon enfance. Nous étions trop nombreux pour que nos parents

puissent vraiment s'occuper de nous. Et puis ils n'avaient simplement pas le temps. L'important, c'était de manger et d'avoir un toit sur la tête, d'être habillé correctement ; le reste, tout le reste, ne comptait pas. On grandissait sous le joug de règles archaïques et arbitraires, dans un corset d'interdictions nées de l'imagination toute religieuse de mes parents. Parallèlement, on évoluait dans une anarchie totale, comme des plantes sauvages qui poussent au hasard, selon l'espace et la lumière dont elles disposent. C'est la rue qui s'est chargée d'une partie de mon éducation. La rue avec ses lois et ses codes, ses ruses et ses astuces. La rue où nous nous retrouvons tous sitôt l'école finie, du moins lorsque nous y allons. En bas des immeubles. Au milieu des plaques de béton qui sont notre quotidien. La « cité de la Rose-des-Vents », c'est ainsi qu'on a baptisé notre cité, la cité des 3 000 qui, avec ses milliers de logements sociaux, abrite 30 % de la population d'Aulnay-sous-Bois sur seulement 4 % de sa surface. Une ville dans la ville qui vit repliée sur elle-même sans communiquer avec l'extérieur. Et où s'entassent par milliers des immigrés venus des quatre coins de la planète, auxquels se mêlent quelques familles françaises. Des Gaulois authentiques, des Français pure souche, des Jacquou le Croquant. Qui viennent de Dordogne, partent le dimanche à la chasse, vont à la messe, ramènent du pâté qu'ils partagent avec leurs voisins. Des prolétaires comme nous qui profitent de la modernité de nos immeubles avec leurs toilettes, leur salle de bains, leur place de parking, un confort qu'ils ne connaissaient pas jusqu'alors. Qui parlent comme nous. Qui vivent avec nous. Qui font les mêmes conneries que nous. Français ou immigrés, même combat, même galère.

Et tout ce petit monde cohabite tant bien que mal. Pour un même comme moi, la cité est un endroit où je connais absolument tout le monde. Où Untel vit. Ce qu'il fait dans la vie. La marque de sa bagnole. Le numéro de son appartement. Où il bosse. À quelle heure il rentre de son boulot. Où il va acheter son pain. Quelle sorte de vin il boit. La marque de son café préféré, la taille de son slip. D'ailleurs, dans la cité, on n'appelle jamais les

gens par leur nom de famille mais toujours par leur métier. Elle, c'est « Tata Pomme » parce qu'elle vend des fruits au marché. Lui, c'est « Brahim le mécanicien », un autre, « Karim le boucher », et ainsi de suite. Grandir dans une cité, c'est apprendre à s'endurcir à l'âge où les autres enfants sont plongés dans leurs livres d'études. Une espèce de tourbillon où tu te retrouves confronté à des situations extraordinaires qui exigent de toi une capacité d'adaptation phénoménale. À te servir de tous tes sens. À improviser. À mentir. À répondre. À te battre. À te débrouiller. À être comme l'eau qui épouse les formes de l'environnement dans lequel elle se répand. À nouer des amitiés qui résistent à tout. Voilà pourquoi tant de grands sportifs sont issus des cités. Parce que dès leur plus jeune âge, ils ont dû apprendre à lutter contre des vents contraires. Comme Ousmane Dabo, Olivier Dacourt, Alou Diarra, Moussa Sissoko, la plupart passés par la cité des 3 000. À s'accrocher. À développer des capacités mentales hors du commun. La cité, soit elle te broie et t'emmène tout droit en prison, soit elle te sert de tremplin et te permet d'affronter la vie dans tout ce qu'elle a de cruel et d'injuste. Ce que je suis devenu, je le dois aussi à la cité. En bien comme en mal. Mon côté animal, mon instinct de survie. Elle m'a nourri, elle m'a construit, elle m'a abîmé. Elle a laissé des cicatrices au plus profond de mon être. Des blessures qui parfois se sont révélées des bénédictions.

Aujourd'hui, mes parents habitent toujours à Aulnay-sous-Bois mais ils ont quitté la cité des 3 000. Dès que j'ai bien gagné ma vie, je leur ai offert un pavillon, juste à la périphérie de notre ancien immeuble. Le pavillon dont je rêvais enfant. Ce jour-là, quand j'ai dit à mes parents : « Voilà, c'est chez vous, cette maison est la vôtre », mon père m'a regardé d'un drôle d'air. Je crois qu'il était étonné. Peut-être même que pour la première fois de sa vie, il était fier de son fils. Quelque part, j'avais écouté son conseil. J'étais devenu un homme.



Quand on en vient aux petits larcins pour survivre, chaque cité a sa spécialité. Pour nous, après les cambriolages, les vols d'autoradios, de portefeuilles, viennent les vols de camions, discipline incertaine dont on ne connaît jamais le résultat par avance. On peut tomber sur une cargaison de pièges à sanglier comme sur des slips kangourous. Être voleur de grand chemin suppose aussi des incertitudes. Je me souviendrai toute ma vie du jour où les grands de la cité ont garé en bas de nos immeubles un camion plein de magnétoscopes flambant neufs. Pour tous les habitants, ce fut Noël avant l'heure. Une véritable folie. Comme s'il pleuvait de l'argent du ciel. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le camion fut entièrement vidé et les magnétoscopes répartis dans chacun de nos foyers. Un magnéscope ! Un objet que personne, même en travaillant toute sa vie, n'aurait jamais pu se payer. En tant que détrousseurs de camions, nous ne sommes pas vraiment organisés. La malice de Tom Sawyer, le panache de d'Artagnan compensent notre côté Pieds nickelés. Bien souvent, c'est à la dernière minute que nous décidons de voler un camion, sans rien savoir des marchandises qu'il trimballe. On s'en va du côté de Garonor, par où transite le fret. Des centaines de camions sont là, au repos, attendant d'être

déchargés. Les passant en revue, on en sélectionne un au hasard comme on choisit un billet de loterie chez le buraliste. Au petit bonheur la chance, et en priant le ciel pour tomber sur les bons numéros. À l'aide de notre complice de toujours – l'indémodable bougie d'allumage – on « pète » un morceau de fenêtrage, un ami gitan joue avec les fils pour allumer le moteur et l'affaire est pliée. Une fois à l'abri, on découvre la nature de la cargaison. S'ensuivent des exclamations de joie ou des soupirs de désolation. Une fois, nous sommes tombés nez à nez avec des caisses remplies... de gants Mapa, ce qui nous plut moyennement. Une autre fois, nous pensions avoir décroché le gros lot avec des centaines de claviers IBM, une vraie petite fortune, qui hélas ne trouva guère de repreneurs. On était au début de l'informatique et pas grand monde, sinon personne, ne possédait d'ordinateur à la maison. Autant dire qu'on est loin du grand banditisme. Nous sommes un peu inconscients, une bande de petits branleurs qui cherche à la fois le grand frisson de l'aventure et de quoi garnir leur portefeuille. Parfois, on s'empare d'un camion en se jouant de la naïveté du chauffeur : par exemple, l'un lui demande une cigarette, et le temps qu'il la trouve, un autre grimpe à l'intérieur du camion, et en voiture Simone ! Voler est une seconde nature chez nous autres de la cité, une sorte de jeu qui occupe nos journées et les colore du parfum de l'aventure. Que faire d'autre quand on vit loin de tout, en vase clos dans une cité qui n'offre guère de distractions hormis celle de végéter au milieu des immeubles sans âme ? Et la conscience de notre pauvreté, la certitude que nous sommes condamnés à le rester jusqu'à la fin de nos jours nous donnent un supplément d'âme, une envie de réaliser un gros coup qui nous mettrait à l'abri du besoin pour toujours. On vole dans cette sorte d'anarchie joyeuse des voyous à la petite semaine, des branquignols qui semblent être sortis tout droit d'un film du nouveau réalisme italien, dans un mélange de dureté et de tendresse où le rire n'est jamais loin des larmes. Par exemple, chaque année, un cirque s'installait parmi nous, un vrai cirque avec des clowns, des trapézistes et des animaux. Quel fou rire je

piquai le jour où je découvris que l'un de nous avait volé un de leurs chevaux et le gardait depuis au secret dans sa cave.

« Mais, frère, que veux-tu faire de ce malheureux canasson, m'exclamai-je, hilare. Tu vas quoi ? Le découper en tranches et le revendre au boucher ? Le présenter à Léon Zitrone ? L'offrir à ton père pour qu'il aille à l'usine avec ?

— Rien de tout cela, me répondit-il en tâtant fièrement les flancs de l'animal. Je pense récupérer sa semence et la revendre à des émirs. Tu sais qu'ils sont prêts à payer des millions pour un truc pareil... »

Ce couillon avait confondu ce malheureux cheval en fin de vie avec un pur-sang arabe !

Ainsi est rythmée la vie de notre cité. Une extrême pauvreté magnifiée par quelques coups d'éclat qui redonnent des couleurs à notre quotidien. Un quotidien qui n'est pas tout rose, surtout quand on quitte le domaine de l'enfance pour entrer dans celui de l'adolescence. Et qu'on découvre le charme très relatif des contrôles d'identité, cette pratique qui consiste à nous demander nos papiers toutes les cinq minutes. Entre nous, c'est à qui se fera le plus contrôler. Mon record personnel s'établit à onze en une seule journée... Qui n'a jamais vécu dans sa chair ce harcèlement perpétuel ne peut pas comprendre la rage, la lassitude, la haine, oui, la haine, qui s'emparent alors de nous. La haine contre la République qui autorise ses fonctionnaires à nous considérer comme des sous-hommes, des parasites, des déchets dont on aimerait tant se débarrasser. Dans la rue, dans le métro, à toute heure de la journée, à la face du monde, on nous expose comme des bestiaux bons à finir à l'abattoir. Pour la bonne et simple raison que nous portons sur notre visage les traces de nos origines. Serait-ce donc un crime dans ce beau pays de France que d'avoir la peau mate ou basanée ? Doit-on s'excuser d'être arabe, noir, jaune, tout sauf blanc ? Comment peut-on tolérer dans le pays des droits de l'homme que de ne pas ressembler à monsieur Tout-le-monde constitue une faute ? Est-ce donc de ma responsabilité si mes parents sont nés au Maroc et non en Auvergne ou en Bretagne ? En quoi suis-je concerné si, dans les

siècles passés, l'Occident est venu voler nos terres et assassiner nos ancêtres, liant notre destin au sien ? Oui, je suis arabe, musulman même. Oui, j'ai un nom qui évoque plus la semoule du couscous que les grandes heures de l'histoire de France. Oui, je porte en moi l'héritage d'une culture millénaire née de l'autre côté de la Méditerranée. Oui, je suis fier de mes origines et de mes traditions, mais est-ce une raison pour me punir comme le dernier des hommes ? Pour me demander quinze fois par jour mes papiers afin de vérifier que je n'ai pas tué mère et père, que je ne suis pas un danger pour la société, un dangereux criminel en liberté ? Je suis haut comme trois pommes, je n'ai jamais fait l'amour à une femme, j'ai à peine 13 ans, je suis encore un enfant, et on me regarde comme si j'étais le plus grand des tueurs en série. Dans le métro, quand je m'assieds à côté d'une dame bien comme il faut, elle s'agrippe à son sac comme si j'allais me ruer sur elle. Je suis français, bon sang. Je parle français, je mange français, je chie français. Je suis le plus français des Français mais on me considère comme un citoyen de seconde zone, un paria, une sous-merde. Les contrôles d'identité à répétition sont des bombes à retardement qui font naître dans le cœur de ceux qui les subissent des envies de vengeance. De tout casser. De hurler leur rage. Aux frontons de nos écoles, on peut lire la devise de la République : « Liberté, égalité, fraternité ». Elle est où l'égalité quand sur cent personnes contrôlées, cent sont des enfants d'immigrés qui ne sont pas assez blancs pour être au-dessus de tout soupçon ? Elle est où la fraternité quand on rabaisse, humilie, tabasse les enfants d'une République qu'on voudrait être d'une blancheur uniforme ? Elle est où la liberté quand sitôt sorti de chez soi, sans raison aucune, on doit décliner son identité sans même savoir ce qui motive pareille demande. De cette injustice naissent des colères qui se transformeront tôt ou tard en actes de violence. Il faut une force surhumaine pour ignorer cet écoëurement qui monte aux lèvres, ce dégoût de vivre dans une société qui sans cesse vous renvoie à la figure votre condition d'étranger, un étranger pourtant tout aussi français que le policier qui vous demande pour la énième fois de la journée vos

putain de papiers. Combien de fois ai-je eu envie de les prendre ces papiers et de les enfoncer au plus profond de la gorge du flic pour qu'il s'étouffe avec ! Je ne suis pas un ange, et j'assume alors d'être réprimandé quand la police m'attrape.

Si je sais que voler est mal, ai-je le choix d'agir différemment ? La pauvreté est comme une maladie qui vous colle à la peau. Pour s'en accommoder, il faut une force morale que je n'ai pas, contrairement à mon père. Je crois que je crève d'être si pauvre. Je ne comprends pas pourquoi les autres enfants peuvent s'habiller avec des vêtements neufs alors que moi je dois par exemple partager mes grosses chaussettes de foot avec mes frères. J'ai honte. Moi aussi, je veux ressembler à tout le monde, à mes camarades de classe, aux gens que je vois à la télé. Et ce qui me rend fou, véritablement fou de rage, c'est de comprendre que cette pauvreté se transmet de génération en génération, sans aucun moyen d'y échapper. Comme une malédiction. Je ne vole pas par plaisir, je vole pour m'échapper de l'enfer de ma condition sociale. Je vole pour mieux respirer. Pour être libre. Pour avoir une part de rêve en moi. Pour vivre, tout simplement. Et pour aider mes parents à améliorer leur quotidien. J'aurais tant voulu voir ma mère sourire et s'amuser. Offrir des vacances à mon père. Le rendre un peu plus léger. Un peu moins renfermé sur lui-même. C'est à tout cela que je pense quand je vole. Et puis, il faut bien le dire, c'est amusant. Cela me change de mon quotidien. J'accomplis enfin des choses. Je ne suis plus un raté puisque j'arrive à tromper la vigilance d'un voyageur qui vient d'atterrir de New York ou de Tokyo. Un aventurier, voilà ce que je suis, et j'en tire une réelle fierté. Quand je réussis à dérober un portefeuille plein de devises, je suis aussi fier que si j'avais reçu une bonne note pour un devoir.

On a les références qu'on peut dans la vie.



Bien décidé à ne pas finir comme chaudronnier, je m'inscris à l'École de Paris des métiers de la table, en plein cœur de la capitale. En aucun cas je n'aurais accepté un travail manuel, qui, quand on rentre chez soi, laisse les mains crasseuses et noires de poussière. Ces mains sales qui trahissent la pauvreté de notre condition sociale. Cette décision va changer le cours de ma vie. Et pour une fois, en bien. Tous les matins, je prends le RER pour rejoindre l'école qui se trouve dans le XVII^e arrondissement, au métro Louise-Michel. Enfin je quitte ma cité. Un nouveau monde s'ouvre à moi. De nouvelles gens, de nouveaux visages, de nouvelles rencontres, qui viennent de tous les univers possibles et imaginables. D'autres Beurs comme moi. Des fils d'ouvriers. Des Français. Des gens normaux, quoi ! Je découvre Paris que je connais à peine, Paris où tout le monde se fout de savoir d'où je viens et où je peux me fondre dans l'anonymat de la foule. L'enseignement se fait en alternance, une semaine de cours, une semaine sur le terrain, dans les meilleurs restaurants de la capitale. J'aime ma nouvelle vie. Après tant d'années à vivre sans savoir où j'allais, j'ai un cadre, un environnement qui me sert de boussole, de sextant. Quand je me lève, je sais à quoi ma journée va ressembler. Je prends de l'épaisseur, de la consistance, de la

confiance aussi. J'apprécie le côté pratique de ma formation, d'apprendre des choses et d'être capable de les répéter quand la situation l'exige. On ne s'imagine pas combien les arts de la table sont méticuleux, la précision qu'ils exigent, héritage d'un savoir séculaire, qui vire à l'obsession. Seule la répétition des gestes permet de les exécuter sans se tromper. J'apprends à dresser une table, à servir dans les règles de l'art, à apporter et débarrasser les plats, à m'adresser aux clients, à égaliser une motte de beurre, à découper un poisson, une viande, une volaille, autant d'exercices de haute volée que j'en viens à maîtriser à la perfection. C'est du travail d'orfèvre, et comme l'école a une réputation d'excellence, je me retrouve à travailler pour les plus grandes tables de Paris. Quel changement ! Je passe d'une vie de petit délinquant perdu dans sa cité à ce que Paris a de plus raffiné et de plus chic. Le grand monde que je ne connaissais qu'à travers *Dynasty*, *Dallas* et les beuveries aristocratiques de Sue Ellen. Je vois défiler les hommes politiques avec leurs maîtresses, les artistes avec leurs muses, les vedettes de la télé et leur cour d'admirateurs. Je suis aux premières loges du grand spectacle de la vie et je m'enrichis de toutes ces expériences. Je vis enfin. J'apprends. Je progresse. Je prends mes marques. Très vite, je passe du statut de commis à celui de chef de rang. Côté pratique, je mange enfin à ma faim : je m'empiffre de saumon, je me régale des spécialités préparées par les plus grands chefs de la gastronomie française. Je mène la grande vie, je rattrape le temps perdu ; j'engrange des pourboires qui viennent gonfler mon compte en banque ou que je partage avec mes frères de cité. Je côtoie toute la grande bourgeoisie alsacienne qui règne en maître sur les restaurants de Paris et s'en va le week-end venu à Deauville regarder leurs pur-sang courir à l'hippodrome. C'est complètement irréel, d'autant plus que tous les soirs, je rentre à Aulnay retrouver mes potes. J'arrive toujours les poches pleines de victuailles, de fruits, de friandises, d'aliments que jusque-là on n'avait vus qu'à la télé. Et surtout, chaque mois, je touche un petit salaire, ce qui me permet d'aider mes parents, et de poser sur la table du salon quelques billets de

100 francs. Ils commencent à me regarder différemment : je suis en train de devenir un homme.

Parallèlement, une fois ma journée à l'école achevée, je file rejoindre mon club de boxe pas loin de là, le Boxing Athletic Club Paris 9. C'est que j'ai le virus de la boxe depuis tout petit. Contrairement à mes frères qui se passionnent pour le foot, c'est la boxe qui m'attire. Je connais tout sur tout. La vie des plus grands boxeurs, le lieu et la date des combats de légende, les mille et une anecdotes qui tournent autour de la vie du ring. Je suis un grand malade de la boxe, le plus passionné des passionnés. J'ai de quoi m'occuper : c'est la grande époque des frères Tiozzo, de Fabrice Bénichou, de René Jacquot, de Jean-Baptiste Mendy, de Julien Lorcy, de Laurent Boudouani, autant de grands champions dont je suis tous les combats. Je me réveille au milieu de la nuit pour regarder les grandes rencontres retransmises par Canal +. Je commence à collectionner tous les combats qui existent en cassettes VHS. Cela vire bientôt à l'obsession. Grâce aux tuyaux que me refilent les frères Acariès, je suis capable d'appeler n'importe qui au fin fond de la France pour qu'il me cède l'une de ses cassettes. Une vraie folie. Par-dessus tout, j'aime le combat, l'odeur de la salle de boxe, l'entraînement, quand il s'agit de tout donner et de se mettre minable, d'aller au bout de ses forces, à deux doigts de l'évanouissement. Je ne connais pas de sport plus exigeant. Chaque erreur se paye comptant, au prix d'un coup qui laisse sur le corps sa marque brûlante. Une simple erreur d'inattention peut vous envoyer au tapis ou à l'hôpital. Pendant toutes ces années où j'étudie à Paris, ma pratique de la boxe se développe et s'affine. Soir après soir, même si je suis éreinté, j'enfile mes gants et des heures durant, auprès de mes entraîneurs, parmi mes camarades de club, je peaufine ma technique, je m'endurcis, j'apprends à composer avec la douleur. En même temps, je vis la vie du club au quotidien, les rencontres interclubs, les championnats de France disputés au gymnase Max-Rousié de la porte Pouchet où je m'illustre de la plus belle des manières, les expéditions au fin fond de la Belgique pour encourager l'un de

mes camarades. Ce fut le plus beau des apprentissages, le plus dur aussi, et aujourd'hui encore, il ne se passe pas une journée sans que je consacre quelques heures à l'entraînement. C'est devenu à la longue une manière d'être au monde, une bouée de sauvetage autant qu'un moyen de garder la tête froide. La boxe vous apprend la rigueur, l'humilité, le don de soi, le respect de l'adversaire, le courage, la discipline, autant de qualités qui m'accompagneront tout au long de mon existence.

Je n'ai pas complètement renoncé à mes petites combines, comme je n'ai pas tourné le dos à ma cité. J'y passe toutes mes nuits et tous mes week-ends. On n'oublie jamais d'où on vient quand on a grandi dans l'adversité, on tisse des liens indestructibles avec ses compagnons de galère. Autant dire que les occasions de partir en dérapage plus ou moins contrôlé sont nombreuses, même si la plupart du temps je me contente de dépanner ou de rendre un service. Néanmoins, quelque chose a changé : je suis devenu indépendant. Je ne dépends plus de la cité et de ses trafics. Je m'émancipe de son influence. Je sais désormais qu'il existe une vie possible loin d'elle et peu à peu, sans jamais la renier, je prends mes distances. Je grandis, tout simplement. C'est comme si je m'ouvrais au monde. Je gagne en assurance, même si je demeure le plus grand timide que la Terre ait jamais connu. Grâce à la boxe, mon corps commence à prendre forme. Je ne suis plus ce gringalet qui était en délicatesse avec son physique. Ma voix change. Tout change en fait. Pendant plusieurs années, même après *La Haine* d'ailleurs, je connais ce grand écart entre ma vie parisienne et mon existence dans la cité. Très longtemps, je reste réticent à l'idée de prendre un studio ou une chambre de bonne à Paris. Je ne me sens pas prêt. La vie en cité ne te prépare pas à vivre seul, à prendre des responsabilités. Je me sens incapable de me faire à manger, de payer un loyer, d'entretenir une maison, aussi petite soit-elle. Je resterai un grand adolescent jusque tard dans ma vie. J'habite ici et là, comme un vagabond qui ne sait jamais où il dormira la nuit venue. Sans attaches, libre, complètement libre. Les seules

qui parviennent à me garder, ce seront mes petites copines avec lesquelles je vis en couple, mais toujours dans leur appartement.

Je n'attends même pas de finir ma formation. Grâce au travail déjà accompli et à la réputation de l'école, je peux me faire engager partout. J'atterris au Pub Saint Germain, une institution de la vie parisienne, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En quelques semaines à peine, je deviens la coqueluche du lieu. On apprécie mon endurance, on loue ma disponibilité. Je suis infatigable, capable d'enchaîner plusieurs services à la suite, parfois de 7 heures du matin à 7 heures du soir. Bien souvent, je m'endors dans le RER à l'aller comme au retour, replié sur moi-même, dans cet abandon du sommeil que tous les travailleurs connaissent. Les jours de congé, j'erre, hagard, perdu, tournant sur moi-même comme si on m'avait privé de ma drogue du moment. Au pub, je m'occupe de l'accueil, des réservations, du bar, de la mise en place, des décorations, du remplacement des fûts de bière, de cirer les cuivres, de débarrasser les caves, de tout, absolument tout. En même temps, je découvre le monde de la nuit, avec ces clients célèbres ou non qui viennent se restaurer ou prendre un dernier verre avant de retourner chez eux fin saouls. Jacques Villeret comme Jean-Paul Belmondo, Juliette Gréco, Jean Marais, Guy Lux, Philippe Bouvard et tant d'autres encore... Le monde de la fête avec ses gueules de bois soignées au cognac, les éclats de rire qui se prolongent jusqu'à l'aube, le bruit des bouteilles de champagne qu'on ouvre à tour de bras, l'effervescence de Saint-Germain-des-Prés, du carrefour de l'Odéon qui jamais ne s'endort. Tandis qu'à d'autres étages, des cars entiers de touristes se déversent, les uns après les autres, dans une folle farandole qui finit par donner le vertige. Des Italiens, des Asiatiques, des Japonais, des milliers de personnes que je reçois avec la même bonhomie que si j'avais exercé ce métier depuis toujours. Je veille sur l'ordonnancement du pub, je vérifie que les clients sont bien servis, je voltige de table en table, d'étage en étage, de la cuisine à la cave, dans un mouvement qui jamais ne cesse. Merveilleux moments où peu à peu je deviens un habitué de l'endroit, un petit gars débrouillard à qui on peut

se confier ou que l'on peut charger d'une course. Je dis toujours oui. Saïd par-ci, Saïd par-là, je n'arrête pas, je suis un orchestre à moi tout seul et on a tôt fait de m'adopter. C'est un trait marquant de ma personnalité : en tout temps, à toutes les périodes de mon existence, on me trouvera attachant. Peu importe dans quel milieu je naviguerai, peu importe qui je fréquenterai, les gens chercheront toujours à me prendre sous leur aile, à me donner des conseils, à m'encourager.

Comme une envie de m'aimer et de me protéger.



À 18 ans, je pars effectuer mon service militaire. Les patrons du Pub Saint Germain m'assurent qu'ils me garderont ma place au chaud. Autant se débarrasser au plus vite de cette corvée avant de retourner travailler auprès d'eux. De plus, étant quelque peu en délicatesse avec la justice pour une vieille affaire qui de temps en temps me vaut une visite chez le juge, je ne peux pas trop m'esquiver. Je choisis sans hésiter entre la prison et l'armée : je pars faire mes classes à Landau, en Allemagne. Difficile de mieux tomber : il gèle comme pas possible, la caserne est lugubre, la ville sinistre et je suis désormais le canonnier Taghmaoui, troufion de seconde classe à qui on offre tous les mois la somme royale de 400 francs pour ses services rendus. L'éclate totale. Pendant douze mois, j'apprends la rigueur de la vie militaire : le lever à l'aube, le rituel de l'appel sur la place d'armes, le lever des couleurs, le maniement des armes, les manœuvres, la vie au grand air, l'art de la guerre, l'ordre, le respect de la hiérarchie, l'amour de la patrie. Je n'en mène pas large mais je finis par m'accommoder de ce régime spartiate. Je découvre la vie de groupe, et à travers elle toute une France que je ne connaissais pas. Beaucoup de mes camarades viennent du Nord, de Roubaix, de Lille, et ils amènent avec eux leur accent

ch'ti, leur univers, leur culture, dont j'ignorais tout. Seule ombre au tableau : un passage par le mitard après avoir mis le feu au pantalon d'un autre soldat. Pour amuser la galerie, lors d'un cours qui s'éternise, alors qu'il se tient un rang devant moi, je lui réchauffe le cul avec mon briquet et son pantalon s'enflamme ! Pitre je suis, pitre je reste. L'état-major n'apprécie guère mon sens de l'humour et m'envoie quelques semaines au trou pour destruction de matériel militaire. Tout sauf des vacances. Je m'ennuie comme un rat mort et quand, par la fenêtre de la cellule, j'aperçois mes copains de régiment quitter la caserne pour retrouver la vie civile le temps d'une permission, un vague à l'âme me soulève le cœur. Un jour, j'apprends la mort de Gainsbourg, devenu une icône des cités depuis le jour où il a brûlé en direct un billet de 500 francs, sans oublier son côté saltimbanque, foutraque, anarchiste, qui le rend proche du peuple. Ma peine une fois purgée, je passe mon permis et je me retrouve à conduire un camion pour une semaine de manœuvres à Draguignan, où je découvre les charmes de la vie en plein air, du dentifrice congelé, du rasage sans crème et à l'eau glacée. Finalement, tout comme mes années à l'École des arts de la table, le service militaire a contribué à forger ma personnalité. Avant cela, j'étais trop fou dans ma tête et je flottais dans ma vie. J'avais besoin de cadre, de règles, de discipline, et je les ai trouvés au sein de ces deux institutions. Mon passage dans l'armée me donne aussi pour la première fois de ma vie l'impression d'appartenir pour de bon à la nation française. Avant cela, j'étais juste un mec des cités. Désormais je suis un Français ordinaire, ou presque. Certes, je me fais toujours autant arrêter dans le métro quand je suis en permission, mais lorsque je montre mes papiers militaires aux policiers, ils me laissent tranquille sachant que je suis sous la protection de l'armée. On n'en est pas encore à se rouler des pelles, mais on progresse.

Dans ma vie, tout se chevauche et s'entremêle. Il me serait difficile de compartimenter la succession de coups de cœur, de passions, d'enthousiasmes qui m'assaillent à des moments différents de mon existence et finissent par cohabiter dans un

joyeux tohu-bohu. Il en est ainsi de ma passion pour le hip-hop, le graffiti principalement, qui pendant quelques années sera la grande affaire de ma vie sans que je renie la boxe pour autant. À dire vrai, je suis un grand malade du graffiti. J'ignore d'où me vient cette passion, cette pratique étant peu répandue voire mal vue dans les cités, mais j'ai un besoin compulsif, dès que je vois un mur vierge, de sortir ma bombe et d'y laisser ma trace, souvent mon surnom d'Airone, que je décline dans toutes les formes d'écriture possibles. C'est comme un cri pour dire que j'existe, une pulsion qui vient du plus profond de mon être. Je n'ai pas de limites. Je pars griffer les murs de Paris comme d'autres vont en pèlerinage. La rue est pour moi un grand panneau publicitaire destiné à recevoir toute la rage et la douleur que je porte à l'intérieur de mon être. Rien ne me résiste. Comme tout graffeur qui se respecte, je suis capable de défier les lois de la pesanteur pour inscrire mon nom dans les endroits les plus improbables de la capitale. Petit à petit, à force de passer mes journées et mes nuits à peinturlurer tout ce que je peux, je gagne mes galons et commence à me faire un nom. Comme une évidence, je finis par me lier d'amitié avec Rockin' Squat, l'un des graffeurs les plus connus et respectés de sa génération, qui a monté le groupe de rap Assassin. C'est le fils cadet de Jean-Pierre Cassel et je reconnais en lui une sorte de pionnier, un rebelle authentique, un anarchiste sans états d'âme, qui a le génie de la mise en scène, de l'exposition. L'injustice du monde lui est insupportable et il utilise tous les moyens artistiques dont il dispose pour hurler son dégoût et sa rage. C'est un artiste complet, une belle âme qui ne recherche pas la lumière mais la vérité première des choses. Il est entier, extraordinairement talentueux, il est passionné, il est une sorte de maître pour moi, un exemple à suivre et à imiter. C'est par son entremise que je rencontre son frère, Vincent Cassel, puis plus tard Mathieu Kassovitz. Avec quelques autres, comme Sign, Colt, Mode 2, Bando, BOXER, Rockin' Squat forme l'élite du graffiti. Tous issus d'un milieu favorisé, fils d'artistes ou de banquiers, aristocrates sans le savoir, à l'aise dans leurs baskets, ils sont intrigués par

mon parcours d'enfant des cités qui a déjà vécu mille vies. Je viens du ghetto, le berceau du hip-hop, et j'amène avec moi toute cette culture née dans la chaleur de nos quartiers, toute cette fureur désespérée qui nous agite. On se complète bien. Les épreuves que j'ai eues à traverser, ma vie de délinquant, mon passé tumultueux s'harmonisent avec leur goût pour la révolte urbaine. On échange nos bons plans, nos tuyaux pour exceller encore plus dans la discipline qu'on s'est choisie. Je fais l'articulation entre la banlieue et Paris, deux mondes qui se connaissent mal et auxquels je prête mon expertise pour qu'ils se rapprochent, ou pour apaiser les tensions entre eux. Ensemble, nous martyrisons les murs de la capitale. De jour comme de nuit, nous partons en expédition visiter les façades des grands groupes financiers, les bus de la RATP, les entrepôts de métro, notamment celui de Picpus qui sera l'apogée de toute ma carrière de graffeur. Tout, absolument tout. C'est comme une ivresse qui monte à la tête : on n'en a jamais assez. On invente, on mélange, on réinvente, on veut faire le plus de dégâts possible. Incrire notre malaise générationnel un peu partout afin d'attirer l'attention. Mes pantalons, mes slips sont maculés d'encre de toutes les couleurs. Je cours les grandes surfaces ou les magasins spécialisés pour me ravitailler en bombes de peinture que ma condition de graffeur m'oblige à voler : celui qui ne vole pas ses propres bombes ne mérite aucune considération de notre part. Nous sommes des vandales du coloriage. On vide les bombes Posca pour les remplir avec notre propre encre, une encre indélébile, corrosive, destinée à marquer de notre empreinte les endroits où l'on se déchaîne. La ville, le monde nous appartiennent. Évidemment, de temps en temps, je me fais arrêter. Mon père vient me chercher au commissariat. Quand on lui explique que j'ai été surpris à taguer les murs, il me regarde sans comprendre. Il ne m'engueule même pas. Il est juste perdu : « Pourquoi tu écris sur les murs ? Tu manques de cahiers à la maison ou quoi ? Je t'achète pas de stylos peut-être ? » Je suis pris dans un tourbillon qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Je suis la mascotte de la bande, ils ont tout ce que je n'ai jamais eu : de

l'argent, de l'amour, de belles sapes, des vies sans problème. Moi je n'ai rien eu et je veux tout. Je me rapproche encore un peu plus de Vincent avec qui je ressens le plus d'affinités, même s'il n'est pas aussi impliqué que son frère dans le graffiti. Lui aussi se cherche. Il traîne comme un boulet son statut de fils d'acteur. Il est mal dans sa peau. Il s'essaye au cirque, aux claquettes, sans vraiment trouver ses marques. Ses débuts comme acteur sont timides. Malgré son carnet d'adresses, il peine à s'imposer dans les castings. Je rencontre son père, qui lui aussi me prend en affection. Décidément, c'est une manie. Sa mère Sabine Lanfranchi vit à New York, grâce à quoi nous sommes au courant des dernières tendances qui agitent le monde du hip-hop version US. Vincent nous rapporte les dernières fringues à la mode, les survêts qui vont bien, les groupes qui émergent, autant de tendances que j'adopte sur-le-champ. Le hip-hop est pour moi tout autant un art de vivre qu'une façon d'entrevoir le monde. Un courant artistique majeur auquel je m'identifie pleinement. Ce cri primal venu des profondeurs du ghetto, cette manière de bousculer le langage comme la vie nous a bousculés, ce besoin d'exister par tous les moyens, je les fais mien.

Mathieu tourne *Métisse* avec Vincent. Je me lie d'amitié avec Olivier Dahan qui réalise des clips pour des groupes de rap comme IAM ou MC Solaar. Je m'invite sur les plateaux, où je deviens vite l'homme à tout faire. L'un des plus grands producteurs de clips me remarque, Georges Hanouna. Avec sa femme Nicole, ils sont comme des seconds parents pour moi. Ils me prennent en affection, ils me trouvent frais et spontané, débrouillard, honnête et drôle ! Attachant, quoi. Je suis de tous les tournages. Je me charge de trouver des places de stationnement, je prépare les sandwiches, les boissons, je suis aux petits soins pour les vedettes qui répondent aux noms de Johnny Hallyday, Jean-Jacques Goldman, Pierre Bachelet, Ophélie Winter. Un jour je dis à Georges : « Tu verras, un jour, c'est à moi qu'on apportera ce peignoir. » Il se marre. Moi aussi. La vie est presque belle. J'ai même une petite amie. Elle s'appelle Léa Drucker et elle sera la première à me donner confiance en moi, à

me considérer comme un homme et non comme un enfant des cités. Je lui dois énormément. Énormément. C'est la femme la plus humble, la plus douce, la plus simple que j'aie jamais connue. Jamais elle ne s'est servie de son nom pour faire avancer sa carrière et tout ce qui lui est arrivé par la suite, elle le doit uniquement à son talent. À son travail. Elle a été pour moi comme un ange tombé du ciel. Elle allait dans la vie avec la douceur et la discrétion propres aux êtres d'exception. Je le dis sans rougir : si je n'avais pas été ce jeune homme si encombré de complexes, j'aurais pu passer ma vie entière à ses côtés, à la rendre heureuse et à lui redonner tout ce qu'elle avait bien consenti à m'apporter. Rétrospectivement, je crois que j'avais peur de m'établir dans une relation sérieuse. Je ne me sentais pas prêt, pas à la hauteur, pas crédible. Bidon.

Je revenais de tellement loin.



C'est à Olivier Dahan que je dois d'accomplir mes premiers pas devant une caméra. Nous nous sommes rencontrés lors de tournages de clips et sommes devenus intimes. En amitié comme en amour, je ne calcule jamais : je me donne tout entier sans arrière-pensées. Avec Olivier, nous sommes comme deux frères. Olivier vient de Marseille, il est brillant ; à ses côtés je vais apprendre énormément. Ensemble, nous regardons les films de Scorsese avec De Niro et nous rêvons de former pareil duo, de cette sorte de complicité instinctive qui s'affiche autant sur la pellicule que dans la vie réelle. Il est introverti, souffrant d'un handicap qui lui complique la vie, et je me démène pour lui rendre son existence la plus simple possible. Je suis de toutes ses aventures. J'assiste à la naissance de son premier enfant, Elliot, je dors chez lui, je l'accompagne sur les tournages de ses clips où il m'arrive parfois d'apparaître ; il est quelque part mon mentor, un frère de création, la personne autour de laquelle ma vie à cette époque s'articule. Sur son premier film, *Frères : la roulette rouge*, je me retrouve en charge du casting. C'est une commande de Chantal Poupaud, qui a eu la bonne idée de demander à plusieurs réalisateurs de tourner un moyen-métrage sur le thème de l'adolescence pour le compte d'Arte *Tous les garçons et les filles*

de mon âge. Une formidable initiative qui réunit des cinéastes confirmés, comme André Téchiné, Claire Denis ou Chantal Ackerman, et d'autres destinés à le devenir, tels Émilie Deleuze ou Olivier Dahan. À la demande d'Olivier, sous la direction de qui j'ai déjà tourné un court-métrage, j'interprète l'un des premiers rôles, auprès de Romain Duris et Véronique Octon, une étoile montante du cinéma français qui, hélas, décédera quelque temps plus tard. Olivier a toujours su que j'étais né pour être acteur. Il n'empêche, le premier jour du tournage, je suis pétrifié de trouille. Mais j'ai l'insouciance de mon âge : je me jette à l'eau et j'apprends tout seul à nager. Mon culot me sert de talent, ma folie de moteur. Du cinéma, je ne sais encore rien, c'est un univers que je découvre à peine, et si je n'avais pas eu la bonne fortune de croiser le chemin d'Olivier Dahan, il serait probablement resté une *terra incognita*. Chez nous, on n'allait pour ainsi dire jamais au cinéma. Mon père ne voyait pas l'intérêt de m'y emmener. Et même pour moi ou mes camarades de cité, le cinéma ne comptait pas vraiment. À nos yeux, ce n'était pas un truc d'Arabe, tout simplement. La toute première fois que je suis allé au cinéma, c'était pour voir *Rocky III*. Évidemment, on était entrés sans payer par l'arrière et dans l'obscurité, nous nous étions trompés de salle : au lieu de Stallone, on s'était retrouvés nez à nez avec Dustin Hoffman, qui interprétait un rôle de travesti dans *Tootsie* de Sydney Pollack. Comme baptême de l'air, c'était réussi. Je suis resté jusqu'à la fin, troublé et fasciné par la performance de Dustin Hoffman, sans pouvoir exprimer ce que je ressentais. Quelque chose s'est passé ce jour-là, mais quoi exactement ? Non pas une révélation, comme si le cinéma m'appelait à lui, mais plus la découverte d'un univers qui m'attirait et me bouleversait.

Pour le compte d'Olivier, je supervise donc le casting du film. Un jour débarque un vigile qui rêve de devenir acteur. Olivier n'est pas trop chaud pour l'engager mais j'insiste : « Il est parfait pour le rôle, Olivier. Donne-lui sa chance. S'il te plaît. Fais ça pour moi ! » On l'engage. Il s'appelle Samy Naceri et je peux dire que j'ai été le tout premier à croire en lui. Le tout premier. Quand

plus tard sa carrière décollera, il ne prendra jamais la peine de me renvoyer la balle ou de me remercier. Ainsi va la vie, ainsi vont les hommes. Je ne lui en veux pas tant tout est allé si vite pour lui. Beaucoup trop vite d'ailleurs. À la vitesse de la lumière, la célébrité a cramé sa part de normalité et l'a rendu étranger à lui-même. Comme tant d'autres, il s'est perdu en chemin, vaincu par ses propres démons et ceux engendrés par la vie de star. Par la suite, je l'ai croisé une ou deux fois à Los Angeles, des rencontres de hasard qui m'ont fait réaliser que nous n'avions rien à nous dire. C'est la vie. Puisse-t-il un jour prochain revenir parmi nous et nous éclabousser à nouveau de son talent.

Frères est tourné en couleur et en noir et blanc avec de la musique rap en arrière-fond. Un film âpre sur une jeunesse en manque de repères, une jeunesse en galère qui survit dans sa cité déglinguée. J'y joue le rôle d'un « grand frère », un méchant. Le film, produit par Arte, passe directement sur la chaîne franco-allemande et connaît un certain succès critique, de quoi donner confiance à Olivier. On enchaîne sur un autre projet. Comme pour *Frères*, on travaille de concert, main dans la main. Je me démène comme un beau diable pour convaincre des producteurs de financer le film. Je ne lâche rien, donne mille coups de téléphone, fait le siège des maisons de production et à force, je parviens à ce qu'Yves Attal s'engage à le produire. Le plus dur est fait. J'ai l'un des premiers rôles, celui d'Andréa, que je dois jouer avec Zoé Félix comme partenaire. Romain Duris est aussi de l'aventure. Entre-temps, *La Haine* est sorti et je m'en vais tourner un film en Italie. Quand le tournage s'achève, je retrouve Olivier, prêt à commencer ce qui sera son deuxième film, intitulé *Déjà mort*. Un beau matin, il débarque chez moi. Je l'accueille en caleçon, il s'assoit au bord du lit. Je le trouve changé. Je suis son meilleur ami, son frère, mais c'est comme si en l'espace de quelques semaines, j'étais devenu un parfait étranger. D'une voix mal assurée, il commence à m'expliquer : « La production, l'argent en jeu, un Arabe pour le premier rôle... trop risqué, mieux vaut prendre Clément Sibony, un jeune premier qui monte, pas pu m'opposer, tu comprends, Saïd ? » Non, je ne

comprends pas, Olivier, je pleure. Je pleure toutes les larmes de mon corps. Je pleure sur ta trahison. Je pleure sur notre amitié défunte. Je pleure sur ce film que je ne tournerai pas. Je pleure sur ma condition d'Arabe qui me ferme toutes les portes. Je pleure sur toi qui n'as pas su me défendre. Je pleure sur nous. Je pleure sur tout ce qu'on a perdu. Je pleure, Olivier, je pleure, je pleure, je pleure.

Il me faudra des semaines, une année entière pour m'en remettre. J'étais si naïf à l'époque. Je pensais que le monde m'appartenait et je ne savais encore rien du cœur des hommes qui, par ambition ou par prudence, sont capables de s'asseoir sur une amitié que je croyais éternelle. Ce fut comme un coup de poignard qui m'a laissé K-O debout. M'a lacéré le cœur. M'a rendu amer et désillusionné. Comme une humiliation qui m'aurait jeté plus bas que terre. C'est aussi à ce moment-là que j'ai pris conscience de ma condition d'Arabe et de ses conséquences sur ma vie d'acteur. Que si je voulais réussir dans ce métier-là, je devrais m'employer dix fois, cent fois plus que n'importe quel acteur né sous une bonne étoile, la bonne étoile de la République française qui parle de l'égalité dans tous ses discours mais jamais ne la met en pratique. Moi, je n'étais pas assez français, pas assez blanc, pas assez comme tout le monde. Là où les autres acteurs prendraient l'ascenseur pour réaliser leurs rêves, moi, il me faudrait prendre les escaliers et franchir étage par étage les paliers qui mènent à la réussite. On met peut-être plus de temps, mais d'avoir gravi tant de marches vous rend si fort que rien par la suite ne peut vous abattre.

Je n'ai jamais vraiment pardonné cette trahison à Olivier. Même si je fais une très courte apparition dans *Petit Poucet*, son troisième long-métrage, jamais nous ne retrouverons notre complicité. Le charme s'est rompu à tout jamais. Quel gâchis ! Nous aurions pu tant accomplir tous les deux, former une association qui aurait donné naissance aux plus beaux des films. J'ai conscience qu'il était jeune et n'avait pas encore l'expérience et l'endurance nécessaires pour résister aux demandes des producteurs. Il a cédé à leurs exigences sans réaliser combien ce

geste allait me coûter. Ou bien alors, dans cette rivalité qui est le propre de tous les artistes authentiques, sans vraiment se l'avouer, sans même en avoir conscience, il m'en voulait d'avoir tourné *La Haine* avec le succès que l'on connaît. Qui sait ? J'en ai gardé beaucoup d'amertume et si le temps efface toutes les blessures, celle-là m'a fait suffisamment souffrir pour qu'elle demeure encore vivace.

Une expérience similaire, quoique moins douloureuse, m'est arrivée avec Florent Siri. Tout comme Olivier, je l'ai connu à travers les clips qu'il réalise et où j'avais fait quelques apparitions, comme dans *Le lion est mort ce soir* de Pow Wow. À la longue, c'est devenu un ami proche, très proche même, avec qui j'ai beaucoup d'affinités. Nous étions destinés à tourner des films ensemble. C'était dans l'ordre des choses. Les hasards de la vie ont voulu que nos chemins ne se croisent jamais. Des questions de calendrier, des agendas qui coïncident mal. Des malentendus. Des embrouilles. Des disputes. J'aurais pu, j'aurais dû être son acteur fétiche. Le sort en a décidé autrement : ce fut Benoît Magimel qui remplit ce rôle, Benoît que j'avais pris soin de lui présenter, Benoît mon ami pour la vie, qui, une fois bien installé dans l'existence, quand il fut joliment marié avec Juliette Binoche, ne m'accorda plus une seule pensée et sortit de ma vie comme un fantôme de ma jeunesse.

Certains trouveront à la lecture de ce chapitre que, décidément, ma vie fut une succession de trahisons et de déceptions. Olivier, Florent, Benoît, plus tard Vincent, autant d'amis qui, à un moment donné de leur existence, pour une raison ou pour une autre, m'ont tourné le dos. Nul doute que je m'investissais de trop dans mes relations d'amitié. Confusément, dans le chaos de ma vie, quand j'en étais encore à balbutier les premiers pas de ma carrière d'acteur, fragile comme je pouvais l'être, je cherchais le réconfort d'une famille, d'un clan qui saurait me montrer la voie à emprunter. Qui me protégerait et m'encouragerait à aller de l'avant. Dans la naïveté de ma jeunesse, je rêvais à des amitiés qui résisteraient à tout, au temps qui passe, à la vie avec ces mille soubresauts, à l'éloignement, aux amours qui immanquablement

viendraient nous surprendre. L'amitié triomphante et exubérante telle que la magnifie John Cassavetes dans ces films. Avec mes amis, je m'investissais tout entier, sans calcul, sans arrières-pensées, avec toute la candeur dont j'étais capable à l'époque. J'avais soif d'amour. D'en donner et d'en recevoir. En fait, pris dans les feux de mon ardente jeunesse, je crois que je rêvais la vie quand, eux, se contentaient de la vivre ; un écart tel que tôt ou tard ces amitiés se brisaient sur le mur du réel. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, quand je me fus assez promené dans l'existence, que j'appris à ne jamais rien attendre de personne.

C'est encore la meilleure façon de ne pas être déçu.



*L*a *Haine* est la pire et la meilleure des choses qui me soient jamais arrivées. Grâce à ce film, j'ai accédé à une notoriété internationale qui m'a permis de m'émanciper du cinéma français. En même temps, ce film et son succès m'ont tellement abîmé que parfois je souhaiterais ne jamais l'avoir tourné. Tout commence quand Makomé M'Bowolé, lors d'une banale garde à vue à la suite d'un vol de cartouches de cigarettes, se prend, alors qu'il est menotté dans un commissariat, une balle en pleine tête tirée à bout portant par un policier qui pensait son barillet vide. Une bavure. Une de plus. Une de trop. Sous l'impulsion de Rockin' Squat et d'autres membres de la bande, nous nous rendons à la manifestation qui s'ensuit et crions notre soif de justice, notre ras-le-bol d'une police sectaire et raciste qui agit comme si nous étions encore au temps du Far West. J'aurais très bien pu être Makomé. Je peux si bien me représenter la scène que c'est comme si je l'avais vécue. Je me vois devant ce flic en train de plaider mon innocence. Je le vois sortir son arme pour m'intimider. La pointer sur mon crâne et faire mine de tirer. Et j'entends le bruit de la balle qui vient m'exploser la tête. J'ai à peu près le même âge que Makomé. Je suis Makomé, en fait. Cette mort non seulement m'attriste, me choque, mais elle

provoque au plus profond de moi un indicible sentiment de colère. Comment est-il possible qu'on puisse mourir si jeune pour un simple vol de cigarettes ? Comment ?

Mathieu vient de tourner son premier film, *Métisse*, avec Vincent et Hubert Koundé, un acteur d'origine béninoise qui du coup a rejoint notre bande. Il vient de banlieue mais de cette banlieue pavillonnaire étrangère à la violence des cités. Calme, usant d'une syntaxe parfaite qui à chaque fois me sidère, à la fois posé et pondéré comme un lord anglais, petit-fils d'ambassadeur, Hubert dégage une sorte de force tranquille qui provoque l'admiration. Très vite après le drame, Mathieu décide qu'il fera un film autour de la question des bavures policières. Il travaille en solitaire à la première version d'un scénario, qu'il nous donne à lire. Il est déjà convenu que Vincent, Hubert et moi jouerons les trois personnages principaux du film, et c'est avec cette idée-là qu'il a construit et écrit son histoire. Dans les semaines qui suivent, je m'attache à rendre les dialogues et les situations décrites par Mathieu plus crédibles, plus conformes avec tout ce que j'ai vécu dans ma cité. Des quatre, je suis le seul à connaître ce monde de l'intérieur. Mathieu et Vincent ont grandi à Paris, dans un milieu artistique et privilégié. Hubert a été élevé avec ses sept frères et sœurs par sa mère, qui a tout fait pour lui donner un environnement stable, où grandir ne s'apparente pas à un chemin de croix. Elle a fui le monde des cités pour une banlieue plus tranquille, celle de Villabé. Leurs sentiments de révolte, de dégoût, sont des plus sincères ; ils sont animés des meilleures intentions, mais c'est seulement à travers la télévision et la presse qu'ils appréhendent le sort de ces jeunes à qui la France tourne le dos. Leur désespoir. Leur quotidien. Leur vie sans rêves, sans horizon, sans rien qui puisse la maintenir à flot. À moi la charge de retranscrire au plus près la vérité de leur existence. Je suis aux anges. J'ai une profonde et sincère admiration pour Mathieu, que j'ai rencontré quelque temps auparavant. J'aime sa tournure d'esprit, sa curiosité, son humour, la connaissance qu'il a du cinéma et qu'il me fait partager. Je retrouve un peu de la relation que j'avais avec Olivier, qui répond au besoin d'avoir autour de

moi une famille à travers laquelle il m'est donné la chance d'exister. Une famille de cinéma.

Afin de travailler sur le scénario, nous partons pour quelques semaines au ski, aux Deux-Alpes. Autant dire que pour moi, c'est une grande première. Jusque-là, je n'ai jamais skié de ma vie. Qu'importe. Je loue une paire de skis et ensemble nous montons au sommet d'une piste qui à en juger par sa déclivité n'a rien d'un parcours pour débutants. Les voilà qui s'élancent tout schuss devant moi. M'a pas trop l'air compliqué leur truc, suffit de se laisser glisser... Je pousse sur mes jambes, je commence à prendre de la vitesse et au bout de deux secondes, bim bam boum, je fais un triple salto arrière à rendre jalouse Surya Bonaly. Pas de quoi s'affoler, c'est le métier qui rentre, Saïd. Je rechausse mes skis, je reprends de la vitesse et au bout d'une seconde et demie, je m'envole dans les cieux pour retomber la tête la première dans la poudreuse. L'exercice s'avère plus compliqué que prévu mais je ne suis pas du genre à renoncer aussi facilement. Allez hop, je rechausse mes skis, je reprends de la vitesse, et au bout d'une seconde, je m'offre un vol plané si spectaculaire que mes skis divorcent et filent à toute allure dans des directions opposées, tandis que je reste là comme une otarie paralysée, le nez dans la neige, les yeux dans les étoiles, les jambes en angle droit, les bras distendus. Mais c'est quoi ce sport de tarés ? Dix fois je me relève, dix fois je retombe, jusqu'au moment où je décide que la plaisanterie a assez duré. La pente est tellement raide que c'est le cul vissé à la neige, les skis sur les épaules, que j'effectue le reste de la descente comme une sorte de pingouin qui trace, bond après bond, son chemin. Les jours suivants, je reste sage comme une image, le cul sur une chaise à contempler tous ces guignols dévaler les pentes. Je suis vexé à mort. Je rumine ma défaite alpine. Sous mes yeux, je vois des gamins qui s'éclatent comme des petits fous sur leurs skis à la con. Putain, si un moutard haut comme trois pommes est capable de filer à toute berzingue sur la neige, ne me dis pas que moi, Saïd, qui a deux fois leur âge, trois fois leur taille et qui a

grandi dans l'un des endroits les plus chauds de la planète, je n'en suis pas capable ! Vous allez voir de quel bois je me chauffe, bande de morveux ! Et d'une, je rechausse mes skis. Et deux, je prends un prof, histoire d'éviter de me briser un genou. Et trois, n'écoutez que mon courage, je monte au sommet de la montagne et à moi les sortilèges de la vitesse. Quelle sensation ! Quelle pureté ! Quelle tranquillité quand tu te retrouves seul, tout là-haut, dans la neige blanche comme un rêve de pureté. Je prends mon pied comme jamais. La journée de ski finie, on se retrouve au chalet et on bataille avec le scénario. On joue à l'infini les scènes, on en invente de nouvelles, on multiplie les propositions. On n'arrête pas. On devient les personnages du film, on affine les dialogues. Un vrai bouillonnement créatif qui va permettre de donner au scénario sa structure et son cachet d'authenticité. Sa colonne vertébrale. L'ambiance est au beau fixe. Je vis un rêve. Je suis à la neige avec mes meilleurs potes et on alterne entre une vie d'artiste et des descentes à ski. J'ai 20 ans. Je m'appête à tourner un film qui s'intéressera à la vie des quartiers, là d'où je viens. Que demander de plus à la vie ?

Il faut bien manger aussi. Un jour, dans une épicerie fine, je glisse sous mon anorak une dizaine de barquettes de saumon fumé. Pour l'esbroufe. Pour faire rire. Parce que je suis un clown qui ne manque jamais une occasion de faire le mariole. Le personnage du film m'habite tellement que je commence à raisonner comme lui, à être comme lui, à vivre comme lui-même aurait vécu. Au moment de passer en caisse, l'alarme sonne. Le responsable me demande de le suivre dans son bureau.

« Mais j'ai rien fait, m'sieur. Ce doit être l'anorak, il est tout neuf, j'ai dû oublier d'enlever l'étiquette

— C'est ce qu'on va voir. Suivez-moi.

— Non mais dites-moi que je rêve ! Moi, un voleur ? Moi ? C'est parce que je suis arabe, c'est ça ? Vous savez comment on appelle cela, m'sieur ? De la discrimination. »

Il ne veut rien savoir. On prend place dans son bureau quand le téléphone se met à sonner. Il décroche et le temps d'un instant se

tient de dos. Ni une ni deux, je sors les barquettes et les cache sous une pile de dossiers. La conversation se termine. J'enlève mon anorak, je vide mes poches, tout juste si je ne me fous pas à poil. Rien de rien. Il s'excuse platement : « Je suis désolé. C'est déjà arrivé dans le passé. Un problème avec l'alarme qui se met à sonner sans raison. » Il prend le soin de me raccompagner. Au moment de remettre l'anorak, à l'instant où il se dirige vers la porte, pris d'une impulsion soudaine, je récupère le saumon et hop, retour au bercail, dans les profondeurs de mon anorak. Un risque insensé qui est celui du joueur de poker quand il bluffe. La tête que font Mathieu, Vincent et Hubert quand je sortirai du magasin en grande pompe, sous les excuses de son directeur ! Ils me pensaient bon pour une amende salée. Me voilà libre comme l'air et la besace pleine de saumon fumé. Triomphe absolu. Cette escapade au ski nous aura soudés comme jamais.

Décidément, nous formons une belle équipe.



De retour à Paris, nous rentrons dans le vif du sujet. Tout reste encore à faire. Le financement n'est pas encore bouclé. Nous sommes en 1993, les films sur la banlieue sont presque inexistants et le sujet n'intéresse pas grand monde. À l'heure des toutes dernières répétitions, Mathieu et Vincent ne sont pas d'accord sur la façon d'aborder le personnage de Vince, et leurs différends semblent si profonds que pendant un moment Mathieu songe à interpréter lui-même le rôle. Mathieu est sans concession lorsqu'on en vient au cinéma et à son intégrité artistique : il a beau avoir fait tourner Vincent dans son premier film, si ce dernier ne convient pas pour le deuxième, il s'en passera. Le cinéma avant l'amitié. Entre Vincent et Mathieu se joue un combat de coqs dont l'origine remonte à *Métisse*, sans qu'on sache exactement de quoi il retourne. Une sorte de rivalité un peu malsaine où chacun essaye d'impressionner l'autre, dans une surenchère qui ne fait pas honneur à l'amitié qui nous lie. Chacun doit apprendre à s'émanciper de sa figure paternelle qui l'écrase quelque peu. Jean-Pierre Cassel est une star internationale, un formidable acteur, et le père de Mathieu, Peter, un réalisateur de tout premier plan. Ce n'est pas un cadeau pour des artistes en devenir. Il leur faut sans cesse convaincre le

monde entier que leur valeur ne doit rien au carnet d'adresses de leurs géniteurs mais repose avant tout sur leur propre talent. Une situation inconfortable qui rend leur vie compliquée au possible. Comment exister par eux-mêmes quand leurs noms renvoient à tout un imaginaire qui s'est construit sans eux et auquel on les renvoie sans cesse ? Mathieu et Vincent sont à la fois amis et rivaux. Sans Mathieu et sa sensibilité, son regard affûté de cinéaste, Vincent aurait eu toutes les peines du monde à s'imposer au cinéma. Ce n'est pas offense que de le dire. Les deux sont frères de destin : il leur faut se défier pour savoir qui remportera la mise. Finalement, chacun met un peu d'eau dans son vin. Vincent consent à aller dans le sens de Mathieu et ce dernier cesse de demander l'impossible. Je suis soulagé : Vincent est l'un de mes meilleurs amis, quelqu'un avec qui je partage tout, et il m'aurait coûté qu'il ne participe pas à cette aventure cinématographique. Sans lui, elle aurait perdu de son charme et de son attrait. C'est que nous sommes les meilleurs amis du monde. Il m'arrive de passer des journées, des semaines entières dans son appartement de Ménilmontant et j'apprends beaucoup à ses côtés. Vincent est en avance sur moi. Il sait tout de la mode, de la culture urbaine, des endroits où aller, des groupes à surveiller, des artistes à fréquenter. Il m'ouvre la porte sur des univers qui sans sa générosité me seraient restés à jamais fermés. De mon côté, afin qu'il se sente encore plus à son aise avec le personnage de Vince, je l'emmène à deux ou trois reprises dans ma cité. Je le présente à mes parents, à mes amis, je lui fais découvrir l'envers du décor, toute cette vie du ghetto qui lui est étrangère et avec laquelle il apprend à se familiariser. Et dès que nous avons une minute, nous répétons nos rôles à en devenir fous.

Finalement, Christophe Rossignon, le producteur du film, parvient à boucler le financement. Reste à trouver un endroit où tourner, exercice délicat tant le sujet du film aborde de front des sujets brûlants rarement, voire jamais traités dans le cinéma français. Afin d'éviter d'effrayer les maires des cités où l'on envisage de tourner, on choisit un titre plus consensuel, *Droit de*

cité. Malgré cela, plusieurs municipalités se montrent réticentes à nous accueillir et nous sommes obligés de nous éloigner de plus en plus de Paris, jusqu'à finir par trouver un accord avec la ville de Chanteloup-les-Vignes, au nord de Poissy, tout près de Conflans-Sainte-Honorine. L'aventure peut enfin commencer. Animés du souci de coller au plus près de la réalité de la cité, on loue un appartement avec Vincent, Mathieu, et Hubert, quelque chose de très rudimentaire, une sorte de grande pièce avec frigo où on jette quelques matelas, deux trois pantalons, juste de quoi vivre au jour le jour. Nous allons passer quatre mois ainsi. Les uns sur les autres, les uns avec les autres. Au début, l'important sera de se faire accepter par les locaux, à la fois les simples habitants mais aussi tous les personnages interlopes que ce genre d'endroit peut abriter, de ces figures qui tiennent dans leur main la vie souterraine de la ville. Bien souvent, fort de mes origines et de mon passé de gosse de cité, je sers d'intermédiaire. Sitôt qu'un conflit apparaît, je m'empresse de le désamorcer. Nous sommes sur la corde raide, nous le savons. À tout moment, pour une simple broutille, l'ambiance peut tourner au vinaigre et le tournage capoter. On marche sur des œufs mais à force de vivre au quotidien au milieu de la population, les choses tendent à s'apaiser.

Le casting est désormais presque au complet. Des types de la cité sont enrôlés comme figurants ou pour des rôles secondaires tandis que d'autres sont en régie ou veillent à sécuriser les lieux de tournage. Pour la scène qui se déroule sur le toit, je convaincs Mathieu d'engager Benoît Magimel. J'ai rencontré Benoît sur le tournage d'un court-métrage, *Putain de porte*, et tout de suite le courant est passé entre nous. Nous sommes devenus très proches. Je dors souvent chez lui du côté de Censier-Daubenton, je l'emmène avec moi en vacances au Maroc, je le vois comme une sorte de James Dean français, à la fois beau et fragile. Ensemble, nous allons vivre toutes sortes d'expériences, la plus marquante étant celle où Benoît arrive à me convaincre de goûter de l'héroïne pour la première et dernière fois de mon existence. Terrible moment qui me verra rendre toutes les tripes de mon

corps par vomissements successifs, avant de léviter pendant plusieurs heures comme un imbécile heureux. Un jour à marquer d'une croix blanche, tant j'ai été traumatisé par cette mésaventure qui me fit jurer de ne jamais céder à la tentation d'en prendre à nouveau. Jamais, jamais, jamais. Ce jour-là, j'ai réalisé pour toujours que la drogue avait le pouvoir de transformer votre vie en un enfer qui cousine avec la mort. À cette époque, Benoît traverse une passe difficile. Après avoir conquis la France avec son rôle dans *La vie est un long fleuve tranquille*, la carrière de cet enfant star stagne un peu. Mathieu n'est pas très chaud pour l'engager. Il n'apprécie guère les films dans lesquels Benoît a l'habitude de tourner, représentants d'un cinéma familial un peu bourgeois qu'il exècre au plus haut point. Je saoule Mathieu et il finit par céder. Je suis content. Ce sera vraiment un film de potes avant tout. Même s'il a juste quelques répliques à dire, cette apparition permettra à Benoît de montrer une autre facette de son talent et de lui ouvrir de nouveaux horizons. Vincent Lindon sera aussi de l'aventure. Il a le même agent que Mathieu et il se montre très enthousiaste à l'idée de tourner avec lui. C'est l'occasion pour moi de découvrir un homme formidable, non seulement un grand acteur mais une personne d'une générosité et d'une tendresse incomparables, qui jamais ne se prend pour ce qu'il n'est pas. Nous voilà presque prêts. En apparence, je nage dans une douce euphorie. Je vais tourner mon deuxième long-métrage, dans lequel je joue l'un des premiers rôles. On me paye. Je suis avec mes meilleurs amis. J'ai l'insouciance de mon âge. Mais je cache bien mon jeu. Personne ne le sait, mais au fond de moi, je crève de trouille. Depuis toujours, ma timidité m'empêche de jouir de la vie. Perclus de complexes, ayant eu à subir tout un tas de contrariétés, je n'ai rien du fanfaron que je donne à voir en public. J'ai peur de décevoir, j'ai peur qu'on découvre la supercherie que je suis, le faussaire que j'abrite. Une seule chose me sauve, l'instinct, cette sorte de grâce intérieure qui permet sans qu'on ne contrôle rien de briller devant une caméra.



Au moment de tourner *La Haine*, je n'ai aucune prétention à devenir acteur. Je n'y pense même pas. Pour moi, c'est juste une opportunité de gagner un peu d'argent et de passer du temps avec mes potes. Le reste, je m'en moque un peu. Au mieux, je serai la vedette de mon quartier, et dans vingt ans, je pourrai me vanter d'avoir tourné dans un film grand public une fois dans ma vie. Ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas fasciné par le métier d'acteur. Pour preuve, l'année précédente, j'ai suivi pendant quelques semaines les cours de l'Atelier Blanche Salant et Paul Weaver, une école de théâtre et de cinéma inspirée des travaux de Stanislavski, une référence dans la direction d'acteurs. C'est Vincent Cassel qui me l'a fait découvrir, un jour où je l'accompagnais à l'un de ses cours. Je m'étais assis au fond de la salle pendant que les apprentis acteurs montaient tour à tour sur l'estrade, répétant des exercices de mémoire sensorielle, au cours desquels ils jouaient le fait de prendre une douche ou de s'allonger au soleil. Les voyant, je m'étais dit que fort de mon éducation d'enfant de la rue, où l'on passe son temps à feindre et à ruser, j'avais ma place parmi eux. Les cours étaient payants, près de 3 000 francs par mois, une petite fortune pour l'époque, que je n'avais évidemment pas. Et si j'en avais disposé, je ne

m'en serais pas servi pour me payer des cours de théâtre... À cette époque, l'art dramatique n'était clairement pas une priorité dans ma vie. Celui qui va régler la note s'appelle Valentin. C'est un Antillais qui m'a pris sous sa protection. Je l'ai rencontré par un de ces hasards qui jalonnent toute mon existence. Un jour, je traîne du côté d'Ikea, à Aulnay, quand je tombe en arrêt devant une Ferrari flambant neuve. Elle est rouge vif comme celle de Magnum. Une merveille absolue. C'est la toute première fois que je vois pour de vrai un bolide de ce genre et je la mange littéralement des yeux. Au bout de très longues minutes, je cesse de l'admirer et entre dans le magasin. Il est gigantesque, je me perds dans ses allées, jusqu'au moment où j'aperçois une blonde en survêtement rouge et noir en train de régler ses achats. Avec le culot et l'insouciance de mon âge, je lui dis qu'elle déchire avec son survêt. Elle se marre, me remercie. Comme elle a dévalisé la moitié du magasin, je lui propose de l'aider à transporter ses achats. Elle se marre encore. Elle accepte. On sort du magasin chargés comme pas possible, on rejoint le parking et, arrivée devant la Ferrari, elle sort des clés de sa poche, ouvre le coffre et, sous mes yeux stupéfaits, commence à le remplir. Je la regarde comme si elle venait de débarquer de Mars. Je lui demande d'une voix bégayante :

« Elle est à toi, la voiture ?

– Non, à mon mec, répond-elle, mais il est cool, il me la prête de temps en temps. J'adore la conduire. Tu veux faire un tour ?

– Tu... tu plaisantes ?

– Ben non, gros bêta. Allez viens, monte, tu veux que je te dépose quelque part ?

– Ben, j'habite tout près... »

Je suis dans un rêve. Voilà que je traverse ma cité à bord d'une Ferrari conduite par une bombe atomique ! Faites que je ne me réveille jamais ! Arrivés en bas de chez moi, elle me dit de l'appeler quand je viens à Paris, puis elle démarre et me laisse là, complètement ahuri, avec un bout de papier entre les mains sur lequel elle a inscrit son numéro et son nom, Odile Soudant. Quelque temps après, je la contacterai et nous deviendrons de

bons amis. À l'époque, elle sortait avec Jean Nouvel, le propriétaire de la Ferrari, et architecte bien connu, et les deux formaient un couple de gais lurons qui secouait les nuits parisiennes. Plusieurs fois, je me rendrai à leur duplex tout en style de la rue Beaubourg. Plus tard, Odile tombera amoureuse du chanteur de Pow Wow et déménagera rue de la Folie-Méricourt, dans une vieille imprimerie réaménagée en atelier d'artiste, qui servira, sur mes recommandations, de décor à un court-métrage d'Olivier Dahan. Odile a été incroyablement généreuse avec moi, d'une ouverture d'esprit que je n'oublierai jamais. Iconoclaste, drôle et légère, fantasque et virevoltante, artiste d'une créativité folle, elle m'a ouvert les portes de sa vie et de son univers. Elle me donnait les clés de son appartement, j'y restais des semaines entières à fréquenter toute une bande de joyeux drilles, dont ce fameux Valentin qui un jour tiendra absolument à m'offrir des cours de théâtre.

Tout ceci pour dire que quand commence le tournage de *La Haine*, j'ai quelques notions du métier d'acteur. Pour autant, je ne me vois pas comme tel. Comment le pourrais-je ? Je ne suis personne, je dors encore dans ma cité, j'ai quitté l'école à l'âge de 12 ans, je n'ai pas de diplôme, je vais dans la vie comme un avion sans ailes, heureux de ne pas m'être déjà écrasé au sol et je n'ai aucun comédien à qui m'identifier. Pendant longtemps encore, je n'oserais me considérer comme un acteur, poursuivant un tout autre but : amasser assez d'argent pour ouvrir un commerce, n'importe lequel, pour pourvoir à mes besoins. C'est sur la pointe des pieds que je fais mon entrée dans ce milieu, craignant à tout moment que quelqu'un ne s'aperçoive que je n'ai rien à faire ici. Comme ma plus grande peur est de décevoir Mathieu, dans les semaines qui précèdent le tournage, je répète comme un acharné avec Vincent. Je veux être à la hauteur, montrer que je suis digne de leur amitié. Je lutte contre mes démons intérieurs, cette tendance naturelle que j'ai à toujours me dévaloriser. À me considérer comme un moins-que-rien. La vie en cité et les punitions de mon enfance m'ont tellement abîmé que j'ai perdu toute confiance en moi. Et en même temps,

je suis capable d'apparaître si spontané devant la caméra que Mathieu en reste souvent bouche bée et me demande comment je fais. Je fais, c'est tout. Je ne réfléchis pas. Tout au long des six semaines que dure le tournage, je me sens comme un poisson dans l'eau. On peut refaire la scène dix fois, trente fois, cent fois, je reste le même, à la fois sérieux et chambreur, appliqué et tout fou, cachant mes doutes à l'équipe et bluffant à tout-va. Je suis en vacances, en fait.

Un jour, avec l'argent de mon premier cachet, je m'achète une moto-cross, un KX Kawasaki 80, le rêve de tout enfant de cité. Entre deux prises, dès que j'ai un peu de temps libre, je monte dessus, et à moi la liberté ! Mathieu, le producteur, le premier assistant, à peu près toute l'équipe du film s'inquiète à cause des problèmes d'assurance. M'en fous des assurances moi ! Z'y va, si je veux faire de la bécane, je fais de la bécane ! Qu'est-ce que c'est que ces conneries d'assurance ? Vroum, vroum ! La moto fait un bruit pas possible, on me repère des kilomètres à la ronde, m'en fous, je multiplie les tours de piste, je fais des roues arrière, je slalome entre les arbres. La cité est mon royaume, la mobylette, mon cheval. Vroum, vroum ! Mathieu s'arrache les cheveux : si jamais je me blesse, on devra arrêter le tournage, le film sera remis aux calendes grecques. On peut toujours remplacer un technicien mais jamais un acteur. Moi, tomber ? Mais arrête ton délire, frère ! Le jour où je tombe de moto, ce jour-là il pleut des falafels, moi je te le dis ! Quand arrive l'heure de tourner, on dépêche l'assistant de Mathieu pour me ramener à l'écurie. J'aime tellement ma mobylette que tous les soirs, je la monte dans l'appartement et dors à côté d'elle. Un vrai gamin. Ce qui ne m'empêche pas de connaître mon texte sur le bout des doigts. Le personnage que je joue a beau me ressembler, ce n'est pas moi pour autant. Si je lui prête ma gouaille, mon expérience de gosse de cité, le reste, tout ce qui lui arrive dans le film, est pure invention. Je me suis juste inspiré de tout ce que j'ai connu comme habitant d'une cité semblable à celle dans laquelle le film se déroule. Je travaille à l'oreille, compilant une sorte de remix issu de mes expériences et de mon vécu mis au service du film,

dont les péripéties et les enjeux me sont à l'époque complètement étrangers. À aucun moment je ne soupçonne que le film que nous sommes en train de tourner deviendra un film culte vu par des millions de spectateurs en France et à l'étranger, qu'il sera considéré comme l'un des films les plus marquants du cinéma français, populaire jusqu'aux faubourgs de Caracas. Que toutes les cinémathèques au monde ne cessent de le présenter année après année. Que plus le temps passera, plus il deviendra une référence en matière de culture urbaine, un sujet d'étude dans les plus grandes universités. Que le monde politique s'en emparera pour traiter de la question des violences policières, de la ségrégation sociale, du scandale de la ghettoïsation des cités. Un film phénomène, un film coup de poing, un véritable ovni qui marque un réveil des consciences concernant cette France des cités abandonnées à leur triste sort. Personne n'a idée de tout cela à l'époque du tournage. Personne. Ni Mathieu, ni Vincent, ni Hubert, ni moi. On sait juste qu'on fait un film honnête, exigeant, en noir et blanc, ce lui confère une certaine forme d'authenticité. On ne veut pas marquer l'histoire, juste montrer la réalité de la banlieue qui vit au rythme des bavures policières. Ce film est pour nous comme un cri, un appel au secours, une supplication pour que les choses changent. Sans nous douter une seule seconde de la portée qu'il aura.

D'ailleurs, si le tournage se déroule à peu près normalement, l'ambiance est parfois tendue. Un jour par exemple, on nous vole la caméra. Il nous faut parlementer avec les grands de la cité. J'en connais quelques-uns, notamment Mouna, un Marocain qui vient d'Aïn Chock, le quartier de Casablanca où je pars en vacances chaque année ; nos parents se connaissent très bien. Ou encore Éric Gomis, dont le cousin vit dans la même cité que moi. La grande fraternité des enfants des cités... Tout finit par s'arranger : la caméra est restituée, le tournage reprend. Chanteloup-les-Vignes n'a pas encore atteint le degré de violence d'Aulnay. C'est une cité entourée de champs, et par moments on se croit vraiment à la campagne. Il n'empêche, la vie n'est pas de tout repos et la violence jamais bien loin. Il nous aura fallu

énormément de détermination, de tact et de volonté aussi pour que les choses demeurent sous contrôle et ne dérapent pas.

Au final, j'aurai passé six semaines merveilleuses. Qui pouvait se douter qu'elles allaient changer ma vie à tout jamais ?



Je n'étais pas préparé au succès de *La Haine*. Il aurait très bien pu être mon dernier film – le dernier clou sur mon cercueil – tant j'ai eu à souffrir du vent de folie qui a suivi sa sortie. Il n'existe rien de pire que de passer du statut de parfait inconnu à celui d'acteur que tout le monde reconnaît dans la rue. On pense que c'est la félicité suprême ; c'est en fait un cauchemar absolu. L'une des choses que m'a apprises ce métier d'acteur, c'est que la notoriété n'est pas compatible avec la normalité. La célébrité, si l'on n'y prend garde, peut vous tuer, vous rendre fou, vous précipiter dans l'alcool et la drogue, vous amener au bord du suicide. Combien ne se sont jamais remis d'être ainsi exposés sans y être préparés ? Seul un petit nombre s'en accommode, au prix d'efforts intérieurs surhumains. Au moment de la sortie du film, je ne suis personne, un parfait inconnu qui dort encore chez ses parents et mène une vie vagabonde. Quelques jours plus tard, quand le film provoque un engouement extraordinaire, amplifié par des polémiques à n'en plus finir, je deviens une sorte de vedette qui ne peut plus sortir de chez elle sans être reconnue. On vient en pèlerinage jusque dans ma cité pour essayer de me rencontrer. On félicite ma mère, on congratulate mon père, on les embrasse tous les deux comme s'ils avaient mis au monde le

sauveur de l'humanité. Dans la rue, on m'interpelle, on me demande des autographes, on m'assaille de questions. Je dois apprendre à sortir camouflé. Prendre le métro m'est devenu impossible. Je ne comprends pas ce qui se passe, je suis perdu, complètement perdu. Et j'ai peur. Une peur folle. De ne pas être à la hauteur. D'être pris en défaut. De ne pas savoir si je vais pouvoir continuer ce métier. Je suis invité partout. Je mange dans des palaces, je côtoie des gens que je voyais d'habitude à la télévision, je fais copain-copain avec des vedettes, mais le soir venu je rentre chez moi, à Aulnay, où je retrouve ma chambre d'enfant. Qui pourrait sortir indemne d'un pareil décalage, d'une telle schizophrénie ? Le film fait la une des journaux, on est invités à Londres, à New York, au Brésil, on voyage en première classe, on descend dans les plus grands hôtels. Je passe chez Pivot, je suis présenté à Robert De Niro et à Jodie Foster ! Et puis il y a le festival de Cannes, là où le film est présenté au public pour la toute première fois. La folie et la démesure cannoises. Cannes dont je ne sais rien, absolument rien. Que je ne saurais même pas situer sur la carte de France.

Quand j'apprends que le film est sélectionné et que je dois rejoindre l'équipe à Cannes, je suis en tournage au Maroc. Quelque temps auparavant, j'ai passé avec succès le casting d'un téléfilm, *Elvis Aziz*, l'histoire d'un jeune chanteur marocain qui se prend pour l'héritier d'Elvis Presley et se retrouve embarqué dans des aventures rocambolesques qui le mènent des cuisines de Casablanca aux lumières de Paris. Je partage l'affiche avec Michèle Laroque. Je me suis fait une banane pour me donner un air de ressemblance avec le King et j'ai appris à jouer de la guitare. Je n'ai aucune envie d'aller à Cannes. C'est la première fois que je tourne au Maroc et je m'y sens comme chez moi. Je mène la belle vie, entre le soleil, la piscine de l'hôtel et le tournage. Mathieu, l'attaché de presse de *La Haine*, les producteurs, tous me harcèlent de coups de fil pour que je les rejoigne à Cannes. Ils insistent tant que je vais voir le réalisateur avec lequel je tourne au Maroc, Frédéric Compain, pour lui demander ce qu'il en pense. « Fonce, me dit-il. C'est une chance

qui ne se représentera pas de sitôt. » Le lendemain, je débarque à Cannes en survêtement Lacoste tout jaune – une série limitée volée dans un sac de ramasseur de balles à Roland-Garros. J’ai une suite au Noga Hilton. Je comprends très vite que je suis passé dans un autre monde, un univers parallèle où l’argent comme le champagne coulent à flots. Où les soirées s’enchaînent aux soirées, où les journalistes sont prêts à tuer père et mère pour décrocher une interview, où on a vis-à-vis des acteurs les mêmes égards que pour des chefs d’État. Et où je me réveille un beau matin avec deux sublimes créatures dans mon lit. Cannes, quoi ! Il y a déjà eu des projections de presse et la rumeur autour du film commence à monter. Tout le monde nous veut, les Anglais, les Allemands, les Américains, les Chinois, les Japonais. On va d’un entretien à un autre. Quelque chose est en train de se passer, qui nous dépasse complètement. Pour la première du film, avec Mathieu, Hubert et Vincent, on insiste pour que soient invités tous ceux qui ont participé à l’aventure, notamment ceux de Chanteloup-les-Vignes. La production rechigne, avant de céder. Et la banlieue débarque à Cannes. Tous ensemble, on monte les marches sous l’objectif des photographes du monde entier. Quand, une heure et demie plus tard, le film s’achève, un grand silence s’installe dans la salle, un silence qui dure cinq bonnes minutes, avant qu’un tonnerre d’applaudissements ne fasse trembler les murs. Au total, on a le droit à une ovation de vingt-cinq minutes, l’une des plus longues de l’histoire du Festival. Le grand frisson. Le film est lancé, plus rien ne l’arrêtera. À la sortie de la projection, les flics, pour protester contre le message du film, nous tournent le dos. Grand bien leur fasse. Moi, j’ai la vie devant moi. Le lendemain, je retourne au Maroc tourner la suite du film avant de revenir quelques jours après recevoir avec Mathieu le prix de la mise en scène. La gloire. Pivot nous invite dans son émission *Bouillon de culture*. Mathieu décide que ce sera moi qui l’accompagnerai. Je me pointe avec mon déjà légendaire survêtement Lacoste. On fume un peu, beaucoup, avant l’entretien. Mathieu monopolise la parole. Quand Pivot m’interroge, je lui parle d’amour, de ce manque d’amour dont

souffrent les jeunes de cité. Je ne garde pas un grand souvenir de ce moment-là. Tout est si confus à cette époque dans ma vie. Je vis un rêve qui a des allures de cauchemar. Je me laisse porter par cette ivresse, mais quelque chose en moi, quelque chose de très profond, m'empêche de goûter à tout ce bonheur. Mes parents finissent par voir le film. Ils n'en pensent pas grand-chose. Ils sont juste contents de voir que tout se passe bien pour moi. C'est le plus important. Le reste, les journaux, la gloire, cela ne les atteint pas. « Sois un homme, mon fils. » Les choses commencent à se distendre entre Mathieu, Vincent et moi. Grâce au film, Vincent se met à enchaîner les rôles, et peu à peu il se détache de moi, prend ses distances, se montre de plus en plus froid. Il a trouvé une nouvelle famille, celle de Kourtrajmé, un collectif d'artistes venus de tous horizons. De mon côté, avec le cachet d'*Elvis Aziz*, je loue mon premier appartement à Stalingrad, puis j'achète le pavillon de mes parents à Aulnay. Bientôt, assailli de crédits à rembourser, je n'ai plus un rond et dans les deux années qui suivent, je vais vivre avec eux, au premier étage que j'ai transformé en studio. La France se déchire au sujet des violences policières, et moi je commence à comprendre que poursuivre mon métier d'acteur sera tout sauf simple. Pour beaucoup, je n'ai aucun mérite à avoir joué dans *La Haine* puisque j'y interprétais mon propre rôle. Pour d'autres, je suis juste un bouffon d'Arabe qu'on aura tôt fait d'oublier. Je me présente à de rares auditions mais ne décroche aucun rôle, ou alors on me propose de jouer une petite frappe de banlieue qui parle en français mais pense en arabe. Ou le contraire. On veut faire de moi un porte-parole, le faire-valoir d'une communauté que tout le monde regarde d'un air suspect et distant. Je ne veux pas, je refuse avec obstination d'être celui-là. Je suis un acteur, pas un panneau publicitaire ou l'homme-sandwich de je ne sais quelle cause. Je veux exister par moi-même et non par le biais de mes origines. Je crève d'envie de montrer ce dont je suis capable, l'étendue de mon registre, la palette de toutes ces émotions qui vivent en moi. Il eût été tellement facile d'être celui que les autres voulaient que je sois, l'Arabe de service, le bouche-trou, celui qu'on siffle quand il

s'agit de tendre la main à la communauté musulmane. Et qu'on renvoie à la niche jusqu'à la prochaine fois. Oui, sans ma fierté, sans cette exigence que j'ai toujours eue vis-à-vis de moi-même, vis-à-vis du cinéma, vis-à-vis de la vie en général, ce besoin de vivre debout sans céder aux putasseries du temps, de l'argent, de la mode, j'aurais connu le succès, la notoriété, une certaine forme de reconnaissance. Mais au prix de quelles compromissions, de quelles contorsions avec moi-même et mes exigences d'authenticité ? Je voulais rester intact, pur, intransigeant. Même à la télévision, j'aurais pu faire mon trou. Durant une période de ma vie, j'ai frayé avec Jean-Luc Delarue, Pascal Houzelot, Gérard Louvin, autant de grands producteurs de télévision qui étaient prêts à me donner ma chance, à m'intégrer dans leur équipe. J'ai refusé. Je ne voulais pas être un de ces guignols qui monopolisent l'antenne dans le seul but de montrer leur visage. J'avais d'autres ambitions. J'étais jeune. Je sentais en moi battre le feu ardent de la création. Je crois que j'étais un poète égaré dans un monde trop cynique pour moi. Je portais très haut le métier d'acteur, sa noblesse, son intégrité, sa grandeur. Je ne voulais pas me compromettre. Je veux juste qu'on me donne ma chance, interpréter des rôles qui ne me renverraient pas à ma condition d'Arabe, jouer des gens ordinaires, des Français de tous les jours pris dans les méandres de la vie, mais même cela, c'est déjà trop demander. Le cinéma français n'a pas l'audace du cinéma américain, il perpétue un racisme ordinaire où on cantonne les acteurs noirs ou arabes dans des rôles bien définis, ceux que la couleur de leur peau impose. Il refuse de voir que derrière l'Arabe que je suis existe un être humain capable de disparaître derrière n'importe quel personnage, pilote d'avion ou médecin, avocat comme directeur d'usine, d'Artagnan autant que Jean Valjean. Je ne connais personne, je n'ai pas la carte et le cinéma français me fait comprendre que j'aurais dû m'appeler Paul Durand plutôt que Saïd Taghmaoui. Aux César, Vincent Cassel est nommé dans la catégorie meilleur acteur, Hubert et moi dans celle du meilleur espoir masculin. La messe est dite, la boucle bouclée. Je suis sur le point de tout arrêter quand un grand homme de théâtre, Xavier

Durringer, me propose un rôle dans la pièce qu'il vient d'écrire.
Une nouvelle aventure commence.



Ma rencontre avec Xavier Durringer est décisive quant à mon métier d'acteur. Sans lui, ma carrière serait allée à vau-l'eau. Non seulement il a cru en moi, en ma capacité à devenir un vrai comédien, mais il m'a aussi appris les rudiments de ce métier, l'amour du travail bien fait, la nécessité de s'y donner tout entier, l'obligation de vérité. Tout à la fois homme de théâtre et de cinéma, d'une intégrité morale incomparable, véritable baroudeur bien loin des coteries mondaines, Xavier Durringer, après m'avoir vu dans *La Haine*, me propose de jouer dans sa prochaine pièce, *22.34*. Il vient d'en achever l'écriture, une histoire d'amitié entre trois personnages fracassés par la vie, et aimerait que je partage l'affiche avec Édouard Montoute et Didier Castelot. Après l'avoir rencontré, j'accepte, non sans appréhension. L'idée d'apprendre des pages et des pages de texte avant de les jouer devant un public me terrifie, mais en même temps, je sens que c'est une occasion unique, un rendez-vous avec moi-même : je vais pouvoir mettre en pratique tout ce que j'ai appris depuis que je me suis lancé dans cette carrière d'acteur. C'est presque un quitte ou double, un défi qu'il me faut relever afin d'en devenir un à part entière. Je n'ai pas le droit à l'erreur, d'autant plus que Xavier m'a fait une fleur. Il dirige une

compagnie, La Lézarde, et rares sont les acteurs extérieurs à sa troupe qui peuvent prétendre jouer dans ses pièces. Nous partons répéter à Terrasson, une petite ville de Dordogne, dans le sud-ouest de la France, une région que je ne connais absolument pas. Le coproducteur de la pièce, un acteur de la scène culturelle locale, nous prête sa maison pour répéter. C'est là que pendant des semaines et des semaines, je vais me frotter à l'art théâtral, une grande première pour moi. Mes débuts sont hésitants. Je suis mal à l'aise dans mon nouveau rôle, dans la retenue, toujours à me demander si je suis fait pour ce métier. Pétri de doutes sur moi-même, je ne parviens pas à m'émanciper de mon histoire personnelle, de toutes mes failles qui m'empêchent de me réaliser. L'heure est venue de m'affirmer comme comédien, de faire taire tous mes complexes, mais devant l'immensité de la tâche, je bloque. Xavier le sent et un jour où je joue ma partition sans grande conviction, il se met à me hurler dessus : « NON, tu peux faire mieux que ça. Joue pour de vrai, libère-toi, ose être toi-même ! Moi je sais qui tu es. Crie ! Tu m'entends, je veux t'entendre crier ! » Je le regarde sans comprendre, presque au bord des larmes, puis c'est comme si quelque chose se fissurait en moi. Je m'agenouille et du plus profond de mon être, je me mets à crier et à crier encore, un cri terrifiant qui encore aujourd'hui me glace le sang. Ce cri, c'est le cri de l'enfant à qui on n'a pas su donner de l'amour. Le cri de l'adolescent destiné à devenir chaudronnier. Le cri du jeune homme qui ne sait pas comment il faut vivre. Et en même temps, c'est le cri d'un homme qui revendique le droit à exister dans cette société qui l'a déjà jugé, voire condamné. C'est beaucoup de choses à la fois : tous les non-dits, les rebuffades que j'ai essuyées, les moqueries, les trahisons, ma vie dans tout ce qu'elle a d'extraordinaire et de pathétique. Je crie comme je pleure, je crie comme je ris, je crie contre moi-même, contre les autres, contre tout ce qui m'empêche d'être moi-même. Un cri primal, brut, venu tout droit de mes entrailles. Les jours suivants, submergé par l'émotion, j'enchaînerai les crises de larmes. L'essentiel est ailleurs : j'ai enfin brisé l'armure. Je comprends que j'ai tous les

droits, notamment celui d'être artiste. Je suis sauvé. Sauvé ! C'est comme si j'avais trouvé mon ancre et que désormais je savais où j'allais. Le temps d'un cri, je suis né au monde pour la deuxième fois. Je me suis relancé dans la vie. À partir de là, je vais entrer complètement dans mon personnage, apprendre mon texte, comment placer ma voix, comment me situer sur la scène, les mille et un détails de la vie de comédien. Xavier est là pour me guider. Il m'offre son savoir et je me nourris de son enseignement. Je deviens un comédien. Un vrai. Je n'ai plus peur.

On joue la pièce en Italie dans un festival à Rome, puis à travers la France, et enfin Paris, au Théâtre de la Goutte-d'Or, une salle minuscule en plein cœur de Barbès. À chacune des représentations, avant de monter sur scène, j'ai envie de m'enfuir, de disparaître dans le ventre de la Terre. Le trac est quelque chose qui vous met au supplice jusqu'au moment où le rideau se lève. À partir de là, c'est comme si vous veniez de sauter en parachute. On n'a plus le choix, il faut vaincre ou mourir. Je ne meurs pas. Je m'en tire avec les honneurs et j'en ressens une grande fierté. Mieux, je m'amuse et je m'épanouis au fil des représentations. Un véritable accomplissement. Être capable de réciter des kilomètres de dialogue soir après soir devant une audience prête à vous dévorer tout cru est une épreuve qui force l'humilité. Vous êtes nu, sans personne pour vous aider à part votre partenaire de scène. Et le texte est comme un fil qui vous amène à bon port. Je ne lâche rien et vais au bout de l'expérience. J'en ressors à chaque fois essoré, si fatigué que je ne trouve le sommeil que très tard dans la nuit. Le théâtre est une école de la vie où celui qui triche est vite démasqué. Il n'y a pas de place pour l'à-peu-près. Tous les soirs, il faut être au meilleur de sa forme et tout donner, sans rien calculer. C'est au théâtre que j'ai compris pour la première fois que j'étais fait pour ce métier. Que ce n'était ni une lubie, ni un passe-temps, mais une manière d'exister aux yeux du monde. Grâce à Xavier, à sa patience, à son exigence, à ses encouragements, au théâtre aussi, au public, au trac, je suis devenu moi et j'ai franchi un cap décisif. Décisif. Une étape obligée, une leçon de vie : oser se

confronter à soi-même pour donner vie à ses rêves. Ne pas subir l'attente ou la frustration, mais provoquer le destin afin de ne pas nourrir de regrets. Ne compter que sur soi, croire en soi, faire fi de toutes les critiques qui vous clouent au pilori et prendre le pari de vivre debout.

Un soir, nous jouons à Paris, l'agent de Xavier Durringer vient assister à la représentation. Il me trouve formidable et vient me féliciter dans ma loge à la fin du spectacle. Il parle avec un cheveu sur la langue. C'est l'agent le plus couru du cinéma français, une vedette à lui tout seul. Son nom est Dominique Besnehard.



Ma vie, vous l'aurez compris, est tout sauf une ligne droite. Elle emprunte de nombreux sentiers qui s'entremêlent et se chevauchent, finissant par former une trajectoire dont on aurait grand-peine à trouver la cohérence. Quand j'avance de deux pas, c'est pour mieux reculer de trois. Et lorsque je recule tellement que je suis sur le point de renoncer, quand le désespoir se saisit de moi et me donne l'envie de tout abandonner, arrive toujours une proposition de film, une rencontre, un événement qui me permet de repartir de l'avant. C'est comme si en haut lieu, en très haut lieu même, quelque part dans le ciel, on avait décidé que malgré tous les déboires que j'allais rencontrer dans l'existence, jamais on ne me laisserait tomber. Ce n'est pas une bonne étoile qui a veillé sur ma destinée, c'est la Voie lactée tout entière ! Je suis comme ce singe qui va de branche en branche, toujours à deux doigts de se rompre le cou mais qui parvient toujours *in extremis* à se rattraper et à poursuivre son chemin.

J'ai déjà dit que *La Haine* a représenté pour moi une malédiction heureuse. Que je n'étais pas préparé à un tel succès. Et combien j'ai dû batailler pour ne pas sombrer. Je me souviens encore de toutes ces bagarres auxquelles j'ai été mêlé dans les années qui ont suivi la sortie du film. Une quinzaine au total.

J'avais le sang chaud et dès qu'on me provoquait, je répondais du tac au tac. Plus d'une fois, au cinéma ou en boîte de nuit, je suis tombé sur des individus peu scrupuleux qui m'ont abordé comme si j'étais leur copain de régiment. Ils me tutoyaient sans raison, me touchaient comme si je leur appartenais, jouaient aux fanfarons devant leurs copains, me jalousaient, me provoquaient. Souvent ils venaient de banlieue comme moi et cherchaient à me prendre en défaut, comme si devenir acteur m'avait fait oublier d'où je venais.

« Mais qu'est-ce que tu fais, toi ? Tu m'as pris pour un bouffon ou quoi ? Pourquoi tu touches ma casquette, vas-y enlève ta main s'il te plaît.

– Z'y va, mais t'es un acteur toi !

– Comment ça, je suis un acteur ? Tu te fous de ma gueule ou quoi ? Vas-y touche moi encore une fois et tu vas voir comment je suis un acteur. Ouais, je te parle à toi !

– Oh la la comment il se la pète l'autre ! D'où il sort celui-là ? Tu te la racontes toi, l'autre il a fait un film et il se croit le roi du monde !

– Moi, je me la pète ? Moi, je me la pète ? ».

Et pan ! Une droite dans le menton. Ils chutaient lourdement : j'avais le coup de poing sûr et tranchant. Cela se finissait au tribunal, où je cumulais les condamnations, obligé de déboursier des fortunes afin d'éviter la case prison. Pourtant, je voulais juste qu'on me foute la paix. Je n'avais pas encore compris que la célébrité s'accompagne d'un devoir d'exemplarité. Que sitôt connu, vous êtes en représentation permanente.

À cette époque, je vivais une existence compliquée. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le succès de *La Haine* n'a pas été suivi d'une avalanche de propositions. Pour ne pas crever de faim, j'ai accepté tous les boulots de la Terre. Grâce à ma sœur qui travaillait dans une agence d'intérim, j'ai pu enchaîner mille petits boulots. J'ai été camionneur, grutier, archiviste, gardien de parking, bagagiste, jardinier, coursier... j'en passe et des meilleurs. J'ai travaillé pour des particuliers comme pour des grands groupes de construction. J'allais où on me disait

d'aller, des missions de deux semaines ou de six mois. Un jour, je me suis retrouvé à couper des arbres dans la résidence du Premier ministre libanais, Rafiq Hariri, place d'Iéna : une maison d'un luxe inouï à deux pas de la tour Eiffel, où trônaient à l'entrée de la villa deux lions empaillés que je passais mon temps à contempler. J'avais l'impression de remonter dans le temps, de vivre dans les années 1920, et le fait que cette propriété appartienne à un Arabe me rendait comme fou. Une autre fois, je me suis chargé avec d'autres de paver les trottoirs de la place de la Bastille. Autant d'expériences qui plus tard me serviront dans ma carrière d'acteur. Parfois, on me reconnaissait et on me demandait ce que je foutais là. « J'essaye de ne pas crever, cela te va comme explication, l'ami ? » Chaque mois, je continuais à reverser une partie de mon salaire à mes parents. Quoi de plus normal ? J'habitais encore chez eux. Quand je ne travaillais pas, je touchais les Assedic.

Et dès que j'avais du temps libre, je le consacrai à mon éducation artistique. J'avais tellement soif de culture ! Je voulais tout savoir sur tout. J'étais un enragé de la connaissance, obsessionnel au point d'en perdre la raison. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main, je courais les expositions, je visionnais film sur film, j'assistais à des conférences dont nul n'avait entendu parler. J'avais compris que sans la culture, je n'irais jamais nulle part. J'étais complexé de ne rien savoir et je voulais rattraper le temps perdu. Je lisais avec la rage au ventre. Sans le savoir, je prenais mon envol et je me formais sur le tas, sans direction aucune, si ce n'est celle de combler mon ignorance. Comme tout cancre qui décide d'en finir avec sa paresse, je mangeais à tous les râteliers. J'étudiais la philosophie comme l'histoire. Je me passionnais pour la guerre d'Algérie et découvrais les horreurs de la colonisation avec ses massacres, celui de Sétif comme celui du 17 octobre 1961, quand la police française précipita des dizaines d'Algériens dans la Seine. J'en restais sidéré. Je comprenais que l'histoire était une matière compliquée, et que pour connaître la vérité des faits, il fallait fouiller dans la mémoire collective, interroger les livres, regarder les archives,

désapprendre le peu que l'école m'avait enseigné. Le temps passant, mes goûts s'affinaient, je grandissais. Je me découvris une passion pour Cocteau. Au même moment, je décortiquais les films de Scorsese, de Kazan, de Kubrick, image par image, plan après plan. Je regardais en boucle *Taxi Driver*, *Raging Bull*, *The King of Comedy*, pour comprendre comment la magie du film opérait. Des heures durant, j'étudiais le jeu des acteurs afin de saisir la subtilité de leur interprétation, la façon dont ils se comportaient devant la caméra, l'art d'apparaître naturel, vrai. Ce furent des années d'apprentissage, de découverte, de rencontre avec un monde que j'avais ignoré jusqu'alors. Auquel je n'avais pas eu accès. La culture s'arrêtait aux portes de la cité. On finit par crever de ne rien savoir. Je n'ai pas voulu crever, c'est aussi simple que cela.

Avec Dominique Besnehard, c'est encore une autre histoire. Il a fallu du temps pour qu'on s'apprivoise. Il ne cachait pas son amour des hommes et au début de notre rencontre, je voyais combien je pouvais l'intéresser. Il louait mon physique, tâtait mes biceps, s'extasiait sur ma musculature. J'en rigolais jusqu'au moment où je ne rigolais plus. Il finit par le comprendre. Dominique est à la fois ombre et lumière. Doté d'une rare sensibilité, il a le don de découvrir des talents inconnus, de révéler à eux-mêmes des acteurs ou actrices qui s'ignorent. En même temps, il est toujours à la recherche de nouvelles conquêtes, animé d'une faim que rien ne parvient à rassasier, et il lui arrive de dépasser les limites de la convenance. Parfois, il m'invitait à des déjeuners ou à des dîners et je sentais bien que ma présence n'était qu'un prétexte pour s'attirer les faveurs d'apprentis acteurs. Ce qui me mettait mal à l'aise. D'un autre côté, il était tout en malice quand il s'agissait de flatter des acteurs à bon escient. Mieux que quiconque, il avait compris combien le cinéma est une foire aux vanités, une course à l'ego – si ce n'est à l'égout –, et dans ce monde d'apparences, il sait comme personne tirer les ficelles, courtiser l'un pour mieux séduire l'autre. L'avoir comme agent a été une vraie chance pour moi, un saut en avant dans ma carrière, même si je ne peux pas

dire qu'il se soit démené pour me trouver des rôles. Occupé à chouchouter ses stars, il n'avait pas de temps pour moi. Cependant, il avait compris tout l'intérêt que je pouvais représenter. À l'heure de SOS Racisme et de toutes les autres couillonnades du même genre, il était bon d'avoir dans son écurie un Arabe capable de boucher les trous, une roue de secours qu'on pouvait toujours sortir de son chapeau, au cas où. D'une certaine manière, j'étais trop entier pour lui. Je n'avais pas le goût pour ces intrigues de cour, quand il s'agit de travestir ses sentiments afin de s'attirer les faveurs d'un réalisateur ou d'un producteur convoité. Je n'appartenais pas à ce monde-là, j'étais bien trop franc du collier pour me prêter à ce genre de jeux, ce qui pouvait parfois déboussoler Dominique, même si quelque part il m'admirait pour mon intégrité. Grâce à son influence et son carnet d'adresses, je devins membre du jury du festival du film de Paris. J'y côtoyais Philippe Djian, Léos Carax, et surtout Nathalie Baye, qui en profita pour se rapprocher de moi. Non sans arrière-pensée. Laura, sa fille née de sa liaison avec Johnny Hallyday, était en pleine crise d'adolescence. Rebelle à toute forme d'autorité, elle avait vu *La Haine* et s'était identifiée aux personnages, cherchant à les imiter. Un jour, Nathalie me demanda si j'accepterais de passer quelques jours dans la Creuse où elle vivait avec Laura. Peut-être pourrais-je la convaincre que la vie de voyou de cité n'avait rien d'un conte de fées. Toujours prompt à rendre service, j'acceptais. Quelque temps après, avec Stanislas Merhar, nous descendîmes en voiture les rejoindre. Je ne fus pas long à comprendre que Laura était tombée amoureuse de Saïd, plus du personnage du film que de moi. Comme si ma vie n'était pas déjà assez compliquée ainsi. C'était une gamine un peu perdue qui se cherchait. Très vite, je devins pour elle comme un grand frère à qui elle pouvait confier ses états d'âme sans crainte d'être jugée en retour. Ensemble, on prenait la vieille Golf de sa mère pour nous rendre au village d'à côté en écoutant de la musique à fond. Je restai une dizaine de jours dans cette demeure perdue au fin fond de la Creuse, un temps mis à profit pour découvrir ce monde du cinéma qu'au fond je connaissais mal et

qu'incarnait à sa façon Nathalie Baye. Je me souviens encore du défilé d'acteurs et d'actrices qui vinrent lui rendre visite. De grandes figures du cinéma français, dont les noms évoquaient les chefs-d'œuvre des temps passés, auxquelles se mêlaient des figures plus contemporaines, tout le gotha du cinéma hexagonal, dont je découvris le véritable visage. Non pas cette grande famille dont on nous rebat les oreilles à longueur de cérémonies, mais plutôt un vrai nid de vipères où jalousies, rancœurs et persiflages sont monnaie courante. Où chacun se déteste cordialement. Où l'on mesure son degré d'importance à la taille de son nom inscrit en haut de l'affiche. Où l'on couche souvent par intérêt mais rarement par amour. Où on peut se jalouser en privé et s'embrasser en public. Où tout n'est qu'artifices, rivalités, clans, une comédie des apparences qui étend son empire du haut au bas de l'échelle, une espèce de club privé dans lequel, si tu ne possèdes pas la carte, l'appui d'Untel, l'approbation d'une autre, tes chances d'exister sont pour ainsi dire nulles. Le cinéma est un milieu des plus compétitif, où pour continuer à vivre de son art, il faut savoir marcher sur son voisin tout en souriant à son ennemi de toujours. Cela doit être vrai pour tous les métiers, à la différence près que c'est son cœur, son âme qu'on met en balance ici.

Je repartis de là quelque peu désabusé. Je n'avais aucune envie d'appartenir à un tel troupeau. Autant dire que lorsqu'on me proposa de tourner un film en Italie, je ne fus pas long à donner mon accord.



J'ai passé une année merveilleuse en Italie, à tous points de vue. À l'origine, je devais tourner un seul téléfilm avec le réalisateur d'origine algérienne Rachid Belhadj et finalement, je tournerai aussi deux longs-métrages. C'est dire combien j'ai aimé ce pays, combien je m'y suis senti bien, comme chez moi. J'ai retrouvé l'ambiance et les lumières de l'Orient, la chaleur humaine des pays du Sud, le pittoresque de cités douées pour le bonheur. Je suis allé d'extase en extase, émerveillé par cet art de vivre, cette cuisine, cette jovialité, cette humanité, cette simplicité, cette élégance innée qui fait de ce peuple l'un des plus raffinés (et des plus bruyants !) au monde. En Italie, même les choses les plus courantes de la vie quotidienne, comme de préparer un café ou un simple plat de pâtes, deviennent des œuvres d'art, des instants de grâce où l'on goûte à l'éternité des choses. Qui ne s'est jamais promené dans les rues de Rome à l'heure où le soleil se lève, dans ce chuchotement qui jette sur les monuments et les places une lumière douce comme un rêve d'enfant, une lumière vieille de plusieurs siècles, ne sait rien de la beauté de l'existence. Je vivais à Rome comme dans un rêve éveillé, ébloui par les richesses infinies qu'elle abrite, sans parler de ses habitants, dont j'admirais tant la manière de s'habiller que

je m'efforçais de les imiter. Et dire que lorsque j'ai passé le casting du téléfilm, je ne parlais pas un mot d'italien ! J'ai tout récité en phonétique, mais avec suffisamment de conviction pour convaincre le producteur, Marco Bellocchio, l'enfant terrible de la nouvelle vague italienne, de m'engager. Trois mois après, à force de l'utiliser au quotidien, d'écouter la radio, de voir des films, d'écouter les conversations, non seulement je le parlais couramment, mais j'étais capable de restituer à l'intonation près ses différents accents, celui de Venise comme celui de Naples. J'ignore pourquoi, mais j'ai le don des langues. Cela remonte sûrement au temps de ma jeunesse, quand j'ai dû apprendre le flamand pour communiquer avec ma famille d'accueil en Belgique. Comme si mon cerveau avait pris le pli pour ne plus jamais le perdre par la suite. L'arabe, l'anglais, l'italien, l'espagnol, autant de langues que j'apprendrai avec une facilité déconcertante. Mes amis italiens n'en revenaient pas et m'adoptèrent d'autant plus facilement. Pour eux, j'étais avant tout un acteur, une sorte d'Anthony Quinn, non pas un Arabe qui avait joué par chance dans un film à succès, mais un véritable artiste digne de tous les éloges. Le crédit que la France me refusait, l'Italie me l'a donné. Tout au long de cette année inoubliable, j'ai vécu un peu partout, comme un vrai saltimbanque, succombant au charme de ces cités italiennes, qui toutes me parlaient et m'envoûtaient avec leurs particularismes provinciaux, des grandes régions industrielles de l'Italie du Nord à la pauvreté ensoleillée du Sud. J'ai fréquenté aussi tout le gratin du cinéma italien, les plus grands producteurs, les réalisateurs les plus éminents, les décorateurs de légende, les directeurs de la photo comme Vittorio Storaro, les héritiers de Visconti, d'Antonioni, de Rossellini, de Monicelli, autant de maîtres dont à cette époque je vis tous les films. Sans oublier Vittorio De Sica et son inoubliable et intemporel *Voleur de bicyclette*, l'un de mes films préférés, toutes catégories confondues. Ce fut Rachid Belhadj qui m'initia à toute cette culture. Quand il ne tournait pas, il était professeur à Cinecittà et me faisait profiter de son savoir. Né en Algérie, il avait émigré en Italie où de peintre il était

devenu réalisateur. Il fut à la fois mon maître et mon ami, mon professeur et mon protecteur, un être lumineux qui m'ouvrit grandes les portes du cinéma italien, de ce cinéma qui bientôt allait disparaître, englouti par un monstre nommé télévision. Rachid aurait pu rester en Algérie et faire carrière, devenir patron de la télévision, mais il avait choisi l'exil pour vivre ses passions artistiques au grand jour. C'est donc possible d'être d'ailleurs et de se faire une place au soleil, me disais-je, en pensant évidemment à la France où en comparaison tout semblait être si sclérosé. J'ai aussi tourné un film avec Alessandro D'Alatri, une star de la pub, qui a fait ses premières armes aux côtés de Visconti et Vittorio De Sica. Le film s'intitulait *Le Jardin de l'Éden* et a été sélectionné à la Mostra de Venise. J'y jouais le rôle du meilleur ami de Jésus, avec les costumes de l'époque, aux côtés de Kim Rossi Stuart et Lorenzo Jovanotti. Jésus d'Arabie ! J'étais comme chez moi sur le tournage. Encore plus le jour où je confiai à l'équipe du film que les footballeurs Olivier Dacourt et Ousmane Dabo, qui jouaient alors dans les deux plus grands clubs de Rome, l'AS Roma et la Lazio, étaient des amis d'enfance. Quelle folie ce fut alors ! On voulut tout savoir sur tout, me pressant de questions comme si j'entretenais des relations privilégiées avec Dieu en personne.

Mais le plus important durant mon année italienne fut la découverte, ou la redécouverte, de l'amour. Elle s'appelait Simona Cavallari et elle jouait alors dans un feuilleton qui faisait fureur en Italie, *La Piovra*. Originnaire de Sardaigne, c'était une de ces beautés ardentes qui déclenchent l'admiration de tous. Elle m'aimait et je l'aimais en retour. Je veux dire qu'elle m'aimait pour moi. Sans calcul. Sans se soucier de savoir d'où je venais ou qui j'étais vraiment. Entièrement. Totale. De cette union dont on rêve toute sa vie et qui parfois n'arrive jamais. J'eus cette chance-là. Nous vivions ensemble, goûtant à cet amour qui nous avait pris sous sa protection. Et quand arriva le moment où elle attendait de moi que je m'investisse complètement dans notre relation, comme le dernier des imbéciles, comme le plus pleutre des hommes, je reculai. Lâche parmi les lâches, je me suis

détourné d'elle de peur de ne pas être à la hauteur de ses attentes. J'avais si peu confiance en moi et cet amour me dépassait et m'effrayait. Si j'avais connu le succès avec *La Haine*, je n'avais pas la vie qui allait avec. Peut-être est-il arrivé trop tôt dans ma vie, cet amour de jeunesse. Peut-être n'avais-je pas encore assez vécu. Pourtant, aujourd'hui encore, pas un jour ne se passe sans que je ne me maudisse d'avoir été si minable. Le bonheur était là, à portée de main, et je l'ai repoussé comme si j'avais décidé une bonne fois pour toutes que jamais je ne serais heureux dans cette chienne de vie. Comme avec Léa Drucker. Comme avec Valérie, une architecte d'origine arménienne que j'avais rencontrée lors de la tournée de la pièce de Xavier Durringer et qui m'aimait tellement. Et que j'aimais pareillement. Et que j'ai délaissée, vaincu par cette trouille qu'un jour ces femmes découvrent qui j'étais vraiment : un faussaire, un menteur, un escroc, un homme sans chair ni caractère. Par-dessus tout, ce sont les blessures de l'amour que je redoutais. La crainte d'être délaissé. De souffrir. Quelque part, je me protégeais, mais avec une telle ardeur que cela tournait à la psychose. À l'enfermement sur soi. Au divorce d'avec la vie et ses promesses de bonheur. Je ne savais pas aimer. Les cicatrices jamais refermées de l'enfance empêchaient mon cœur de s'abandonner à la légèreté de l'existence et me paralysaient tout entier. Jamais je n'ai retrouvé par la suite la fraîcheur, la spontanéité, l'honnêteté de ces amours-là. Jamais. J'ai eu des aventures, des amourettes, des rencontres d'une nuit ou plus, mais je les vivais dans l'indifférence d'un cœur qui avait laissé passer sa chance. Attendant une étincelle qui ne vint jamais.

Toutes les bonnes choses ont une fin. Après une année lumineuse durant laquelle je suis allé d'émerveillement en émerveillement, il me fallait rentrer en France. Pour pas longtemps. Bientôt, je repartais vers le Maroc tourner un film avec la plus grande star de l'époque, la vedette de *Titanic* : Kate Winslet.



Le succès rencontré avec *La Haine*, notamment international, m'a ouvert bien des horizons. Gillies MacKinnon, un réalisateur écossais dans la lignée de Ken Loach, ambitionne de porter à l'écran le roman d'Esther Freud – l'arrière-petite-fille de l'inventeur de la psychanalyse –, *Hideous Kinky* (*Marrakech Express* en français) : l'histoire d'une jeune mère de famille qui décide de rompre avec la société de consommation pour s'en aller vivre avec ses enfants au Maroc. C'est à moi qu'il pense pour interpréter l'un des deux rôles principaux. Je suis en balance avec un autre acteur, mais très vite, il penche pour moi. Il m'a vu dans *La Haine* et a décidé que je serais parfait pour le rôle. Il est bien gentil ce monsieur, mais il y a quand même un petit problème : je ne parle pas un mot d'anglais. Qu'importe, il vient à Paris pour me rencontrer. Il a confiance en mes capacités d'adaptation. J'apprendrai le texte en phonétique et personne ne verra la différence. Décidément, ce monsieur est tout aussi gentil que fou. Et quand il m'annonce que je partagerai l'affiche avec Kate Winslet, dont c'est le premier film après le succès planétaire de *Titanic*, j'ai presque l'impression qu'il se fout de ma gueule. Tu veux que moi, qui sais à peine dire bonjour dans la langue de Shakespeare, je donne la réplique à l'actrice la plus en vue du

moment ? Tu te fous de moi ou tu veux ma mort ? Il ne lâche pas l'affaire. « *You can do it Saïd.* » « *Oh yeah ?* »

Je pars au Maroc avec l'un de mes meilleurs amis, Olivier Carrié. Lui au moins parle l'anglais. Pendant des semaines et des semaines, il m'aide à apprendre par cœur les dialogues du film qu'on a pris soin de recopier en version phonétique. Tous les matins, je pars courir sur la plage avec mon walkman qui me récite les répliques à apprendre dans les oreilles. Comme le plus doué des perroquets, je m'approprie le texte à la virgule près. Quand le tournage commence, je suis fin prêt. Je ne parle toujours pas l'anglais, mais je suis tout à fait capable de répondre à Kate Winslet, du moins si elle suit à la ligne près ce qui est écrit dans le scénario. *I'm* tout à fait *ready*. Je m'en tire avec les honneurs. Évidemment, quand l'un des assistants me demande, une fois la scène finie, si je veux un café, je le regarde avec le même air perplexe qu'un singe quand il se contemple pour la première fois dans un miroir. Tu peux répéter la question, *please* ? Si bien que j'aurai un peu de difficulté à approfondir ma relation avec Kate Winslet. Des sourires, des signes de tête, du respect mutuel, quelques bribes de phrases échangées autour d'un repas commun et ce sera à peu près tout. Ce qui n'empêche pas le tournage de se dérouler sans l'ombre d'un accroc. Tourner à nouveau au Maroc, après *Elvis Aziz*, me remplit de joie. Et de fierté. Même si j'ai toujours autant de mal à croire à ce qui m'arrive. Hier encore, je traînais ma peine à l'ombre de ma cité, enfant perdu des rues, et aujourd'hui, je suis sous le soleil du Maroc à tourner une coproduction internationale avec la nouvelle coqueluche d'Hollywood. Je suis pris de vertige. Tout va trop vite, beaucoup trop vite pour moi. J'ai l'impression d'être monté sur un cheval qui n'a même pas attendu que je sois assis sur la selle pour partir au triple galop. Et je n'ai aucune idée d'où il va, d'où je vais. Ma vie est une énorme farce, un train fantôme conduit par un ivrogne qui déchire le manteau de la nuit. Avant de replonger dans l'obscurité. Je suis une star, je suis une merde, je ne suis personne. Je travaille sur des chantiers, je conduis des grues, je taille des buissons ; le lendemain, je fais le mariolle avec

Kate Winslet au beau milieu d'un décor de rêve, avec toute une tripotée d'assistants qui sont là pour exaucer mes moindres désirs. J'ai une suite, une voiture à ma disposition, un chauffeur. Tout se télescope dans ma tête. Encore plus quand Dominique Besnehard m'appelle pour me dire que les Américains veulent me voir. Hein ? De quoi ? De qui ? Dans quel état j'erre ? Lee Daniels, l'un des plus grands managers du cinéma américain, est à Paris. Il est venu pour rencontrer quelques personnes, dont moi. Il m'a vu dans *La Haine* et il est tombé littéralement amoureux de moi. Il a l'instinct sûr. À ses yeux, je suis de la graine dont on fait les grands acteurs. Un Al Pacino en devenir. Une pépite capable de lui rapporter beaucoup d'argent. Dominique Besnehard n'en croit pas ses yeux quand je rencontre Lee Daniels dans son bureau d'Artmedia à Paris. Je vois bien que son regard a changé. Il comprend soudain qu'il a dans son écurie un cheval de course qu'il prenait jusqu'alors pour un simple poney. C'est que les Américains, avec tous leurs défauts, ont quand même cette qualité : quand ils repèrent un talent, ils se moquent de connaître sa carte de visite. Son pedigree. S'il est bien né ou s'il a son entrée dans les milieux fermés du cinéma français. Non, tout cela ne les intéresse pas. Ce qui importe, c'est que le gamin que je suis déborde de talent. Que de ne pas lui donner sa chance serait un immense gâchis, une sorte de crime artistique. Et qu'on est prêt à parier beaucoup sur lui. Besnehard est bouche bée, partagé entre la fierté d'être mon agent et l'incrédulité de me voir ainsi courtisé par les Américains. Il regarde Lee Daniels, il me regarde, il regarde Lee : « C'est quoi ce bordel, j'ai manqué un épisode ou quoi ?! » Je signe. C'est le début d'une longue amitié, qui dure encore aujourd'hui. Quand vous saurez que Lee Daniels est devenu par la suite l'un des réalisateurs et des producteurs les plus reconnus d'Hollywood, qu'il a été plusieurs fois oscarisé, avec à son actif des films comme *Monster's Ball*, *Precious*, *Shadowboxer*, *Paperboy*, *Le Majordome*, *The United States vs. Billie Holiday*, vous comprendrez la chance que j'ai eue d'être repéré par un bonhomme pareil.

Un dernier mot sur *Marrakech Express* : quand le film sort à Paris, je téléphone à Vincent pour l'inviter à la première. C'est une tradition entre nous, entre acteurs de la même famille, de répondre présents ce jour-là. On a grandi ensemble, on a tout partagé, il est normal d'être là quand la lumière est braquée sur l'un d'entre nous. J'ai tellement envie de partager cette joie avec lui, l'un de mes meilleurs amis, même si les liens se sont un peu distendus ces derniers temps. Lui a déjà enchaîné les rôles depuis la sortie de *La Haine*. Il a joué dans *L'Appartement* de Gilles Mimouni, sous la direction de Jan Kounen pour *Dobermann*, et d'autres films encore. Il est en passe de devenir une vedette du cinéma français. Je suis fier de sa réussite, fier de le compter parmi mes amis les plus proches. Je veux lui montrer que je ne suis pas en reste, que moi aussi, petit à petit, sans rien demander à personne, malgré tous les obstacles rencontrés, je construis ma carrière. L'accueil est glacial. Sa Majesté n'a pas le temps. Sa Majesté est très occupée. Sa Majesté est prise par sa vie d'acteur qui ne lui laisse aucun répit. Sa Majesté a d'autres chats à fouetter que de tenir la main au petit Saïd. Un monde les sépare désormais. Un gouffre. « Tâche de t'en souvenir la prochaine fois que tu m'appelles. » Il raccroche. L'enfoiré. Je reste de longues minutes sonné. Comme si je venais de prendre une droite au milieu du visage. Une vraie claque. J'ai les jambes qui tremblent. Les mains aussi. La vue qui se brouille. Ne pas pleurer. Ne pas lui faire ce plaisir, même s'il ne peut pas me voir. Rester digne. D'abord Olivier Dahan, maintenant Vincent Cassel. Mes amis d'adolescence. Une part de moi qui s'en va. J'ai mal. Pour lui. Pour moi. Pour tout ce qu'on aurait pu faire ensemble et qui restera lettre morte. Son égoïsme. Ma naïveté.

Dieu que les hommes sont laids parfois.



David O. Russell n'attend pas de me voir dans *Marrakech Express* pour me proposer un rôle dans son prochain long-métrage, *Three Kings* (*Les Rois du désert* en français), où figurent déjà au générique George Clooney, Mark Wahlberg, Spike Jonze, Ice Cube. Lui aussi m'a vu dans *La Haine*. Lui aussi m'a trouvé formidable. Lui aussi se fout que je ne parle pas anglais. Lui aussi est prêt à m'engager si je donne satisfaction. Il cherche un acteur pour jouer le rôle d'un soldat de Saddam Hussein, le capitaine Saïd, un rôle complexe et difficile à appréhender. Il m'envoie un bout de texte, je tourne une petite vidéo qu'il trouve à son goût. « Tu dois venir en Arizona maintenant Saïd. J'ai besoin de toi, *my friend* ! » Où ? En Arizona. Entre Phoenix et Tucson, à Casa Grande, quelque part au milieu du désert, où il s'apprête à tourner son film. C'est loin. J'hésite. Hormis New York, je n'ai jamais mis les pieds en Amérique. Il se peut que je fasse tout ce voyage pour rien. Finalement, je prends un billet d'avion que je paie avec mon propre argent. Je n'ai pas encore le rôle. Les producteurs ne sont pas très chauds à l'idée d'engager un acteur franco-marocain qui parle anglais comme une vache espagnole. Après un long vol et un voyage en voiture à travers des plaines désertiques, je débarque à l'Holiday Inn où toute l'équipe loge.

Pour les besoins du film, qui retrace l'invasion de l'Irak par les troupes américaines, on n'a pas hésité à recréer un vrai décor de guerre avec ses chars, ses camions, ses soldats, tout le barnum d'une armée en campagne. Dans le hall de l'hôtel, je croise George Clooney, pieds nus, en treillis militaire. Drôle d'endroit pour une rencontre... Je n'ai même pas le temps de déposer ma valise dans ma chambre que je suis convoqué pour un essai. Je suis crevé, je n'ai pas dormi depuis vingt-quatre heures, je pue, j'ai faim, mais Hollywood n'attend pas. Si tu veux saisir ta chance, c'est maintenant ! J'arrive dans une petite pièce où Mark Wahlberg m'attend pour me donner la réplique. David O. Russell est là aussi. Tout comme les producteurs, assis en rang d'oignons et comme prêts à me dévorer. Ne pas paniquer. Respirer. Tout va bien se passer. Mark Wahlberg, qui est au début de sa carrière d'acteur, a tout de suite compris dans quel état d'esprit je me trouve : épuisé, déphasé et tout sauf sûr de moi. Quand je m'assois face à lui, il remarque mes chaussures, une paire d'Adidas Bboy.

« *I like your shoes, man.*

— *Thank you.* »

On se sourit. On s'est compris. On vient du même monde. Celui de la rue, du rap, du breakdance. L'audition commence. Je connais mon texte sur le bout des doigts. On joue la scène de l'interrogatoire et tout de suite, l'alchimie se fait entre Mark et moi. David est content. Les producteurs ne disent rien. Qui vivra verra. Je retourne dans ma chambre, prends une douche et dors comme une souche. Le lendemain, on me convoque à nouveau mais cette fois pour me présenter à l'équipe du film. C'est fait. Je suis engagé. Champagne ! Dire que si je m'étais présenté avec une paire de mocassins, peut-être rien de tout cela ne serait arrivé. Nous sommes en 1999, avant le 11 septembre. Warner, la maison de production, s'occupe de tout, de mes papiers de sécu, de ma carte verte, et bien sûr de mon cachet, qui n'a rien de négligeable. C'est encore l'âge d'or d'Hollywood, avec des budgets pharaoniques, si bien que durant quatre mois, toute l'équipe du film va vivre ensemble sans regarder à la dépense.

Quatre mois pendant lesquels je vais tout apprendre du cinéma et de sa magie. Je ne quitte pas David d'une semelle. Je veux tout savoir : le son, la lumière, les gros plans, les travellings. Je suis comme en stage. J'ai du temps libre, je supervise toutes les scènes, je passe mes journées sur le tournage. Peu à peu, je deviens le confident de David, son complice et son ami. Et quand arrive le moment où il en vient aux mains avec George Clooney – ces deux-là ne s'apprécient guère, c'est peu de le dire – c'est à moi qu'il reviendra de les séparer. David. O. Russell est l'un des réalisateurs les plus doués de sa génération. Par la suite, il tournera *J'adore Huckabees*, *Happiness Therapy*, *American Bluff*, autant de films baroques et délirants qui remporteront moult récompenses et dans lesquels je ferai toutes sortes d'apparitions. Je n'aurais pas pu trouver de meilleur guide pour comprendre un film de l'intérieur, comment il se construit, comment il s'élabore, étape par étape, en s'adaptant aux contraintes du tournage tout en essayant de coller au plus près à la vision du réalisateur.

Et je deviens ami, très ami avec Mark. On se découvre un destin en commun. Lui aussi vient d'une famille très nombreuse, de neuf enfants. Lui aussi a arrêté l'école très jeune. Lui aussi a eu sa part de démêlés avec la justice. Lui aussi a un passé de petit délinquant avec un passage par la case prison. Lui aussi s'est frotté à la culture hip-hop par l'entremise de son frère, qui est un membre du groupe New Kids on The Block. Il a son propre groupe, Marky Mark and the Funky Bunch, avec deux disques à son actif. Il est l'égérie de la marque Calvin Klein pour qui il pose en caleçon aux côtés de Kate Moss. Maintenant, il veut percer au cinéma. Il vient de tourner dans *Boogie Nights*, qui à sa sortie sera un succès phénoménal. J'ai découvert un frère. Un vrai, cette fois. Un de ma race. Un comme moi. Un qui sait le prix de l'effort, la dureté de l'existence. Un qui ne triche pas, qui est dans le vrai, dans l'authenticité de la vie. On ne se quittera plus. À la fin du tournage et même pendant, il m'emmène partout à bord de son avion privé. À Los Angeles, à New York, à Boston. Me présente à tout le monde, un peu comme mon ambassadeur aux États-Unis. Quand j'arrive de France, c'est lui qui vient me

chercher à l'aéroport dans sa Bentley. J'intègre son clan, je fais partie de sa garde rapprochée. Et la scène d'interrogatoire est si réussie que je recevrai une récompense pour ma prestation.

Je me suis découvert une famille. Mark veut que je reste avec lui en Amérique, mais je ne me vois pas encore m'installer dans un pays que je connais à peine. Même si j'ai fini par me débrouiller en anglais, je suis encore loin d'être bilingue. Il y a trop d'obstacles pour ce que je fasse le grand saut. Et puis j'aime encore la France. C'est mon pays, l'endroit où ma famille vit. Maintenant que j'ai fait mes preuves en Amérique, je suis sûr qu'on va enfin ouvrir les yeux et m'accorder la place que je mérite dans mon pays natal. Celle d'un acteur en devenir qui aimerait bien qu'on lui propose des rôles autres que celui d'une petite frappe de banlieue. Comme je me trompais...



Les deux, trois ans qui suivent sont des années de vaches maigres. J'enchaîne casting sur casting sans aucun résultat ou presque. Je tombe de haut. Je viens de tourner dans deux productions internationales avec des acteurs de renom, mais en France, c'est comme si je venais de vendre de la lessive en poudre dans une publicité malgache. J'ai partagé l'affiche avec Kate Winslet, avec Mark Wahlberg, avec George Clooney, autant de stars internationales, et revenu chez moi, quand on me propose un vague rôle, c'est pour jouer une petite frappe de banlieue dans un épisode de *Julie Lescaut* ou de *Joséphine, ange gardien*. Et encore : on me demande de faire des essais avant de me donner éventuellement le rôle. Tu te fous de moi ou quoi ? J'ai été nommé aux césars pour un film qui a fait des millions d'entrées dans le monde, j'ai commencé avec succès une carrière à l'international, et toi, tu me demandes de passer un bout d'essai pour voir si je suis capable de donner la réplique à Julie Lescaut ! C'est comme si footballeur, j'avais joué un temps aux côtés de Cristiano Ronaldo et qu'on me demandait d'être le remplaçant du remplaçant dans l'équipe réserve de Savigny-sur-Orge. C'est quoi le problème ? Je pue ou quoi ? Les Américains sont des gros cons qui m'ont fait tourner sur un malentendu ? J'ai oublié de

coucher avec Unetelle ? Je vis cette mise à l'écart comme une humiliation, une de plus, qui me fait regretter de n'être pas resté aux États-Unis. Là-bas, ma carrière était toute tracée. J'avais tourné pour la Warner et côtoyé des acteurs de renom ; avec ma force de travail, tôt ou tard, j'aurais eu des opportunités qui m'auraient permis de m'installer dans le confort d'une carrière hollywoodienne, avec tout ce que cela implique en termes de qualité de vie et de rentrées d'argent. En fait, je me heurte à un mur d'indifférence, comme si j'étais un acteur débutant à qui on demanderait de faire encore et toujours ses preuves. Certes, j'ai bien conscience d'être encore un acteur en devenir mais je ne m'attendais pas à un accueil aussi glacial. Est-ce du racisme, de la jalousie, de l'incompétence, ou un peu des trois ? J'ai beau chercher, je ne comprends pas la raison de cet ostracisme, ou alors je le comprends trop bien. J'ai tellement envie d'exister à l'écran, j'ai tant de choses à donner, mais personne ne semble s'en apercevoir. J'ai l'impression qu'on me punit, mais de quoi au juste ? Aux dernières nouvelles, je n'ai tué personne. Je suis toujours à l'heure sur le plateau, personne n'a jamais eu à se plaindre de mon comportement. On me parle de quota, de minorités visibles, de discrimination positive et je reste là, ignorant ce dont il s'agit. À en écouter certains, en tant qu'Arabe, j'appartiens à une minorité visible. Et moi qui pensais que nous étions tous des enfants de la République, tous différents mais tous égaux en droits. Vit-on dans un régime d'apartheid ou dans une démocratie qui s'honore d'être le phare de l'univers ?

Très vite, je prends en horreur les séances de casting où il faut amadouer je ne sais quel intermédiaire borné qui se contente d'appliquer des recettes datant de l'Ancien Régime. En toute logique, si on a deux sous d'objectivité, après *La Haine*, Hubert autant que moi, nous aurions dû crouler sous les propositions. Après tout, nous avons bien été nominés aux César dans la catégorie meilleur espoir, non ? Il est où l'espoir quand le seul rôle qu'on te propose est celui d'un inspecteur des impôts dans *Plus belle la vie*, comme cela est arrivé à Hubert ? Qu'est-ce qu'il a qui ne va pas ? Et moi, c'est quoi mon problème au juste ?

Pourquoi je ne me retrouve pas à jouer aux côtés de Catherine Deneuve ou d'Isabelle Huppert ? J'ai partagé l'affiche avec Kate Winslet, bon sang ! Quand est-ce que vous allez finir par ouvrir vos yeux ? Quand est-ce que vous allez oublier mon nom et ses origines arabes pour me convier à la grande table du cinéma français ? Quand, mais quand, bon sang de bonsoir ? Ce cri que je pousse, vous l'entendez au moins ?

En attendant, je finis par décrocher des participations dans des films un peu barrés. Je joue un handicapé qui passe ses journées à gueuler du Johnny dans le film de Jean-Pierre Sinapi, *Nationale 7*. Dans *Gamer*, un film de Patrick Levy, je suis un petit délinquant qui décide de monter une boîte de jeux vidéo à sa sortie de prison. Le film ne restera pas dans les annales, mais il me permet au moins de manger à ma faim. C'est que je galère toujours autant, et entre deux rôles, je retourne à mes petits boulots qui me permettent de me maintenir à flot. Ainsi va ma vie, de chantiers en plateaux de tournage. Dans *Confession d'un dragueur* d'Alain Soral, je joue aux côtés de Thomas Dutronc. Soral n'est pas encore devenu ce professionnel de l'antisémitisme qui répète jusqu'à la nausée ses délires négationnistes. C'était alors juste un type un peu étrange, curieux de tout, exalté au point de susciter l'inquiétude, avec en lui une espèce de folie qui attire autant qu'elle repousse. On tourne à Paris, caméra à l'épaule, et si le film n'atteint pas des sommets, quelques répliques bien senties le sauvent du naufrage total. Autre film où je m'illustre, *Entre chiens et loups*, d'Alexandre Arcady, et où cette fois je partage l'affiche avec Richard Berry. Une histoire de deux malfrats de haut vol engagés par la mafia russe pour commettre un attentat en Roumanie. Avec Richard, je mets un peu de temps à briser la glace. Grand professionnel, doué d'une mémoire phénoménale, comédien d'une rare sobriété, je le considère comme l'un des meilleurs acteurs de sa génération. D'apparence taiseuse, c'est quelqu'un qui ne se laisse pas facilement apprivoiser. Heureusement pour moi, ses parents débarquent sur le plateau. Ils sont du Sud et d'emblée je sympathise avec eux, et réciproquement. Le plus dur est fait. Richard m'ouvre son cœur

et nous devenons de grands amis. J'apprendrai énormément à ses côtés.

Autre film, autre grand comédien, autre ambiance : je me retrouve tête d'affiche de *Wanted*, qui réunit un casting aussi baroque que prestigieux : Gérard Depardieu, Johnny Hallyday, Renaud, Harvey Keitel, Richard Bohringer. Du lourd donc, du très lourd même. On tourne à Toronto à la fois en français et en anglais, sous la direction d'un réalisateur américain qui vit en France, Brad Mirman. Il m'a à la bonne et m'offre le premier rôle. Renaud, que je découvre, est ivre du matin au soir. De cette ivresse qui dissimule un mal-être, une fragilité, une impossibilité à s'accepter et à accepter le monde tel qu'il va. Quand je le vois porter une bouteille de Ricard à ses lèvres, je vois un homme brisé, un homme revenu de tout, un homme timide et pudique que le succès a méchamment abîmé. Renaud, comme Brel, a mal aux autres, cela se voit, cela se sent. Tout de suite, le courant passe entre nous. Renaud sait d'où je viens et par quoi je suis passé, et sa grande sensibilité, son extrême humanité, sa gentillesse naturelle me le rendent extrêmement sympathique, même si je crains de le voir passer l'arme à gauche à chaque instant. Il devient plus qu'un ami, un frère, un véritable frère que je couve de toute mon affection pendant le tournage. Mais tout se gâte quelque peu quand débarque Depardieu. Notre Gégé national sort d'un quintuple pontage et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne respire pas la santé. Il a des problèmes de mémoire tels qu'il peine à se souvenir d'une simple ligne de dialogue. Fidèle à sa réputation de bon vivant, il gueule comme pas permis, il vocifère à tout-va avec des accents de baryton wagnérien qui terrorisent tout le monde. Depardieu séduit autant qu'il effraie. La vie semble déborder de lui comme un trop plein d'énergie qui s'échapperait des moindres pores de sa peau. Avec ses frasques perpétuelles, son rire tonitruant, son appétit féroce, il donne l'impression de vouloir tout dévorer, la vie, le vin, le monde, les autres. L'ambiance pendant le tournage fait penser au film de Marco Ferreri, *La Grande Bouffe*. Je le regarde évoluer avec un mélange d'inquiétude et d'amusement. On dirait qu'il est ici

en touriste : tout juste s'il ne se pointe pas sur le plateau en bermuda et en tongs. Je rigole un peu moins le jour où lors d'une scène, il me colle sur le front un post-it avec ses répliques dessus. Il m'a pris pour son homme-sandwich ou quoi ? La prochaine fois, il va faire quoi, se servir de mon cul comme prompteur ? N'écoulant que mon courage, je lui lance à la figure : « Gérard mon ami, tu peux coller ton texte où tu veux, mais pas sur mon front.

Il me regarde sans comprendre puis prenant l'équipe à témoin, le voilà qui se lance dans une diatribe enflammée:

— Il plaisante là, le petit ? J'ai fait cent mille films et ça s'est toujours bien passé. Qu'est-ce que tu viens me faire chier toi ? C'est qui, lui d'abord ? »

Je le plante là, le laissant à ses divagations de monstre sacré du cinéma français. Autant dire que le reste du tournage sera chaud, très chaud, voire bouillant. Un jour, excédé par son comportement et ses provocations incessantes, je prends mon téléphone et le lui balance avec toute la force dont je suis capable en plein visage. Je ne me possède plus, je suis comme fou de rage, animé du plus flamboyant des courroux : « Espèce de petit enfoiré d'acteur de mes couilles. Tu veux me faire disjoncter hein ? Tu veux que je retourne d'où je viens, c'est ça ? Alors écoute-moi bien, espèce de chien crevé que tu es : je vais te mettre dans un putain de coffre et on ne va plus jamais entendre parler de toi. Tu comprends ce que je te dis ? Je vais peut-être aller en prison mais toi tu ne feras plus jamais de cinéma de ta vie. » Un véritable pétage de plombs grandeur nature ! J'ai dû ressembler le temps d'un instant à un dément bon pour l'asile. À la réflexion, je crois que j'étais tout aussi affecté par son attitude un brin désinvolte que par la déception de ne pas retrouver face à moi le génial acteur de *Cyrano* et de *Camille Claudel*. Étrangement, après cette dispute mémorable, digne d'une engueulade entre Astérix et Obélix, Gérard la mettra en veilleuse et se comportera d'une manière plus ou moins normale. Voilà comment s'est soldée ma rencontre avec cet acteur que j'estime tant.

Nous nous sommes retrouvés en 2020 au festival du film d'El Gouna en Égypte, où nous avons reçu chacun un prix d'honneur pour célébrer notre contribution au cinéma. On a pris un jet privé ensemble et c'est à peine si nous avons échangé une parole. Probablement ne se souvenait-il même pas de notre brouille. Quant à moi, cela m'a servi de leçon : ne jamais tourner avec un acteur qui sort d'un quintuple pontage !



Quand comprendra-t-on dans ce beau pays de France qu'être riche de plusieurs cultures ne devrait jamais poser de problèmes ? Un pays qui se fige dans son identité est un pays mort, un pays moisi. Au lieu de toujours stigmatiser les populations venues de l'autre côté de la Méditerranée, il serait plus avisé de les célébrer et de les inviter au banquet de la réconciliation nationale. Qui s'entremêle s'enrichit ; qui cherche toujours la division s'appauvrit. J'en suis une preuve manifeste. Où que j'aille sur cette Terre, j'emmène avec moi mes racines françaises. Partout je loue et vante la culture de ce pays qui a tant contribué aux richesses des nations. La langue française est ma maison, mon havre, mon refuge. Je pourrais en dire autant du Maroc : je ne suis pas un Français d'origine marocaine. Je ne suis pas un Marocain d'origine française. Je suis les deux en même temps. Comme un fleuve qui aurait deux affluents, je vais dans ma vie riche et fier de ces deux pays, de ces deux cultures, de ces deux manières d'envisager le monde. Au nom de quoi devrais-je en choisir un plutôt qu'un autre ? Si je suis né en France, mon sang a la couleur et le parfum des montagnes marocaines. Et si les dunes d'Afrique hantent mon imaginaire, c'est pour mieux me souvenir que j'ai grandi dans la patrie des droits de l'homme.

Je ne suis pas écartelé entre ces deux cultures. Je les abrite avec le même amour et la même tendresse.

Ceci explique que régulièrement, je m'en vais tourner un film au Maroc. Parfois, pour des commodités de tournage, et d'autres fois pour m'ancrer un peu plus dans le paysage artistique marocain. Il en fut ainsi pour *Ali Zaoua, prince de la rue*, un long-métrage tourné par Nabil Ayouch au détour des années 2000. Le projet me tenait particulièrement à cœur. Il s'agissait d'alerter l'opinion sur le sort des enfants des rues, une triste réalité de la société marocaine. Seul acteur professionnel, je jouais parmi une myriade d'enfants issus des rues de Casablanca. Fayçal Bougrine s'était chargé du casting et grâce à son expertise, à son coup d'œil, à son regard d'artiste, en fin connaisseur des mœurs et des arts marocains, le film est touché par la grâce. Afin de paraître le plus crédible possible, je suggérai au réalisateur de prétendre que j'étais un enfant abandonné comme eux, leur semblable. Je me rasai la tête, m'habillai de vêtements rapiécés et commençai à vivre parmi eux. Nous logions tous dans une villa, dormant sur des matelas posés à même le sol. Une nuit, alors que j'étais plongé dans un sommeil profond, je fus attaqué par une escouade d'enfants désireux de me montrer que c'était eux les chefs de la bande. Les enfants se jetèrent sur moi et me frappèrent tant et plus, me martelant le corps de leurs petits poings fermés. Le temps de reprendre mes esprits et de m'extraire de cette mêlée furieuse, l'un d'entre eux s'agrippa à ma jambe et me la mordit avec une telle rage que le sang se mit à couler en abondance. Je hurlai de douleur. J'avais l'impression qu'un pitbull s'était amouraché de ma jambe et ne voulait plus la quitter. J'étais hors de moi. Je saignais de partout, mon corps était meurtri de bleus, j'avais l'impression d'être passé sous une moissonneuse-batteuse. À grand-peine, en éructant à la fois en français et en arabe, tout en distribuant quelques taloches bien senties, je parvins à les calmer et à dompter leur rage. À partir de ce moment-là, ils m'acceptèrent et le tournage se déroula sans le moindre accroc, si ce n'est quelques fugues – on retrouvait un des acteurs du film à l'autre bout du pays. Ce fut évidemment un

de ces tournages hors normes qui marque à jamais la carrière d'un acteur. Je pris conscience de l'extrême pauvreté de ces enfants, bien pire que celle qui sévissait en France. Ceux-là n'avaient vraiment rien, c'étaient des sortes de sauvageons livrés à eux-mêmes, on lisait sur leurs visages toute l'âpreté de leur existence. Le film connut non seulement un retentissement et un succès internationaux, et reçut de nombreux prix, dont celui du Vatican au festival du film de Montréal, mais surtout il permit une prise de conscience qui changea d'une manière spectaculaire le sort de ces déshérités, avec notamment la création de dizaines d'associations et d'orphelinats à travers tout le pays. Pour l'anecdote, le film demeure à ce jour l'un des plus gros succès du box-office marocain. À chacun de mes voyages au Maroc, je rencontre toujours des gens qui m'en parlent les yeux émerveillés. Magie du cinéma, capable tout à la fois de réveiller les consciences et de nourrir les imaginaires. Par la suite, j'appris que, grâce à l'entremise de Fayçal Bougrine, l'un de ces enfants était devenu professeur de surf, et un autre l'un des acteurs principaux d'une série télévisée à la mode. Rien que pour cela, j'ai bien fait de participer à cette aventure cinématographique.

Je revins tourner au Maroc quelques années plus tard pour une superproduction hollywoodienne, *Hidalgo*, un western épique où je jouais un prince d'Arabie, le fils d'Omar Sharif, rôle que je décrochai grâce à l'intermédiaire de Lee Daniels. Avant cela, il me fallut m'initier à la pratique équestre pendant des mois et des mois au Texas, sous les ordres d'un pur cow-boy qui ne me lâcha pas d'une semelle. Je finis par devenir un bon cavalier, au point de refuser d'être doublé dans les scènes du film où je devais galoper à cheval. Ce qui n'était pas sans danger. Un jour, alors que nous répétions une scène, l'un des cascadeurs fut victime d'un terrible accident sous mes yeux : son cheval s'arrêta si brusquement dans son élan qu'il culbuta par-dessus et se brisa net le cou. Mon cheval ne fut pas en reste : il partit dans un galop si furieux que l'équipe du film qui me suivait dans un quad eut toutes les peines du monde à ne pas être distancée. Quand le cheval finit par s'épuiser, au bout d'une demi-heure de folle

chevauchée où plus d'une fois je manquai d'être désarçonné, me cramponnant à lui comme un artiste de cirque, j'étais cul par-dessus tête, les jambes au niveau de ses oreilles, mes mains agrippées à son cou. Qu'importe, j'étais jeune, fougueux, probablement un peu inconscient. Lors des scènes de course qui servent de toile de fond à l'histoire du film, je refusai toute doublure, et tel un Belmondo berbère, je m'agrippai à mon cheval comme d'autres à leur volant. Ces chevaux étaient des merveilles, d'une finesse et d'une puissance incomparables. Pour les besoins du film, on avait transporté par avion une vingtaine de chevaux texans qui cohabitaient non sans mal avec des pur-sang marocains, prompts à leur faire comprendre par mille ruades et autant de hennissements qu'ils n'étaient pas les bienvenus parmi eux. *US Horses Go Home*. J'appris à connaître les chevaux, notamment le mien, avec qui je passai ces quatre mois de tournage, et je fus émerveillé par sa sensibilité et son intelligence. Je compris vite qu'il me tolérait plus qu'il ne m'aimait. Je ne manquais jamais une occasion de l'encourager, de le remercier, de le féliciter, et peu à peu, voyant que je n'étais pas un mauvais bougre, il finit par m'accorder son amitié. Le tournage se passa comme dans un rêve. Nous habitions au milieu du désert dans une profusion de luxe qui me sidéra. Toute la journée, on allait en costumes d'époque, vêtus de la tête aux pieds d'habits fastueux qui nous donnaient l'impression de vivre dans un cocon, loin de l'agitation du monde. Mais pour moi, la grande affaire du film fut ma rencontre avec Omar Sharif, même si je m'entendis à merveille avec Viggo Mortensen. Je l'adorais quand j'étais plus jeune. Rien que son nom au parfum des mille et une nuits m'envoûtait. Enfin un acteur à qui je pouvais m'identifier, quelqu'un qui aurait pu appartenir à la même famille que la mienne. Même mes parents le connaissaient et le respectaient, c'est dire sa popularité dans le monde arabe. Avant de tourner avec lui, je l'avais croisé dans les salles de boxe et à Deauville, échangeant alors un simple bonjour de courtoisie. Je connaissais sa vie, ses frasques, sa passion du jeu qui emportait tout sur son passage. Quand j'appris à mieux le connaître, je

découvris un être totalement possédé par cette obsession du jeu, que ce fut au casino ou sur un champ de courses. Il ne vivait que pour et par le jeu et ne se sentait vivant qu'en misant à une table de casino. C'était une sorte de saltimbanque au grand cœur, qui se moquait souvent du film qu'il tournait du moment qu'il lui rapportait assez d'argent pour assouvir sa passion sans limites. Il me disait souvent qu'au fond il se foutait du cinéma, des femmes, du succès, de la célébrité. Tout cela était sans importance comparé à ces quelques secondes où la roulette tournoyait sur elle-même avant que la boule ne se fixe sur un numéro précis. Alors il se sentait heureux, comme rendu ivre par les caprices du hasard. Ce qui ne l'empêcha pas de tourner de véritables chefs-d'œuvre, où il laissait libre cours à tout son génie, que ce soit dans *Docteur Jivago* ou *Lawrence d'Arabie*. Le temps du tournage, il me prit sous son aile. On riait d'être les deux seuls Arabes d'Hollywood. Je crois qu'il s'était un peu reconnu dans mon destin singulier, et durant toutes ces années, il ne manqua jamais une occasion de me montrer son affection tandis que je m'efforçais de marcher sur ses traces.

Plus tard, en 2006, il m'adouba en me remettant de ses propres mains une incroyable récompense, la Pyramide d'or, au festival international du film du Caire. Ce fut un moment d'une très grande émotion, qui me fit comprendre que j'avais eu raison d'embrasser cette carrière de comédien. J'avais triomphé de bien des obstacles pour en arriver là. De bien des doutes aussi. J'avais dû surmonter tous ces handicaps dont j'avais hérité dès ma naissance. Pour ne pas sombrer, j'avais dû déployer une force hors du commun. Et c'est un par un que j'avais gravi les échelons. J'ai pris mon temps. Quand d'autres filent tout droit sur l'autoroute de leurs rêves, moi, j'ai dû emprunter des routes qui parfois ne menaient nulle part. Ou alors dans les abysses. Combien de fois me suis-je senti au bord du précipice, prêt à tout abandonner, vaincu par une vie qui me demandait trop ? J'ai cru à ma bonne étoile. J'ai cru à la force de ma volonté. Et je me suis toujours tenu à l'écart des médisants et des envieux, de peur de finir par leur ressembler.



Longtemps, j'en ai terriblement voulu à la France de m'avoir autant ignoré. J'avais tant à lui donner. Je voulais tellement être de la fête, participer à cette grande aventure collective où je me serais démené comme un beau diable pour rendre au centuple ce que ce pays m'avait apporté. J'étais prêt à tous les sacrifices. Seulement, pour vivre un grand amour, il faut être deux, et j'étais bien seul au moment d'échanger les vœux. Pour des raisons qui tiennent autant à mes origines sociales qu'à des déterminants raciaux, à tout un héritage colonial qui, quoi qu'on en dise, continue à hanter nos consciences, j'ai été répudié sans ménagement. Mis à l'écart. Montré du doigt comme l'exemple à ne pas suivre. En ce qui concerne le talent, je n'avais rien à envier aux autres acteurs de ma génération. Certains me trouveront d'une prétention sans bornes mais tant pis, j'ai passé l'âge d'agir avec la tiédeur propre aux comédiens du dimanche. Il n'y a aucune aigreur en moi, et s'il y a eu longtemps de la colère, avec l'âge elle tend à s'apaiser : ce livre en est la preuve. Et un ressentiment infini, dont je me nourris pour avancer. Si je n'en veux à personne en particulier, je n'ai pas assez de mots pour qualifier ce système de caste qui étouffe le cinéma français et la société française en général. Sa consanguinité. Cette façon très

aristocratique de se donner uniquement à ceux dont les cartes de visite brillent de l'éclat de l'entre-soi. Je ne suis pas particulièrement en extase devant l'Amérique, mais au moins a-t-elle la vertu de donner la possibilité à chacun de s'extraire du borbier qui est le sien. Je n'ignore rien du sort réservé aux minorités, de la précarité des populations afro-américaines et latinos, du racisme toujours aussi omniprésent, mais malgré tout, j'ai la faiblesse de penser qu'on juge là-bas un homme avant tout sur son caractère, sur sa valeur propre et non sur la foi d'un réseau de connivences. Je ne suis pas parti faire carrière en Amérique, c'est l'Amérique qui est venue à moi, parce que pour eux, j'étais comme une évidence. Au risque de me répéter, je n'avais aucun désir d'Amérique, aucune fascination particulière. Pourquoi en aurais-je eu d'ailleurs ? J'avais la France comme terrain de jeux et pour moi, c'était le plus beau décor qui puisse exister. C'est en France que je voulais réussir, c'est à la France que je voulais donner tout l'amour que j'avais, que j'ai, en moi. Mais j'ai eu beau frapper à la porte, jamais elle n'a voulu s'ouvrir. Alors, parce qu'il fallait bien vivre, que je ne pouvais pas rester à macérer dans mon ressentiment, j'ai pris le chemin de l'exil, la route de l'Amérique. Sans pour autant renier mon amour et ma tendresse pour mon pays natal. Je le dis tout net : j'aime la France. J'aime sa culture, sa cuisine, ses terroirs, ses paysages, son histoire, son art de vivre. C'est mon pays. J'attendais tellement de la France que j'ai fini par ne plus rien attendre d'elle. Aujourd'hui, je ne ressens plus d'aigreur ni d'amertume. Je suis même le plus heureux des hommes quand je reviens habiter mon appartement parisien. Que je dîne à des tables réputées. Que je visite ses musées. Que je profite de ses théâtres. Je suis chez moi. Et c'est au nom de cet amour que je me permets de dire qu'elle ne va pas dans le bon sens, cette France de mon enfance. Que je n'aime pas son visage quand elle exclut au lieu de rassembler, quand elle laisse à la porte des millions d'enfants d'immigrés qui désespèrent d'être ainsi mis de côté alors qu'ils ont tant à lui apporter. Ces enfants, ce sont ses enfants. Ils sont nés ici, ils ont grandi ici, et pourtant, rien à faire, on continue à les considérer

comme des étrangers dans leur propre pays. On les discrimine, on les stigmatise, on les caricature, on leur refuse ce minimum d'attention, d'amour sans lequel on n'arrive à rien dans la vie. Le mythe du Français « de souche » est une construction de l'esprit qui repose sur des fantasmes de pureté totalement déconnectés de la réalité telle que nous l'a transmise l'histoire. Comment croire à cette fable quand pendant des siècles et des siècles, nos rois et reines se mariaient avec des régents espagnols, des monarques autrichiens, des princesses prussiennes, autant de sang étranger et d'enfants aux origines mêlées. Le mélange ! C'est par le mélange, l'apport d'autres cultures qu'un pays grandit et s'émancipe. C'est par l'échange qu'il atteint la prospérité. Le brassage des populations permet aux nations de se réinventer à chaque génération. Sans quoi, elles se figent avant de s'éteindre à petit feu. Ceux qui rêvent à une France uniforme, identique dans toutes ses singularités, ne l'aiment pas vraiment ; ce sont en fait les fossoyeurs de l'identité française qu'ils prétendent vouloir préserver. Ils trahissent l'esprit français tel qu'il s'est perpétué à travers les siècles, cette volonté d'offrir à chacun de ses enfants, quelles que soient son origine, sa religion, sa couleur de peau, les mêmes chances de réussir dans la vie. Les mêmes. À force de les ignorer, de les humilier, sans parfois en avoir conscience, on les jette dans les bras des fondamentalistes, qui profitent de cette aubaine pour leur farcir le crâne. On leur dit qu'ils ne sont ni français, ni marocains, ni algériens, mais juste musulmans. On leur conseille de se détourner de la République qui les a oubliés. Leur vraie patrie se trouve dans les pages du Coran. Voilà comment on perd la bataille des idées : en laissant toute une partie de la jeunesse végéter dans des quartiers insalubres, et en ne leur offrant comme seule perspective de finir livreur ou vigile.

C'est donc naturellement aux États-Unis que j'ai enchaîné les rôles. J'ai joué sous la direction de David Mamet dans *Spartan* ; j'ai retrouvé David. O. Russell pour *J'adore Huckabees*. Ce n'étaient pas de grands rôles, mais ce fut à chaque fois l'occasion de montrer ce dont j'étais capable. Et puis repartir de zéro ne me dérangeait pas. Je me suis toujours vu comme un ouvrier du

cinéma dont l'acharnement au travail constitue le principal atout, animé de cette idée que c'est sur la durée qu'une carrière se juge. En Amérique, je me considérais comme un acteur débutant. *La Haine* ne comptait pas, j'étais comme vierge, à l'aube d'une nouvelle carrière, et si on m'avait demandé de préparer des sandwiches comme jadis en France, je l'aurais fait avec plaisir. J'avais l'humilité du néophyte et comme aux premiers temps de ma carrière française, j'étais prêt à tous les sacrifices pour m'imposer.

En 2005, je tourne dans un film qui s'intitule *Five Fingers*, un thriller psychologique sur fond de terrorisme. Il m'arriva alors une aventure à l'image de ma vie : totalement imprévue et absolument grandiose. Le tournage se déroule à La Nouvelle-Orléans peu de temps avant Katrina. C'est Thanksgiving. Tout le monde est parti retrouver sa famille. Pour moi, la famille, c'est ma chambre d'hôtel et rien d'autre. Aussi, quand l'un des acteurs du film, une star internationale, me propose de passer quelques jours chez lui à Los Angeles, j'accepte sans hésiter. Un jour, il me demande si je veux l'accompagner à une soirée. Oui, bien sûr ! On part dans sa voiture et on roule une petite heure. C'est la nuit, je n'ai absolument aucune idée de l'endroit où l'on se rend. On finit par arriver dans une sorte de parc ultra-protégé. Nous pénétrons dans une maison qui ressemble à un château de conte de fées. Un peu partout, accrochés au mur, il y a des disques en or, des affiches de concert, des photos d'un chanteur qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Michael Jackson. Il y a même une réplique de Peter Pan suspendue au plafond, et une peluche de girafe grandeur nature se tient là au beau milieu de l'entrée, parmi toute une collection de jouets. Je me dis que notre hôte doit être un grand admirateur du roi de la pop quand soudain, une porte s'ouvre et apparaît alors une silhouette toute fluette qui porte comme seul vêtement un peignoir en soie noire. Je suis pétrifié. Je n'en crois pas mes yeux. C'est Michael Jackson en personne. De sa voix flûtée, il me salue, me demande d'où je viens, comment je m'appelle. J'ai l'impression de vivre un rêve

éveillé. Quelle étrange sensation que de se retrouver en chair et en os face à une telle légende, dont les posters ornaient hier encore les murs de ma chambre ! Pendant que l'on prend place à table, je ne peux m'empêcher de le regarder. Chétif, la peau tirée, le teint blafard, j'ai devant moi un homme qui exprime une solitude et une fatigue absolues. À cette époque, Michael Jackson est pris dans une tourmente judiciaire dans laquelle il doit répondre d'accusations de pédophilie et de toute évidence, il en souffre terriblement. Il est seul, atrocement seul. Quand je m'attarde sur ses traits, sur ce visage qui à force d'interventions chirurgicales a fini par se décolorer, je ressens une peine infinie. Pendant tout le repas, j'ai le ventre noué par l'émotion et la magie du moment d'autant plus quand je réalise que Quincy Jones est aussi de la partie. Je n'existe plus. Je suis comme un enfant à qui on vient d'offrir le plus merveilleux des cadeaux. Nous sommes en tout petit comité. J'essaye de ne pas regarder Michael Jackson mais je n'y arrive pas. Je pense à la folie de sa vie. Au tragique de son existence. À son absence totale de joie. À cette peau si étirée qu'elle semble sur le point de céder. À cette coiffure qui ne ressemble à rien. À toute cette souffrance qui s'étale, à la commissure de ses lèvres. À ses yeux noirs dans lesquels se lit toute la détresse du monde. Au contraste entre sa popularité planétaire et la solitude de sa vie. Le fardeau de la célébrité portée à son paroxysme dont personne ne pouvait avoir idée.

Quelques années plus tard, je rencontrerai une autre icône de la scène pop, une autre légende. Un jour, alors que je suis à Paris, je reçois un coup de fil d'Anton Corbijn, connu mondialement pour ses photos et ses clips de groupes de rock. Autant dire, un total inconnu pour moi, vu ma totale ignorance de ce genre de musique. Il a un projet à me soumettre et propose qu'on aille boire un verre. Soit. On se retrouve dans un bar et il m'annonce que pour accompagner le coffret collector du prochain album de U2, *No Line on the Horizon*, il aimerait tourner une sorte de film ou de clip composé des chansons de l'album, sans dialogue, où l'on suivra un personnage, un flic français en rupture de ban, qui

traversera l'Espagne de long en large à moto avant de rejoindre le continent africain. « Et, ajoute-t-il, pour jouer dans ce film qui s'appellera *Linear*, Bono te veut. Toi et personne d'autre. » « Non ?! Mais c'est génial, absolument génial, grandiose même, je suis vraiment très, très flatté ! Quel grand honneur vous me faites là, j'arrive à peine à le croire ! J'ai juste une petite question à vous poser : c'est qui au juste ce Bono ? » Je suis tout sauf un enfant du rock. Je n'en ai jamais écouté, ne m'y suis jamais intéressé. Tout juste si j'ai entendu parler des Beatles. Et encore. Alors, non, U2, Bono, désolé, mais je ne connais pas. Néanmoins, toujours partant pour de nouvelles aventures, j'accepte de les rencontrer. Le lendemain, je retrouve à l'hôtel Bono et toute sa bande. Pour le coup, je suis autant impressionné que si c'était mon boulanger. On se dit bonjour, on se serre la main, on commence à parler, le courant passe d'autant mieux que je tombe très vite amoureux de ses lunettes ! Je lui dis que les Irlandais sont les Arabes de l'Europe, des gens pas très nets, un peu louches. Il explose de rire, il partage mon avis. C'est donc d'accord, je veux bien jouer dans le film de Bono. Quand j'y repense, cette histoire est totalement folle. À aucun moment je n'ai réalisé que je parlais à une légende du rock, à l'une des personnalités les plus connues au monde. Pour moi qui avais déjà tourné dans plusieurs clips de rap, c'était juste un moyen d'élargir mon univers, d'agrandir mon public. Et de travailler avec Corbijn, qui envisage de réaliser des films un jour prochain. On ne sait jamais, cela peut toujours servir... C'est seulement après le tournage, quand j'ai été invité au Camp Nou, à Barcelone, assister à l'un de leurs concerts, que j'ai compris à qui j'avais eu à faire. Le stade était plein comme un œuf et derrière la scène, sur un écran géant, passaient les images du film où je figurais sur tous les plans. Bono chantait, mon visage défilait comme celui d'un Dieu à qui on rendrait hommage, et la foule hurlait. J'ai frissonné comme jamais. Je venais de réaliser que j'avais fait quelque chose d'énorme qui me dépassait de mille coudées. Je ne me trompais pas. Peu de temps après, on me reconnaissait dans la rue, on me montrait du doigt, on me posait

mille questions. Ce film a plus fait pour ma réputation et ma carrière que tous les autres projets auxquels j'avais participé jusqu'alors. Notamment auprès du public anglosaxon qui regardera en boucle la vidéo sur YouTube. Et de me poser à nouveau cette question : qui veille sur ma destinée pour que j'aie tant de chance dans ma vie professionnelle ? Qui ?



Mon installation en Amérique ne s'est pas faite du jour au lendemain. Cela a été un long processus, une lente maturation. Une succession de sauts de puce qui ont abouti à ma décision de m'installer à Los Angeles. Autant le dire d'emblée, ce ne fut pas de gaieté de cœur. Je peux même dire que j'y suis allé à reculons. Et j'ai dû attendre que toutes les conditions soient réunies pour enfin sauter le pas. Los Angeles m'effrayait tant elle me semblait à l'opposé de Paris et de son attachement aux arts, à la cuisine, à l'architecture, à tout ce qui élève l'esprit. Je redoutais de m'y retrouver seul, loin de ma famille, de mes amis, de tout ce qui composait mon identité française. Je demeurais viscéralement attaché à la France. Même si j'avais beau essayer revers sur revers, j'espérais toujours que les choses finiraient par s'arranger. Il n'est jamais aisé d'admettre que la personne qui compte le plus à vos yeux, qui vous a nourri, élevé, éduqué, finalement ne vous aime pas. Pas plus qu'elle ne vous respecte. La vérité est si douloureuse à accepter que pendant longtemps on reste dans le déni, on s'accroche à la moindre brindille d'espoir, on guette le plus petit indice qui laisserait penser que la roue de la fortune va tourner dans le bon sens. On aimerait tellement que cela soit le cas qu'on se ment. On s'abuse. On se trompe.

Comme la femme maltraitée qui espère toujours que son compagnon finira par changer, on pardonne, on excuse, on est prêt à tout pour repartir de zéro. Pendant des années et des années, je me suis comporté de la sorte. Mes amis, mon entourage, mes agents, tous m'encourageaient à m'installer en Amérique. Je rechignais, je remettais toujours à plus tard ce projet. Je ne me sentais pas prêt. J'inventais mille prétextes pour rester, si bien que je menais une vie errante entre la France et l'Amérique, entremêlée d'escales au Maroc. Je vivais chez des amis, à l'hôtel, là où on voulait bien de moi. Je n'avais pas d'attaches. Ma vie sentimentale était au plus bas. Je flottais. Seuls les livres, les films, la culture me donnaient un vrai sentiment d'appartenance. Ma soif d'apprendre continuait d'être intarissable. Et plus je lisais, et plus je comprenais que si je restais dans cet état d'incertitude perpétuelle, je finirais par mal tourner. Tôt ou tard, je tomberais. Je n'en avais pas fini avec mes doutes, avec mes démons, avec les fantômes du passé. Lucide, je voyais bien que mes fondations étaient tout sauf solides. Voilà pourquoi je m'instruisais comme un mort de faim. Pour me créer un environnement qui me permette d'aller de l'avant. J'agissais de même au cinéma : chaque rôle, chaque apparition, même la plus anodine, me construisait. Chaque nouveau film était pour moi l'occasion d'approfondir ma connaissance de ce métier si singulier. Sur les plateaux, j'étais toujours le premier arrivé et le dernier parti. Je m'intéressais à tout : au travail du son, à la lumière, au décor, aux costumes, tout ce qui fait l'essence du septième art. Souvent, on me prenait pour un fou. Je voulais tellement appartenir à cet univers que tous les jours, avant de commencer à tourner, je me tenais face à la caméra et, dans un tête-à-tête long de quelques minutes, je ne cessais de lui parler. Je prenais de ses nouvelles, je voulais savoir comment elle avait passé la nuit, de quelle humeur elle se sentait ce matin. Je la considérais comme une déesse sacrée à laquelle il me fallait prêter allégeance, conscient que la pellicule fixerait pour l'éternité ce que je m'apprêtais à jouer. Je trouvais cette responsabilité écrasante, et j'allais prier jusqu'à Allah afin qu'il

m'aide à traverser cette épreuve. Ô Jérusalem, *Les Cerfs-Volants de Kaboul*, *Angles d'attaque*, *Trahison*, autant de films qui, chacun à leur façon, avec leur univers bien particulier, m'ont donné confiance en moi et m'ont permis de découvrir des pays fabuleux, comme la Chine, où nous avons tourné *Les Cerfs-volants de Kaboul*. J'étais curieux de toutes les cultures et j'essayais de multiplier les expériences afin de m'enrichir. J'ai construit ma carrière comme un maçon qui bâtit sa maison pierre après pierre, rôle après rôle. Sans rien précipiter. Sans me hâter. Sans accepter de tourner n'importe quoi, ou alors seulement comme un sacrifice qui me permette d'aller de l'avant. Adoptant une rigueur de tous les instants, je n'ai jamais rien voulu bâcler. Jamais je ne me suis pris pour un autre. Jamais je ne me suis cru arrivé. Jamais je n'ai voulu céder aux sirènes de la notoriété, tâchant de rester humble en toutes circonstances. Surtout, jamais je n'ai oublié d'où je venais, comment j'avais grandi, le miraculé que j'étais. J'ai toujours gardé à l'esprit que j'étais le fils d'un petit immigré marocain, prolétaire, maçon, inculte – telle était ma réalité. Même si ma vie a souvent tangué, j'ai toujours pris soin qu'elle ne me déborde pas. Je savais les mirages du métier d'acteur. L'argent facile, le sexe, la drogue, la culbute dans un monde fait d'artifices et de mensonges où tôt ou tard on perd tout contact avec la réalité tant les privilèges abondent de toutes parts. J'avais été élevé à la dure et cette éducation m'avait fait comprendre la valeur de toute chose, la nécessité de ne rien tenir pour acquis, le souci de ne jamais rien gaspiller. Pour réussir et durer au cinéma, il faut une discipline de vie implacable. Qui n'en a pas disparaît aussi vite qu'il est apparu. C'est là où la boxe, le sport m'ont été de précieux alliés. Sans eux, j'aurais coulé depuis longtemps. J'allais tous les jours à la salle de sport comme d'autres vont à la mosquée, à l'église ou la synagogue. J'en avais besoin pour me vider la tête et évacuer le trop-plein de frustrations. Pour ne pas devenir fou aussi. Comme un rituel qui m'aiderait autant à tenir tête à mes démons qu'à résister à l'appel des si nombreuses tentations du milieu du cinéma. Sans une colonne vertébrale assez solide pour affronter cette comédie des apparences, le

cinéma vous broiera avec la négligence d'un poids lourd qui en reculant piétine un parterre de fleurs. Toutes ces considérations ne me sont pas venues en un jour. Il m'a fallu du temps, beaucoup de temps, pour me repérer dans cette industrie du divertissement et comprendre son fonctionnement, pour savoir qui faisait quoi. Et pour reconnaître parmi toute la faune d'admirateurs qui entourent les acteurs, les flatteurs, les tricheurs, les faussaires, ceux qui cherchent à prospérer sur votre dos, ceux qui sourient pour mieux vous poignarder par-derrière. C'est seulement quand j'ai commencé à maîtriser tous ces paramètres que je me suis senti apte à m'installer en Amérique. On était en 2008 et la décision a été d'autant plus facile à prendre que je venais de toucher mon premier très gros cachet pour tourner dans *G.I. Joe, le réveil du Cobra*.

Ce tournage fut comme un cadeau du ciel, une récompense pour tout le travail que j'avais accompli auparavant. Je le dois à l'équipe de producteurs déjà présente sur *Les Rois du désert*, notamment Lorenzo di Bonaventura. À la recherche d'un acteur pour le rôle d'un petit génie de l'informatique, ils ont pensé à moi. Quoi de plus normal ? Quand on pense à un génie, on pense tout de suite à Saïd Taghmaoui ! Je n'ai même pas eu de casting à passer, tout s'est décidé au téléphone. C'est ainsi qu'un acteur franco-marocain devint un superhéros dans une méga-production hollywoodienne. Je ne boudais pas mon plaisir. Les dessins animés de G.I. Joe avaient bercé mon enfance et je savais qu'en interprétant ce rôle, j'allais envoyer un signal fort au monde : même un Arabe pouvait être un superhéros. D'une certaine manière, c'était comme si je marquais un but en finale de la Coupe du monde alors que je n'étais même pas sur la feuille de match. Oubliées les années de galère, les essais bidons pour *Julie Lescaut*, les mises à l'écart, les humiliations répétées. Pour tous les enfants issus de l'immigration, avec ce film, j'incarnais l'espoir, la possibilité d'une vie meilleure. C'est ce qui m'a poussé à accepter ce rôle. Je me souvenais que plus jeune, j'avais cherché en vain un héros qui aurait pu me ressembler. Avec ce rôle, je comblais un vide. Le film eut peu de retentissement dans la

presse en France, sinon aucun, mais à l'occasion de la sortie du film au Maroc, grâce au bon vouloir de la Warner et sous le patronage de Mohamed Ben Slimane pour qui j'étais devenu le visage de sa marque de café Carrion, j'organisai une avant-première au Mégarama de Casablanca. Un moment d'une très grande émotion qui connut son apogée quand, dans le film, à la question posée : « Et toi, d'où tu viens ? », mon personnage répondait : « Du Maroc ! ». Entendant cette réplique, les spectateurs décollèrent littéralement de leurs sièges et partirent dans de grandes célébrations enjouées. Et ce phénomène se répéta à chacune des projections. C'est qu'à force d'être toujours rabaissé, humilié, on finit par intérioriser cette manière d'être considéré, on se l'approprie, on la revendique même. Là, le temps d'un instant, d'une simple ligne de dialogue, on accédait à la lumière, à la reconnaissance, on se sentait fier d'appartenir au plus beau des pays, à cette terre de légendes qu'est le Maroc.

Et quand je tins entre mes mains une figurine du personnage que j'interprétais dans le film, ce fut comme si le plus fou de mes rêves s'était réalisé. Par la grâce du cinéma, j'étais devenu un superhéros. Un vrai de vrai.



Me voilà installé à Los Angeles, en plein cœur de West Hollywood. J'ai réalisé le rêve de tout acteur qui aspire à une carrière en Amérique. J'ai mes entrées dans les grands studios hollywoodiens, je suis sous contrat avec les agents les plus convoités, je fréquente le beau monde et son parterre de stars en tout genre, et pour compléter le tableau, je possède dans mon garage une Porsche et une Mercedes. Alors, heureux le Saïd ? Pas le moins du monde. Il ne me faut pas longtemps pour comprendre que je vis en enfer, au royaume de la superficialité tous azimuts, dans le temple du kitsch où se promener un livre à la main est aussi suspect que de porter des lunettes de soleil en plein brouillard. J'ai atterri dans la ville du vide intergalactique où tout n'est qu'apparence, frime, vulgarité. Je ne m'y retrouve pas et très vite, je prends en horreur la vie que je mène, cette course perpétuelle au gain, cette outrance, à parader dans les plus belles voitures dans le seul but de montrer aux autres que j'ai réussi, que je suis dans le coup. Si je me suis acheté des voitures de luxe, ce n'est pas pour rouler avec, c'est juste par souci d'être à la page, de pouvoir débarquer au studio sans qu'on se demande quel est ce guignol qui ose se pointer dans sa voiture toute pourrie. Si cela ne tenait qu'à moi, je viendrais en scooter ou en

trottinette, mon moyen de transport préféré. À Los Angeles, et encore plus dans le milieu du cinéma, il faut montrer sa surface financière. Exhiber sa richesse. Faire comprendre à son interlocuteur qu'il a en face de lui quelqu'un qui mérite le respect. C'est tout. Mes voitures sont des instruments de travail. Pas plus. Comme les montres ou les vêtements de marque, même si je nourris une vraie passion pour les premières : j'aime la précision de l'horlogerie, le mécanisme des aiguilles qui dessinent l'ordre du temps, la beauté de la montre comme un bijou qui illustrerait le rapport ambigu que l'homme entretient depuis toujours avec le temps. Depuis mes 18 ans, je les collectionne, en revendant certaines pour en acheter d'autres. Autant je me fous des voitures, autant je révère les montres : on ne choisit pas ses passions. Comme celle des vêtements Tacchini, que j'accumule comme un taré depuis mon adolescence, au point d'avoir des armoires entières pleines de pièces de collection.

À Los Angeles, je marque d'une croix les jours qui me séparent de mon retour en France ou au Maroc. Comment peut-on vivre dans une ville où les librairies se font aussi rares que les Arabes dans un film d'auteur français ? J'y traîne ma peine de jour en jour, m'oubliant dans le travail et la fréquentation des salles de sport. Pour autant, je ne voudrais pas donner l'impression de cracher dans la soupe. Si passer quelques mois de l'année à Los Angeles m'est parfois douloureux, je ne perds jamais de vue que je n'ai en aucune manière le droit de me plaindre. Los Angeles, malgré tous ses défauts, n'est pas le pire endroit où vivre sur cette Terre. Loin de là ! D'ailleurs, par bien des aspects, la ville a un côté séduisant. J'aime la nature environnante, la beauté spectaculaire des couchers de soleil, la tendre présence de l'océan, sans parler de la diversité des paysages qui font de la Californie un endroit fascinant à explorer. Pour être tout à fait honnête, quand je suis à Paris ou à Casablanca, j'ai parfois la nostalgie de Los Angeles, de sa lumière, de sa folie, de son dynamisme, de sa simplicité aussi, cette « coolitude », véritable marque de fabrique de la ville. Qui a dit que la vie était simple ?

J'aime cette vie que j'ai choisie, le rythme des tournages, la magie de participer à des films, l'amour que je reçois de ces milliers de fans qui me suivent sur les réseaux sociaux. Pour rien au monde je ne changerais d'existence. Je me suis battu pour en arriver là et j'ai conscience de la chance que j'ai eue. L'argent que je possède, je ne l'ai volé à personne. Si je suis là où j'en suis, ce n'est pas dû au hasard. Le travail a été ma seule ligne de conduite et je n'ai jamais dévié de ma route. Pourtant, étant donné ma personnalité, mon rapport au monde, ma sensibilité, je ne peux m'épanouir dans une ville comme Los Angeles et plus précisément dans le quartier de West Hollywood où je réside et passe le plus clair de mon temps. Là, les rapports humains y sont inexistantes, la profondeur des sentiments aussi. Et le manque de culture me rend fou. Tout n'est que façade, travestissement, mensonge. Pour une personne intéressante, il y a dix millions de couillons en tout genre qui confondent leur vie avec un épisode de télé-réalité. Des gens propres sur eux, beaux comme des mannequins réfrigérés, et dont le vocabulaire se limite à quelques expressions convenues qu'ils utilisent à toutes les sauces. Sans parler de la tyrannie des corps, cette obsession qui est la leur de ne jamais vouloir vieillir, tronçonnant leur visage pour apparaître le plus jeune, le plus frais, le plus joyeux possible, la dictature du bonheur dont il faut constamment faire la publicité, la démonstration, de peur d'apparaître comme un *loser*. Des chiffons vivants. Le *La La Land* avec tous les clichés afférents. Partout, des starlettes qui se promènent avec de malheureux clébards à qui elles offrent des soins de manucure ou des bains moussants, le tout afin de meubler le vide de leur existence. La pourriture de l'argent. La drogue. Les soirées à n'en plus finir. La déchéance un peu partout. Hollywood est un rêve inaccessible sur lequel se fracassent des milliers d'individus, dont on retrouve la trace à la morgue ou dans un film porno. Une compétition acharnée qui ne laisse que des cadavres, des drogués ou des désespérés. Pour survivre dans une jungle pareille, il faut une discipline de vie hors du commun, alliée à une grande perspicacité, autant de qualités qui permettent de tisser des

relations avec les quelques personnes qui tiennent cette ville. À titre personnel, il m'est arrivé et il m'arrive encore de jouer des intermédiaires entre des personnalités issues du gotha mondial. Des hommes d'affaires d'envergure internationale, des capitaines d'industrie, des producteurs de cinéma, à qui, grâce à mes connexions diverses et variées, j'ouvre grand les portes de la ville, des suites d'hôtel cinq étoiles à des carrés VIP pour assister à des matchs de basket au Staples Center, en passant par les meilleurs tables. C'est une facette de ma personnalité que peu de gens connaissent. Au fil du temps, à force de fréquenter un certain milieu, grâce aussi au cinéma qui nourrit autant de fantasmes que de mirages et ouvre bien des portes, j'ai pu développer des liens particuliers avec des individus à la fortune plus que considérable, le top du top de la jet set. Des liens de fraternité comme des liens d'affaires. Ce qui m'a valu d'être invité dans des villas tellement extravagantes que même si je les décrivais par le menu, je resterais en deçà de la vérité. De monter à bord d'avions grands comme des paquebots où bien souvent nous n'étions que trois ou quatre passagers qui passions le temps du vol à barboter dans des jacuzzis. J'ai vécu des choses qui ne peuvent être racontées tant elles résistent à toute description. Le luxe dans toute sa magnificence. J'ai appris à connaître ces gens venus de tous horizons, dont je ne louerai jamais assez l'hospitalité et la générosité. Quelque part, ils veillent sur ma destinée et je sais au plus profond de moi que, quoi qu'il puisse m'arriver, si jamais je devais me retrouver en butte à des problèmes insolubles, ils seront toujours là pour me venir en aide. Ils sont mon filet de sécurité, qui saura résister à toutes les tempêtes.



À Los Angeles, dès que j'ai un peu de temps libre, je retrouve mes amis boxeurs, des Mexicains en général, mais aussi des Afro-Américains, quelques Blancs, de ces personnes qui savent la valeur de l'existence, le prix de la souffrance, la grâce de l'humilité. La boxe a toujours été mon oxygène, bien plus qu'une passion, une manière d'être au monde. Elle m'a structuré, m'a donné confiance en moi, m'a permis de grandir sans trop me perdre en chemin. Ce fut mon école à moi. La discipline et la rigueur qu'elle requiert m'ont aidé à ne jamais rien laisser de côté quand il s'agit de mon métier d'acteur, c'est-à-dire encaisser les coups durs qui jalonnent la vie de ceux qui ont choisi de vivre de leur art. Cocteau disait que « les poètes et les boxeurs partagent le même sort, portent le même espoir, celui de passer de la douleur au triomphe. Mais ils savent que la gloire est éphémère et la chute inéluctable ». Il aurait pu ajouter les acteurs et les actrices, qui savent trop la fragilité de leur condition. Un jour on vous aime, le lendemain on vous jette, pour mieux vous aduler le jour d'après. Comme sur un ring, je donne tout sur un plateau. Je ne triche jamais. J'ai besoin d'aller au bout de moi-même pour me sentir exister. Sans quoi, j'en viens à me haïr. Voilà pourquoi je recherche tant la fréquentation des boxeurs. Nous sommes

pareils. Des frères de combat. Je ne sais pas si j'aurais les qualités nécessaires pour m'illustrer au plus haut niveau sur un ring : aurais-je eu ce courage insensé d'affronter un adversaire qui tout en vous respectant cherche avant tout à vous détruire ? Je n'en suis pas convaincu. Quelle force d'âme, quelle bravoure il faut pour monter sur un ring dans un combat qui est autant contre son adversaire que contre soi-même ! À la différence de tous les autres sports, on ne joue pas à la boxe, on remet entre ses mains sa vie toute entière. L'authenticité d'un combat de boxe est la chose que je respecte le plus au monde. Peu à peu, à force de passer des heures dans des salles à m'entraîner, j'ai pu nouer des relations qui par la force des choses m'ont poussé à m'occuper de certains boxeurs. À organiser des combats. À monter sur le ring lors de championnats du monde. À brandir leur ceinture lors de la remise de trophées. À être là à chaque étape de leur préparation pour décrocher un titre mondial. Que d'émotions fabuleuses ces champions d'exception m'ont donné à vivre ! Oleksandr Usyk, Vasyl Lomachenko, et tant d'autres encore qui tous méritent des éloges. D'immenses bonshommes avec qui j'ai développé au fil des années des amitiés marquées du sceau de la complicité et de la fidélité. Je voulais tant les remercier de m'accepter dans leur cercle très fermé que sur mon temps libre et sans jamais demander le moindre centime, je les ai aidés à obtenir des partenariats avec des marques, à encourager des sponsors à les soutenir financièrement, à me mettre sous la houlette d'Egis Klimas, l'un des plus grands managers au monde. J'ai eu cette chance incroyable de me retrouver dans leur vestiaire quelques minutes avant qu'ils ne montent sur le ring, dans des enceintes aussi prestigieuses que le Madison Square Garden ou le Caesars Palace, à Las Vegas. J'ai croisé leur regard où se lisait la détermination la plus farouche, avec les ombres de la peur qui dansaient au fond de leurs prunelles. J'ai cheminé le long de ces tunnels qui mènent au ring, dans cette lente procession où, sous le regard des caméras, de simples mortels, ces hommes deviennent des demi-dieux. J'ai entendu au loin les clameurs de la foule. J'ai reniflé leur excitation et leur appréhension, l'odeur

du combat qui s'approche. Au bord du ring, j'ai suivi leur rencontre : sous la lumière spectrale des projecteurs, devant des millions de téléspectateurs, ils se dépouillent de tous les artifices pour se confronter à la vérité de l'instant, cette succession de rounds où donnant et recevant des coups, ils s'agrippent à leur courage pour mieux triompher de leur adversaire. Et avec eux, j'ai connu l'ivresse de la victoire, ce parfum de légende qui les entoure à l'heure où ils sont déclarés vainqueurs. Sans oublier le goût amer de la défaite, quand après des mois d'entraînement acharné, d'un malheureux demi-point, on voit s'échapper la couronne d'un titre derrière lequel on court depuis l'enfance. Les plus beaux moments de mon existence, c'est à eux que je les dois.

Où que je sois dans ce monde, je recherche l'apaisement d'une salle de boxe. À Los Angeles encore plus qu'ailleurs. C'est la seule façon que j'ai trouvée pour ne pas perdre les pédales tant je dépéris dans cette ville. Los Angeles est l'endroit où tout se décide dans le milieu du cinéma. Sans quoi, il y a belle lurette que je serais parti pour New York. C'est là qu'il faut être, se montrer, se rendre à des dîners afin de marquer son territoire. Nouer des liens qui plus tard deviendront des amitiés professionnelles, lesquelles déboucheront sur des projets concrets. Je suis presque toujours en représentation quand je suis à LA. Je peaufine mon carnet d'adresses, j'entretiens des contacts, je me fais voir là où il faut être vu. Mais dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, le plus important est ailleurs. C'est mon talent qui m'a permis de décrocher des rôles, pas mon carnet d'adresses, et encore moins mon accent ! C'est grâce à mon travail et à rien d'autre que je me suis retrouvé à jouer dans des *blockbusters* et dans des séries d'envergure. À Hollywood, le copinage ne mène nulle part. À l'heure de déterminer à qui donner un rôle, seule la qualité de la performance aura de l'importance. C'est une qualité qu'il faut leur reconnaître : les Américains sont de grands professionnels qui ne mélangent jamais amitié et travail. Jamais.

Ce qui ne m'a pas empêché de rencontrer quelques lascars qui sont devenus mes amis parmi les plus chers. Parmi eux, mon frère de vie, Mark Wahlberg, mon ami le plus fidèle. D'autres encore, dont par pudeur je tairai ici le nom, et chez qui j'ai toujours une chambre. Et puis aussi les exilés, qui viennent voir si par hasard l'herbe ne serait pas plus verte du côté de Los Angeles. Parmi eux, je garde un souvenir ému des moments que j'ai passés avec Johnny Hallyday. Ils furent rares mais d'une intensité bouleversante : deux grands sensibles qui se sont reconnus au premier coup d'œil. Nous avons tourné ensemble, j'étais resté proche de sa fille Laura, il me respectait autant que je l'aimais. Derrière sa carapace un peu bourrue se dissimulait une âme inquiète, pudique, pleine d'une intelligence des plus aiguisée. Je me souviens encore d'un magnifique dîner que j'avais organisé avec Johnny, Laeticia et David O. Russell. J'aurais tant voulu que ce dernier le fasse tourner dans un de ces films, un souhait resté hélas lettre morte. Je possède encore tout un tas d'objets que Johnny m'a donnés, comme ça, pour me témoigner son amitié : un blouson, des bracelets, des boîtes de parfum Caron... Que sais-je encore ? Souvenirs, souvenirs.



En 2009, je fais la une de *Paris Match*. Je pose avec ma mère sous le titre : « Pour sa mère, il triomphe à Hollywood ». Un titre un peu lunaire quand on sait que ma mère n'a jamais foutu les pieds à Hollywood ; je ne suis même pas sûr qu'elle sache ce que c'est exactement. Qui plus est, elle s'en fout royalement et elle a bien raison. Au début, le photographe de *Match*, le regretté Richard Aujard qui par la suite deviendra un très bon copain, voulait que je pose auprès de ma blonde. « Quelle blonde ? je lui ai répondu. Je n'ai pas de blonde, moi. La femme de ma vie, c'est ma mère et personne d'autre. » Richard désirait aussi que je pose au volant de ma Ferrari, devant l'entrée d'un studio de cinéma à Hollywood, à la manière d'un Antonio Banderas. Quoi ? Tu ne veux pas aussi me photographier en slip léopard entouré de starlettes peroxydées qui me masseraient le dos ? Tu m'as pris pour Magnum ou quoi ? Ce sera Aulnay-sous-Bois ou ce ne sera pas. Je n'avais aucune envie de passer pour le charlot de service qui se trémousse à bord de sa voiture à la con. Je veux qu'on m'aime pour moi, pour mes valeurs, pas pour mes voitures, ou pour mes montres, ou que sais-je encore. Alors oui, ma mère, c'était comme une évidence. Même si elle m'en a fait voir de toutes les couleurs. De toutes les manières à cette époque de ma

vie, je n'avais pas de blonde. Ni de brune, encore moins de rousse. D'ailleurs, je n'en ai toujours pas. Depuis mes rendez-vous manqués avec mon actrice italienne et mon architecte arménienne, mes histoires d'amour avec Léa Drucker et Clotilde Courau, je suis et demeure un célibataire endurci, ce qui n'est pas sans poser de problèmes. Je ne compte plus les fois où l'on me demande : « Alors, Saïd, le mariage, les enfants, c'est pour quand ? » Figurez-vous que cette question, je me la pose tous les jours. Je crève d'envie de fonder une famille. Je me vois père d'une tripotée d'enfants que j'aimerais comme jamais personne n'a été aimé. J'aime tant les enfants. Je peux passer des heures en leur compagnie sans jamais m'ennuyer. Sûrement suis-je resté à bien des égards un enfant moi-même, si bien que d'instinct ils me comprennent autant que je les comprends. Je leur parle d'égal à égal sans jamais les infantiliser. Oh oui, que j'aimerais être père ! Si je quitte cette terre sans avoir eu deux ou trois enfants, c'est que j'aurais raté ma vie. Je pourrais tout sacrifier afin de les rendre heureux. Reste à trouver LA femme ; c'est évidemment là que les choses se compliquent. Ma dernière grande histoire d'amour remonte à Clotilde Courau, il y a un quart de siècle ou presque. C'est long, très long. J'ai mis beaucoup de temps à me remettre de la séparation avec Clotilde. Je l'aimais profondément. Elle avait un brin de folie, une énergie, une audace qui me fascinaient. Quand elle a pris des libertés avec notre vie de couple, c'était comme si tout un monde s'écroulait autour de moi. J'ai alors compris ce que Léa avait pu ressentir quand je l'avais délaissée pour Clotilde. Cette souffrance inimaginable qui brise le cœur en mille morceaux. Ce désespoir qui vous enlève tout goût à la vie. Ce voile qui vous brouille la vue. Ces larmes qui ruissellent de vos yeux. Cette apathie que rien ne parvient à secouer. Des mois et des mois, je me suis traîné, amorphe, tout juste bon à me rendre à la salle de boxe pour exorciser ma douleur. Après quoi, tétanisé à l'idée d'être abandonné à nouveau – ma hantise absolue –, j'ai tiré une croix sur la vie en couple et me suis consacré exclusivement à ma carrière. Je ne me suis pas fait moine pour autant, mais j'ai

cadennassé mon cœur pour l'empêcher de tomber amoureux à nouveau. De toutes les manières, contrairement à ce que l'on pourrait penser, je ne suis pas un collectionneur de femmes, encore moins s'il s'agit de la femme d'un autre. Quant aux aventures d'un soir, elles ne m'intéressent guère et je n'en ai jamais fait mon miel. J'ai été lent à m'éveiller à la sexualité. C'était un sujet dont on ne débattait jamais en famille. Jamais. Et probablement en ai-je gardé des séquelles qui parfois se sont transformées en complexes. Sûrement est-ce la raison pour laquelle on a longtemps pensé – on continue peut-être – que j'étais homosexuel. Je ne le suis pas. La nature a voulu que je me sente attiré seulement par le sexe féminin et encore, je fais montre en ce domaine d'une exigence qu'on pourrait juger outrancière. J'aime un certain type de femmes – non, je ne dirai pas lequel ! – et quand j'en rencontre une qui ne répond pas à mes critères très précis – mais non enfin, je ne dirai pas lesquels ! –, je m'en détourne assez rapidement. *Picky*, disent les Anglo-Saxons. Si bien qu'arrivé aux abords de la cinquantaine, je suis toujours seul. Je ne me plains pas, mais je crois que je suis désormais suffisamment bien installé dans ma vie pour envisager de briser cette solitude qui est devenue à la longue un mode de vie. Évidemment, la notoriété m'a rendu extrêmement vigilant quant aux personnes que je rencontre. Je n'ignore pas qu'en ce bas monde la position qui est la mienne attise des appétits et des convoitises. L'argent, la soi-disant réussite brouillent toutes les valeurs. Si bien que pour me défendre d'attaques inopportunes, je me suis constitué tout un système de défense qui décourage parfois les approches les plus sincères. Avec comme conséquence d'entretenir cette solitude qui parfois me pèse et m'étouffe. Je manque de stabilité et je ne parviens pas à jouir de la vie comme je le voudrais. Pour cela, il faudrait que j'arrête de penser, et ce n'est pas près d'arriver... L'hyperactivité de mon enfance ne m'a jamais laissé en paix. Encore aujourd'hui, mon esprit ne sait pas se reposer. Il papillonne, il pense à tout et son contraire, il réfléchit, il soupèse, il juge, il raisonne, il s'agite, il descend des escaliers, les remonte, jongle avec les idées dans un tourbillon

qui jamais ne consent à s'arrêter. Seule la consommation d'un joint ou deux permet de ralentir ce rythme effréné. Je n'ai jamais cessé d'en fumer. Non pour m'étourdir mais pour m'apaiser. Pour m'apporter un semblant de sérénité qui fait tant défaut à ma vie. Quand le soir venu, on cherche à débrancher la prise qui nous lie à notre propre vie.

Enfin, je crois que j'ai le cœur fleur bleue, le romantisme chevillé à mon âme. Je rêve d'un amour qui me déborderait, d'une femme extraordinaire qui me comprendrait autant que je l'aimerais, qui serait à la fois la mère de mes enfants et ma camarade de jeu, mon phare, ma conseillère, mon refuge, l'objet de toutes mes attentions.

J'ai tant d'amour à donner.

Afin d'éviter tout malentendu, toute demande en mariage inspirée par la lecture de ce chapitre restera lettre morte. Quoique...



La vie d'acteur n'est pas de tout repos. C'est une succession de hauts et de bas, de revers et de succès, qui ont le pouvoir de rendre fou celui qui n'y prend pas garde. Vous passez un casting parmi une quinzaine d'autres acteurs. Pour finir, il n'en reste plus que deux, dont vous-même. C'est peut-être le rôle de votre vie, une occasion en or. On vous renvoie chez vous, on vous tiendra au courant. Un jour, deux jours, une semaine passent. Vous essayez de vous occuper l'esprit tant bien que mal. En fait, vous ne cessez de penser à ce rôle qui vous tend les bras. Vous tournez en rond dans votre appartement. Vous sursautez à chaque fois que votre téléphone sonne. Quand il ne sonne pas, vous vérifiez que la batterie n'est pas déchargée. Vous vous surprenez à prier. Votre vie est à l'arrêt et tout doucement, vous sombrez dans une douce folie qui vous rend irascible comme jamais. Le sommeil vous fuit, votre appétit aussi. Vous dépérissez. Finalement, votre agent vous appelle pour vous dire que vous n'êtes pas pris. Personne ne saura jamais pourquoi. Peut-être le jour où vous avez passé un bout d'essai, la chemise que vous portiez n'était pas du goût de la directrice de casting. Ou alors c'est la coupe de cheveux de votre concurrent qui a fait la différence. Allez savoir. Vous tombez de haut, de très haut même.

Et vous avez mal, terriblement mal. Une porte vient de se refermer et Dieu sait quand une autre s'ouvrira. Pourtant, vous en êtes certain, vous étiez fait pour ce rôle... Combien de fois ai-je eu à vivre ce genre de mésaventures ? Des dizaines et des dizaines de fois. C'est mon pain quotidien, cet ascenseur émotionnel qui n'arrête pas de monter, de descendre, de jouer avec vos nerfs. Il n'y a pas de médaille d'argent aux Jeux olympiques du cinéma. Soit on vous choisit, soit on vous écarte. Avec le temps, j'ai appris à gérer ces échecs, même si à chaque fois j'ai l'impression que je ne me relèverai pas. Encore plus quand le film pour lequel on ne vous a pas choisi finit par sortir sur les écrans. Les affiches, les bandes-annonces, les articles dans la presse sont autant de morsures qui vous rappellent votre déconvenue et vous font étouffer de rage. On jurerait que les dieux du cinéma ricanent dans votre dos de vous voir ainsi fulminer. Dire que j'aurais pu jouer dedans... Dire que le film bat tous les records au box-office et que j'aurais dû en être... Dire que j'étais un milliard de fois meilleur que ce clampin qui a obtenu le rôle... Dire que j'ai été battu à la photo-finish pour une histoire de millimètres en trop ou en moins... Dire que l'autre se pavane sous l'objectif des photographes et que moi, je suis là comme un con à essayer de trouver un plombier pour réparer ma chasse d'eau... Le cinéma n'est pas un sport comme les autres, il vous soumet à l'épreuve du feu d'une manière continue. Il vous éprouve, il vous heurte, il vous piétine, il interroge votre capacité à surseoir à toutes les tragédies possibles, il vous oblige à être toujours en alerte, toujours en éveil, toujours d'attaque. Il vous défie de trouver l'équilibre dans le déséquilibre, la clarté dans le brouillard. À nouveau, le parallèle avec la boxe s'impose. Dans ces moments, il faut savoir encaisser les coups, aller au tapis pour mieux se relever. Peu, acteurs comme boxeurs, en sont capables. La plupart dégoupillent en chemin. On les retrouve dans la rubrique des faits divers des journaux : l'un a été arrêté en état d'ivresse, l'autre a battu sa femme, un troisième a échappé de peu à une overdose. Ce métier ne repose sur aucune certitude. À chaque rôle, vous jouez tapis et si vous vous manquez, du jour au

lendemain, votre carrière peut s'arrêter à tout jamais. La boxe m'a appris à me relever, à ne jamais accepter la défaite. Sans elle, je crois que j'aurais craqué depuis longtemps, vaincu par cette pression quotidienne qui transforme l'existence en une sorte de cauchemar perpétuel. L'une des expériences les plus cruelles que j'ai eu à vivre concerne *Mission Impossible III*. Joe Carnahan, le réalisateur, a décidé de m'attribuer un des rôles. Lui aussi a été séduit par ce que je montrais dans *La Haine*. Je le rencontre, lui et toute l'équipe. Je ne touche plus terre. Jouer dans un film d'action de ce calibre me rend fou de joie. C'est une petite consécration pour moi. J'en suis à étudier mon personnage quand le téléphone sonne : Joe Carnahan a un différend avec la production, il se retire du projet et je dois en faire de même. Hein ? Mais comment ça ? La déception est immense, la douleur intense. En l'espace de quelques jours, je suis passé du septième ciel au trente-sixième dessous. Le charme très relatif du métier d'acteur. Je demeure prostré plusieurs jours, amer non pas d'avoir échoué – je l'avais le rôle, je l'avais ! – mais d'être arrêté net dans mon élan. Idem pour *Les Cerfs-Volants de Kaboul*, dans lequel il a été question durant un moment que je joue le rôle principal. J'y croyais ferme jusqu'à ce que Marc Forster, le réalisateur du film, m'apprenne que la production en avait décidé autrement. Je me consolais en interprétant le personnage du chauffeur, un simple second rôle. Voilà la réalité de ma vie d'acteur. Mon quotidien. Ce jeu de montagnes russes qui jamais ne s'arrête et vous ébranle si profondément que le refuge dans la drogue, dans l'alcool, dans le sexe apparaît parfois comme une évidence, les seules échappatoires qui vous restent pour ne pas sombrer tout à fait. Et auxquelles il faut malgré tout résister. De toutes ses forces. Voilà le défi suprême : rester soi-même au milieu de ces pièges, de ces embûches, qui comme dans un jeu vidéo, surgissent de partout et vous obligent à jouer un rôle d'équilibriste, de funambule. Dans ce *maelstrom* d'émotions contradictoires, il faut toujours garder à l'esprit la raison qui vous a fait choisir ce genre de vie : la fidélité à vos rêves d'enfant, le désir de transcender vos souffrances intimes afin de les exposer au grand jour tout en les

gardant à distance, ce besoin de dire des choses, de marquer les esprits, de tendre la main aux autres... voilà les points de repère de votre existence auxquels il vous faut rester attaché si vous voulez perdurer dans ce métier. Quand votre passion devient votre métier, votre exutoire, votre manière d'être au monde. Peut-être est-ce cela qu'Hollywood apprécie chez moi, mon grand professionnalisme allié à ma capacité de jouer toutes sortes de rôles qui fait de moi un acteur de composition. On peut compter sur moi. Je ne vous décevrai pas. Tout se sait à Hollywood, et une réputation se bâtit étape par étape. J'ignore si je suis plus doué qu'un autre mais mon amour du travail bien fait rassure les réalisateurs comme les producteurs. Tout comme ma culture cinématographique, qui me permet d'entretenir des relations approfondies et privilégiées avec plusieurs metteurs en scène. Je ne me prends pas pour celui que je ne suis pas, je mène une vie saine, je ne suis ni un fêtard, ni un alcoolique et encore moins un drogué. Comme on dit, j'assume en toutes circonstances. Et puis, je suis attachant, n'est-ce pas ? Rien n'est dû au hasard. On ne fait pas son trou à Hollywood – aussi minuscule soit-il – par chance ou par piston. Non, on le doit avant tout à son travail, à son talent, à son courage, à son intelligence. L'humilité, la patience, beaucoup de patience, la persévérance qui souvent va de pair avec la chance sont les armes essentielles pour s'imposer. Cela est d'autant plus vrai à Hollywood, où nous sommes des dizaines de milliers à nous présenter sur la ligne de départ et une poignée seulement à être invités à la fête. Je ne suis pas une star, pas plus que je suis devenu un acteur incontournable. Je sais, quand il le faut, remettre les choses à leur place. Je le fais constamment. J'apparais ici et là, je tourne une scène dans *John Wick*, je décroche un second rôle dans *Wonder Woman*, je suis embauché pour tourner une série avec Kiefer Sutherland. C'est rien et en même temps, c'est tout. Je suis heureux ainsi. De me retrouver sur un tournage suffit à mon bonheur. Je n'en demande pas plus. Je vais à mon pas, le pas tranquille du chameau qui gravit une à une les dunes du désert. Qui sait jusqu'où j'irai ? Je l'ignore. Je suis déjà

privilegié de vivre de mon métier. Le jour où j'oublierai cette vérité, je serai mort, bon pour la casse. Le temps est mon allié. Ma vie est un puzzle : pièce par pièce, j'essaye de ressembler au mieux à qui je suis vraiment, un petit gamin d'Aulnay-sous-Bois, un enfant de la rue dont la vie aurait dû ressembler à un chemin de croix, à une épopée de la misère. Grâce à toute une suite de miracles, de chances, de rencontres, je m'en suis sorti. C'est déjà beaucoup.

Ou comme dirait la voix d'Hubert dans *La Haine* : « Jusqu'ici tout va bien. »

ÉPILOGUE

À bien des égards, ma vie est une lutte perpétuelle contre mes propres démons. Je ne crois pas qu'on guérisse jamais des blessures de l'enfance. Au mieux, on les apprivoise et on tâche de les garder à distance. Avec plus ou moins de succès. Je ne compte plus les nuits où j'ai revisité mon passé pendant de longues heures. À succomber sous le poids de mes angoisses. À me demander qui je pouvais bien être. Un ressassement infini de questionnements auxquels je n'ai rien à opposer, si ce n'est des larmes de désespoir. Dans ces moments-là, quand au cœur de la nuit je me retrouve ainsi supplicié, une seule chose vient à mon secours : l'épuisement physique. Combien de fois, qu'il pleuve, neige ou vente, que je sois en France, au Maroc, en Amérique, n'importe où sur cette planète, à minuit comme à 3 heures du matin, accompagné ou seul, j'ai abandonné ma chambre et suis allé courir jusqu'à ce que mon esprit finisse par me laisser en paix. Je courais comme d'autres prient ou se droguent. Je courais sans même savoir où j'allais, seulement désireux de tenir en respect ces démons intérieurs qui me pourchassaient. En moi défilaient les images de mon enfance, quand on me battait pour pas grand-chose, du temps de mon adolescence où je ne ressemblais à rien. Le malaise impétueux de ma jeunesse et l'impossibilité, même devenu adulte, de jouir de l'existence. D'être heureux. De rencontrer la femme de ma vie. Tous ces handicaps que je trimalle avec moi depuis tout petit. Mon identité fracassée. Ma schizophrénie, à ne pas savoir qui je suis vraiment, un Arabe né en France mais à qui on reprochera

toujours ses origines marocaines, ce Marocain exilé en Amérique, cet Américain réfugié au Maroc. Je courais de la sorte aussi longtemps que nécessaire. Des heures s'il le fallait. Il me fallait tuer cette part d'ombre qui vivait en moi et menaçait de tout emporter sur son passage. Je serrais les dents, je criais, je pleurais. J'avais tellement mal, un mal sournois que j'abritais comme une maladie incurable. L'aube paraissait, je rentrais, le corps si fourbu que je m'étais tout habillé sur mon lit et dormais enfin. Pendant longtemps, ce fut mon quotidien, une bataille de tous les instants. D'une certaine manière, cela l'est encore même si, au fil du temps, j'ai appris à apprivoiser ce mal-être.

Cette douleur de toujours se demander qui on peut bien être, je sais que je la partage avec tous les enfants d'immigrés. C'est notre fardeau, notre héritage, notre passé, notre présent, notre futur. Ce malaise quand on se sent toujours jugé, que l'on doit toujours s'excuser d'être qui on est. Cette manière qu'ont les gens de nous regarder, de nous stigmatiser, de nous condamner. De nous demander des preuves de notre attachement à la nation française. Ceux-là, et ils sont nombreux, voudraient qu'on renie nos origines, notre religion, nos parents. Celle qui ose porter le voile, on la juge de race inférieure. Celui qui s'en va prier à la mosquée, on lui demande ses papiers. Pourtant nous n'aspérons qu'à une chose : vivre en paix dans ce pays qui est le nôtre. Avoir les mêmes chances que le Français d'à côté. Sentir que la nation tout entière nous soutient, nous encourage, nous aime. Oui, nous aime. Je le dis souvent : en France, on a tout essayé, sauf l'amour. Oui, c'est d'amour, de fraternité universelle dont nous rêvons ! Qu'on en vienne à célébrer le métissage, le mélange, la diversité. Qu'on ne nous ne demande pas d'accomplir des efforts surhumains. Qu'on nous accepte comme nous sommes et non pas comme on aimerait qu'on soit. Ne nous demandez pas l'impossible, nous sommes si fragiles. Nos fondations ne sont pas solides, nous venons à peine d'arriver, nous sommes juste français, de la première, de la deuxième, de la troisième génération. Nous arrivons de tellement loin, les bras chargés

d'offrandes. Laissez-nous nous installer, souffler un peu. Vous
verrez, nous vous le rendrons au centuple.

Au centuple.

**Ouvrage écrit sous la direction de Laurent Sagalovitsch,
conseiller éditorial et ami de l'auteur.**

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :

www.cherche-midi.com

© le cherche midi, 2021

92, avenue de France
75013 Paris

Mis en pages par Soft Office – Eybens (38)

ISBN : 978-2-7491-6783-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Couverture :

Graphisme : Rémi Pépin 2021

Photo : © 2008 / Overture Films / Mandeville Films